

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

ANDRE LALANDE	Le troisième centenaire de Ma-	
	lebranche	411
* * *	Aperçus	427
GEORGES CATTAUDI	Absence	443
MICHEL DE BOUARD	François Villon ou la fin du	
	Moyen-Age	445
ETIENNE DRIOTON	Les découvertes récentes de	
	San-El-Hagar	470
YVES MARQUET	Montherlant devant l'amour et	
	ses idées morales	480
MARIE CAVADIA	Poèmes	491
X ALBERT COSSERY	Danger de la fantaisie (nou-	
	velle)	496
ARMAND HOOG	IV. — Trois esquisses de l'amour	
	insatisfait	514
NOUR EL-AINE	Nabaoueya, la vendeuse de fro-	
	mage blanc	523

— NOTES ET CRITIQUES —

Les tendances religieuses dans l'Egypte Moderne, par Cheikh
Moustafa Abdel-Razzek bey. — Wacyf Boutros pacha
Ghali par Gaston Wiet. — « Sous ton ciel bleu »
de Charles Puech-Barrera par Gaston
Wiet. — « Ein El Hassoud » de A.
Khédry par Josée Sékaly. —

LA REVUE DU CAIRE

La Revue du Caire, comme chaque année, interrompt sa publication mensuelle de Juillet à Septembre. Le prochain numéro de la Revue paraîtra donc le 1er Octobre 1939.

L'abonnement à *La Revue du Caire* est de cinquante piastres égyptiennes pour l'Égypte et de soixante piastres pour l'étranger.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, secrétaire de la Section d'Égypte de l'Association Internationale des Écrivains de Langue Française, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abu Bakr -- Zamalek -- Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, trésorier de l'Association, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil -- Le Caire).



SERVICES RAPIDES ET REGULIERS
ENTRE
ALEXANDRIE ET L'EUROPE

DEPARTS D'ALEXANDRIE
TOUS LES MERCREDIS A MIDI POUR
MALTE - GENES - MARSEILLE

Autres services réguliers pour
CHYPRE - LA PALESTINE - SYRIE - MER ROUGE

Pour tous renseignements, s'adresser à :

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghoul et 7 rue Adib, Téléphone 21423.

LE CAIRE : 61., rue Ibrahim Pacha, Téléphone 46322 (2 lignes).

SUEZ : rue El Bosta El Khedivieh, Téléphone 50.

PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd., Téléphone 333.
ainsi qu'à tous les bureaux de THOS. COOK & SON, AMERICAN
EXPRESS Co. Inc., et aux principales Agences de Voyage.

Compagnie Centrale d'Eclairage

par le Gaz et par l'Electricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ et ELECTRICITE

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

La Revue du Caire

LE TROISIEME CENTENAIRE DE MALEBRANCHE

« Tous les esprits ont avec moi un bien
commun ou une même loi : la Raison ».

Traité de Morale I, I, 3.

Nicolas Malebranche, prêtre de l'Oratoire, a été pour son temps un savant, au sens le plus moderne du mot ; et sans doute est-il, après Descartes, le plus grand des métaphysiciens français. C'est aussi l'un de nos meilleurs écrivains : son style est un modèle d'originalité vraie, c'est-à-dire toute simple et naturelle, qui ne cherche rien, si ce n'est l'expression la plus claire et la plus exacte de sa pensée. Et il atteint souvent à une vigueur d'expression également caractéristique du mathématicien et du poète qui étaient en lui. — Du poète ? — C'est Montesquieu qui le disait, et qui le rangeait même parmi les plus grands. Et il ajoutait : « Jamais visionnaire n'eut plus de bon sens ». (1)

1. — Cette citation est empruntée à l'article de M. Roustan dont nous parlons un peu plus loin : « La première édition des œuvres complètes de Malebranche », Revue philosophique, mars-avril 1938.

Il était né à Paris, le 5 août 1638, ce qui fait que, l'année dernière, les milieux philosophiques français ont célébré à qui mieux mieux le troisième centenaire de sa naissance. C'est d'abord la *Revue philosophique* qui a publié, en mars, un « numéro Malebranche » de plus de cent quatre-vingt pages : M. Désiré Roustan, Inspecteur général de l'Education nationale, dont nous allons bientôt retrouver le nom, y parle de l'histoire bibliographique de Malebranche ; M. Bréhier, Professeur à la Sorbonne, des « jugements naturels » chez l'auteur de la *Recherche de la Vérité* ; M. Gouhier, Professeur à l'Université de Lille, d'une polémique de Malebranche contre Louis de la Ville, pseudonyme du P. Jésuite Le Valois. Un Professeur de l'Université de Dublin, M. A.A. Luce, un Professeur de l'Université de Milan, M. Banfi, se sont associés à cet hommage en rappelant son influence sur Berkeley en Irlande, sur Fardella en Italie ; M. Pollnow y a joint des réflexions sur le caractère très moderne de sa psychologie ; M. Schuhl, une note sur son influence chez les économistes. — Puis la *Société française de philosophie* lui a consacré sa séance du 25 juin 1938 : l'Académie française s'y était fait représenter par M. André Chaumeix ; l'Académie des Sciences, par M. Emile Picard ; l'Académie des Sciences Morales et Politiques, par M. Edouard Le Roy. Après eux parlèrent M. Désiré Roustan et M. Henri Gouhier. — La *Revue de Métaphysique et de Morale*, qui avait déjà fait paraître un numéro spécial pour commémorer le deuxième centenaire de sa mort (1), vient de lui rendre un nouvel hommage dans son fascicule de juillet 1938, dont il occupe à peu près les trois quarts, avec de longs et savants articles de M. Jean Laporte, Professeur à la Sorbonne, et de M. Paul Mouy, Professeur à Paris, ainsi qu'une note plus brève, mais substantielle, de M. Emmanuel Leroux, professeur à l'Université de Rennes. — Enfin, sous les auspices des trois Académies déjà nommées, M. Désiré Roustan vient de faire paraître, avec la collaboration de M. Paul Schrecker, le tome premier d'une grande édition nationale de ses œuvres, qui était à l'étude depuis plus de vingt ans, et qui comptera seize volumes. Le besoin s'en faisait sentir : bien qu'il y ait eu, de 1674

1. — Numéro de janvier 1916.

à 1772, plus de vingt éditions françaises de *La Recherche de la Vérité*, sans compter les traductions, la publication de ses autres écrits à toujours été incomplète, quelquefois fautive, et certains de ses meilleurs livres, par exemple le *Traité de Morale*, sont devenus très difficiles à se procurer en librairie.

Malebranche était d'une famille riche et hautement apparentée, le plus jeune de dix enfants. Son père avait été Trésorier des « Cinq grosses fermes », au temps de Richelieu, puis Secrétaire du Roi ; son oncle paternel, Secrétaire de la Reine et Fermier Général de l'Evêché de Meaux. Le frère de sa mère, de Lauzon, fut vice-roi du Canada, au temps où ce grand pays faisait encore partie des établissements français. Le nom des Malebranche est écrit à cette époque, tantôt avec, tantôt sans particule ; on le trouve orthographié Malebranche, Malbranche, Mallebranche et même Malle-Branche. Il se trouve que dans *L'Enfer* de Dante, c'est le nom des diables préposés à la cinquième fosse, et chargés de torturer les magistrats prévaricateurs. Dante a-t-il emprunté ce nom à une famille de Lucques, qui existait à son époque, et qui a eu des attaches avec la France ? Est-ce au contraire quelqu'un des ancêtres du philosophe qui reçut ce sobriquet en raison de sa tournure ? La question n'est pas encore éclaircie, malgré les recherches déjà curieuses de M. Schrecker sur ce point.

De sa personne, en effet, notre Malebranche présentait un aspect plutôt étrange : grand, très maigre, la figure et particulièrement le nez tout en longueur ; l'épine dorsale si creusée en face du sternum que le corps, à cet endroit, paraît-il, n'avait pas plus de deux travers de doigt d'épaisseur ; les épaules au contraire fort larges, les bras attachés d'une façon singulière, et les articulations si souples qu'il pouvait aisément, dans sa jeunesse, passer sa jambe derrière son cou. Voilà, au physique, un personnage peu banal. Enfant, il était si délicat, et sujet à tant de maladies, que ses parents lui firent faire ses études à la maison, du moins jusqu'à la philosophie, pour laquelle il suivit les cours du Collège de La Marche. Il fit ensuite sa théologie à la Sorbonne, mais sans y prendre grand intérêt, quoiqu'il n'ait jamais cessé d'être fort pieux, et qu'il se fût destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique. Mais ni la philosophie d'Aristote, ni la théolo-

gie scolastique, telles qu'on les enseignait alors, ne répondaient à sa tournure d'esprit. Il était bon élève, sans plus. Quand il entra dans la Congrégation de l'Oratoire, vers l'âge de vingt-deux ans, ses supérieurs le jugeaient « un esprit médiocre et bontif » (1) c'est-à-dire, en prenant les mots au sens de l'époque, de bon caractère et d'intelligence moyenne. Cette dernière opinion ne doit pas nous étonner, dit M. Gouhier, à qui j'emprunte la plupart de ces détails personnels ; « le jeune homme confia certainement à ses directeurs les sentiments qu'il éprouvait pour la philosophie et la théologie : comment des philosophes et des théologiens pouvaient-ils les traduire ? » (2)

L'Oratoire était alors une congrégation de prêtres séculiers, vivant en commun, sans vœux spéciaux. Elle avait été fondée par Bérulle au commencement du siècle, et n'avait pour but primitif que le développement de la piété. Mais formée d'hommes très cultivés — ses premiers membres étaient presque tous Docteurs en Sorbonne — elle tourna peu à peu du côté de l'enseignement et des études savantes, sans rien diminuer de sa vie religieuse ; et lorsque Malebranche y fut admis, en 1760, elle avait déjà pris nettement ce caractère.

Il y fit d'abord de l'histoire, s'y lia avec le P. Richard Simon, encore oratorien à cette époque, qui fondait alors la critique des textes et l'érudition biblique, et qui en aurait fait dès lors ce qu'elle n'est devenue que bien plus tard, s'il n'avait été arrêté par les foudres de Bossuet. Malebranche avait commencé lui-même à s'y intéresser et à apprendre l'hébreu. Mais en 1664 il lut, un peu par hasard, le *Traité de l'Homme* de Descartes, et ce fut une illumination : il en resta jusqu'à la fin de sa vie passionné pour la philosophie, pour la méthode cartésienne des idées

1. — On a cru lire « bontif » dans les notes concernant Malebranche et le P. Ingold a supposé que cela voulait dire « agissant par boutade ». Mais ce mot n'existe pas, tandis que « bontif », aujourd'hui tombé en désuétude, a été fort usuel dans l'ancienne langue française.

2. — H. Gouhier, « La vocation de Malebranche », p. 21. — Ce volume et celui qui lui fait suite, « La philosophie de Malebranche et son expérience religieuse » sont de brillants exposés, d'une lecture attachante, en même temps qu'une mine étonnante de documents personnels et philosophiques.

claires, et pour la manière de penser que nous appelons aujourd'hui scientifique. Mais, à vrai dire, il l'était d'une manière toute différente de Descartes, cet esprit à cloisons étanches (comme Bersot le disait de Lachelier), qui mettait la métaphysique et les sciences d'un côté, et de l'autre « la religion de sa nourrice » ; il y restait d'ailleurs fidèlement attaché, mais sans admettre aucune communication entre ces deux domaines. Malebranche, au contraire, ne les sépare jamais. Il était tout imprégné de cette morale chrétienne, de cette recherche du salut qui était l'atmosphère de l'Oratoire ; quand il expose sa physique, les souvenirs de l'Écriture et des Pères, de St. Augustin notamment, viennent naturellement en foule sous sa plume. Sa *Recherche de la Vérité* est pleine de réflexions sur le péché originel, sur la dépravation de la volonté, sur les inclinations que la morale et la religion doivent combattre. Dans ses *Méditations Chrétiennes*, dans ses *Entretiens sur la Métaphysique*, l'union de la sagesse philosophique et de la Foi se fait encore plus intime. Le Verbe de Dieu parle à l'homme, l'instruit, et cette voix ne diffère en rien de celle de la Raison : ou plutôt le Verbe n'est autre chose que la Raison dans sa plus grande pureté. Ce n'est pas lui qui admettrait comme Descartes que si Dieu l'avait voulu deux et deux feraient cinq ou qu'il serait honorable de mentir ! Ce serait, dit-il, enlever à Dieu ce qui lui mérite notre amour et notre respect : comment serait-il louable d'avoir fait ce qu'il a fait s'il l'eût été également en faisant le contraire ?

Son *Traité de la Nature et de la Grâce*, dit M. Gouhier, « fait craquer toutes les frontières entre la philosophie et la théologie. » (1) Les *Entretiens sur la Métaphysique* sont à la fois un manuel de philosophie et un livre de piété. Il va jusqu'à dire que « la Religion, c'est la vraie Philosophie » ; mais il ajoute aussitôt : « L'évidence, l'intelligence est préférable à la foi : car la foi passera, mais l'intelligence subsistera éternellement. » (2) Et un peu plus loin : « Je soutiens que l'amour de l'ordre qui

1. — « La Vocation de Malebranche », ch. V, p. 161.

2. — « Traité de Morale », 1ère partie, ch. II, § 11. Le dernier membre de phrase est d'ailleurs de Saint Augustin, et Malebranche en donne lui-même la référence : « De libero arbitrio », livre II, ch. II.

a pour principe plus de raison que de foi, je veux dire plus de lumière que de sentiment, est plus solide, plus méritoire, plus estimable, qu'un autre amour que je lui suppose égal... La Raison ne s'est incarnée que pour conduire par les sens l'homme à la Raison. » (1)

Le lecture du *Traité de l'Homme* lui ayant révélé la nouvelle manière de penser cartésienne, si contraire à la phraséologie de l'ancienne physique, Malebranche lit tout Descartes, se met au courant de ce qu'on savait de son temps en mathématiques, étudie l'astronomie de Képler et de Galilée, la physique de Hugens et de Boyle, l'anatomie et la physiologie dans les traités les plus récents. Fort adroit de ses mains — nous savons qu'il était un excellent joueur de billard — il appliqua ce talent à des expériences de physique et de sciences naturelles. Il était souvent consulté par d'habiles ouvriers, ou par des inventeurs de machines, dont son ingéniosité, aiguisée par la pratique, voyait tout de suite les qualités ou les défauts. Son premier grand ouvrage, *La Recherche de la Vérité*, publié en 1674, montre une information scientifique d'une sûreté et d'une étendue rares à cette époque. Il reste très cartésien par la méthode, comme en témoignent sa pratique, et la théorie qu'il en donne dans le sixième livre de cet ouvrage ; mais il n'a aucun scrupule à réformer telle ou telle théorie particulière de Descartes quand les faits ou le raisonnement lui paraissent y être opposés. Il n'a pas été le premier à considérer la lumière comme une onde analogue à celle qui se propage sur une eau tranquille quand on y jette une pierre ; mais il a précisé et perfectionné cette hypothèse, et c'est à lui qu'on doit l'assimilation des différentes couleurs à des vibrations de fréquence différente.

Non seulement il possédait l'analyse infinitésimale alors naissante, mais il anticipait quelquefois les réflexions les plus modernes sur les rapports entre les nombres infinis (2). Toujours dans le domaine de la science

1. — « Ibid », § 12.

2. — « Tous les infinis ne sont pas égaux... Une infinité d'unités est dix fois moins grande qu'une infinité de dizaines ». « Méditations Chrétiennes », IV, 11. Cité dans J. Laporte, « La liberté selon Malebranche », *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1938, p. 355.

positive, il a grandement développé, et dans un sens original, l'ébauche de psychologie physiologique qu'il trouvait chez Descartes. Mais tandis que celui-ci déclarait l'âme plus facile à connaître que le corps, grâce à une prétendue, évidence intérieure qui nous révélerait clairement ce qu'il y a en nous, Malebranche avait au contraire le vif sentiment de la difficulté qu'il y a de pénétrer notre conscient et notre inconscient : Dieu ne nous a pas donné de nous-mêmes une idée claire, comme celle que nous avons des nombres ou des figures géométriques. Ou du moins si nous l'avons eue à l'origine, nous l'avons perdue avec le péché du premier homme. Et par suite l'auteur de la *Recherche de la Vérité* a été l'un des premiers à chercher dans l'observation empirique cette connaissance qu'il ne possédait pas a priori. Ce n'est pas le seul cas où sa pensée sincèrement et profondément religieuse l'amène à mettre en lumière des vérités strictement positives. ,

En vue de discerner les causes de l'erreur, dans l'ouvrage déjà cité, ou celle des fautes de conduite, dans le *Traité de Morale*, il a fait une étude approfondie du mécanisme des sensations, des effets de contraste, des illusions dans l'appréciation des formes ou des distances (par exemple dans le grossissement apparent de la lune près de l'horizon) ; il a distingué, le premier, avec une rigoureuse précision, ce qu'on appelle aujourd'hui l'excitation, l'impression, la sensation, le jugement perceptif. — Toujours dans les mêmes intentions, il a recueilli des observations pleines d'intérêt sur l'attention, sur l'imagination, sur les phénomènes physiologiques dont elle dépend, sur les effets de suggestion qu'elle produit, sur « la communication contagieuse des imaginations fortes ». Dans l'analyse des inclinations et des passions, il pose tous les éléments de ce que Ribot, très conscient d'ailleurs de sa dette envers lui, a décrit sous le titre un peu équivoque de « logique des sentiments ». Il connaît aussi ce phénomène que Pierre Janet a profondément analysé, et qu'il nomme « l'activation des tendances ». Enfin, dans l'ordre de la psychologie sociale, sinon de la sociologie, il oppose par une observation aigüe la société d'assimilation, de communauté, qu'il appelle « société de religion », et la société organique, la Société par division du travail et différenciation, la « Société de commerce »,

comme il dit, où l'on est uni de tout autre façon, à la manière du producteur et du consommateur, de l'industriel et du marchand. Est-il nécessaire de rappeler à quel point cette distinction essentielle a été oubliée après lui, et quelle peine on a eue à la faire reconnaître contre les illusions évolutionnistes du XIX^e siècle ?

Toutes ces études auraient pu faire de Malebranche un pur savant, et sa nomination à l'Académie des Sciences (1), en 1699, reposait sur des titres plus que suffisants. Ce n'est pas là cependant ce qui a rendu son nom célèbre : ce sont les formules paradoxales de sa métaphysique, tantôt admirée, tantôt tournée en ridicule, comme il arrive souvent aux hommes dont la hardiesse intellectuelle étonne et choque le public, tantôt enfin âprement combattue par des théologiens comme le grand Arnauld, qui, sans mettre en doute sa profonde piété, dénonçaient chez lui des germes d'hérésie, et même de panthéisme. Si l'on voulait exposer la théorie des « causes occasionnelles » et celle de la « vision en Dieu » dans leur complète vérité historique, il faudrait, comme l'ont fait M. Gouhier par son beau livre sur *La Philosophie de Malebranche*, ou M. Laporte par son étude si approfondie sur *La liberté selon Malebranche*, les laisser plantées avec toutes leurs racines dans la terre nourricière de la théologie. On est alors au cœur des discussions sur le molinisme et le jansénisme (on sait que chaque parti accusait Malebranche de tomber dans les erreurs de l'autre), sur la miséricorde de Dieu et la prédestination, sur la grâce suffisante et la grâce efficace, sur la liberté d'indifférence et la prescience divine. Mais Malebranche ne serait pas un grand philosophe s'il n'était possible de s'intéresser à ses conceptions maîtresses du point de vue de la raison universelle : et lui-même a trop fortement marqué ce caractère pour que ce soit manquer de respect à sa mémoire que de les considérer à ce seul point de vue. Essayons donc de nous en faire quelque idée dans un langage qui ne soit pas plus chrétien que musulman, je veux dire qui ne retienne que ce que l'un et l'autre sont également disposés à reconnaître.

1. — Nomination par le Roi, et non élection.

Il n'y a pas, dit-il, de causes au sens où nous le croyons d'ordinaire, c'est-à-dire qui contiennent en elles la raison d'être de leur effet, qui le produisent réellement et individuellement ; il y a seulement des « causes occasionnelles », comme d'ailleurs Descartes et quelques cartésiens s'en étaient déjà doutés. Qu'est-ce à dire, en portant la question sur le terrain de l'observation physique et psychologique ?

On croit voir un phénomène en *produire* un autre : mais c'est en réalité une simple imagination de notre part. Frappez sur la table, et que juste au même moment la lumière s'éteigne, vous ne pourrez-vous empêcher de croire que votre geste en a produit l'extinction. Que plusieurs fois il vous arrive un désagrément après avoir rencontré un certain personnage, et vous aurez bien de la peine à ne pas imaginer qu'il vous porte malheur. *La liaison n'est pas plus intérieure quand la régularité est plus grande.* Ce que l'on constate réellement, c'est que certains phénomènes se *suivent*, quelques-uns avec une régularité parfaite, quand il s'agit des lois fondamentales de la physique, d'autres avec une régularité approximative, quand il s'agit de choses que nous ne connaissons que superficiellement. Dire que Dieu n'agit point par des volontés particulières, comme Malebranche se plaît à le répéter, c'est dire qu'il existe un ordre universel de tous les phénomènes : le savant ou le philosophe ne le contesteront pas.

Cet ordre vient-il de ce qu'il y a dans le feu une puissance de faire fondre la cire, de durcir la pâte à porcelaine, de faire bouillir l'eau ? C'était la manière de penser des scolastiques. Mais si l'on s'en tient à ce que nous apprend l'expérience, on dira simplement qu'on a toujours constaté que les deux choses se succédaient. Même dans la communication mécanique du mouvement, tout ce que nous pouvons dire est qu'une bille qui roule continue à rouler suivant la loi de l'inertie tant que rien ne l'arrête ; que si elle en rencontre une autre celle-ci se met en mouvement, et cela conformément à des formules qui se bornent à énoncer cette régularité. Les forces, les énergies ne sont pas plus pour le savant moderne que pour Malebranche des efficacités métaphysiques : ce sont des abstractions algébriques dont la variation en fonction l'une de l'autre, ou la constance sous certaines con-

ditions, sont un moyen de calcul bien approprié à nos besoins de prévision. — Dira-t-on qu'en nous-même, du moins, nous saisissons une volonté réellement efficace, créatrice de nos actions ? — Pas davantage, et le psychologue qu'était Malebranche ne croyait pas à cette intuition. Peu de temps après lui, Hume a mis cette même idée sous une forme saisissante : je cherche un souvenir, et il apparaît, quelquefois après s'être plus ou moins fait attendre ; mais quelquefois, bien que mon attitude mentale soit la même, impossible de le faire revenir à la conscience. Mon attention n'a donc pas en elle-même un pouvoir véritable. Elle n'est qu'une des conditions de ce retour des idées, qui peut d'ailleurs se faire spontanément et sans elle. — On dit de même : « Ma volonté a la puissance de remuer mon bras ». Comment ? Non pas en tout cas par une action directe sur les muscles, mais par l'intermédiaire des nerfs, de la moelle, du cerveau. Sur quel point du cerveau s'exerce sa puissance ? En quoi consiste-t-elle ? Nous n'en avons pas la plus légère idée : nous ne savons même tout cela que par l'enseignement très indirect des anatomistes et des physiologistes. Enfin, supposez un homme qui, sans s'en douter, a eu la nuit un épanchement sanguin dans le cerveau : il se réveille, veut lever le bras pour allumer une lumière... Stupéfaction : son bras reste inerte et toute sa volonté n'y fait rien. Nous n'avons donc aucune expérience d'une efficacité de notre volonté sur nos mouvements. Ce qui agit en nous est une puissance bien supérieure à nous : les lois générales de l'univers et de la succession des phénomènes, dira un positiviste ; la Volonté de Dieu qui a posé ces lois conformément à sa Raison, dit Malebranche. Tous deux par là, se font du monde une idée pour ainsi dire cinématographique : le temps s'y compose d'instants si nombreux qu'ils paraissent se relier en une chaîne continue, mais chacun d'eux *n'agit* pas plus sur le suivant qu'une des images du film sur celle qui lui succède, et qu'elle semble pourtant produire aux yeux du spectateur. Pour moderne que soit la comparaison, elle ne trahit pas du tout la pensée de Malebranche et de ses amis cartésiens : car ils admettent expressément ce qu'on appelait alors la « création continuée », d'après laquelle rien ne dure par soi-même, mais en tant seulement qu'à chaque millième de seconde, ou si l'on veut, à chaque

différentielle de temps, Dieu crée le monde comme au premier jour, y compris les changements qui s'accordent avec ce qui précède et avec ce qui va suivre. En lui seul il y a donc vraiment production, au sens plein et entier du mot. Mais quand même nous ne ferions pas appel à cette causalité surnaturelle, quand même nous en tiendrions à un pur agnosticisme, les raisons qui nous montrent le caractère illusoire des prétendues *causes* physiques ou psychologiques garderaient toute leur valeur démonstrative, et le paradoxe d'abord si choquant des « causes occasionnelles » resterait bien plus rationnel que son contraire.

Comment Malebranche, en face de cette action unique de Dieu, fait-il place à la liberté humaine, et même à une liberté aussi large que la réclamaient les molinistes ? Il serait trop long de l'expliquer ici : qu'on me permette de renvoyer aux quatre-vingts pages, si fortement appuyées sur les textes, que M. Jean Laporte a consacrées à cette question dans le numéro de la *Revue de Métaphysique* dont nous avons déjà parlé. Mais il ne sera pas inutile de rappeler — pour ne pas croire trop vite à la contradiction — que Spinoza, peu de temps auparavant, Leibniz, à la même époque que Malebranche, soutenaient le déterminisme le plus absolu dans la suite des événements, et en même temps une liberté de l'homme si complète « que ceux qui en cherchent une autre ne savent point ce qu'ils demandent. » (1) Il y a là une concordance qui doit retenir notre attention : ce qui rend l'homme esclave, c'est une fatalité agissant sur lui de l'extérieur, sous quelque forme qu'elle s'exerce, et il en est de bien variées. La détermination, au contraire, et même le déterminisme universel, quand il en fait partie, loin de constituer une contrainte qui pèse sur lui, servent au contraire à la lever.

La seconde thèse métaphysique de Malebranche, non moins célèbre et non moins surprenante à première vue que les causes occasionnelles, c'est que « nous voyons tout en Dieu ». Quelques-uns de ses contemporains en faisaient des gorges chaudes, et l'abbé Faydit, son ancien

1. — Leibniz, « Nouveaux Essais », II, XXI, § 48. Cf. la préface de sa « Théodicée »,

confrère à l'Oratoire, eut un beau succès quand il écrivit au bout d'une épigramme : « Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou ». Eh bien, quoiqu'il en semble, l'esprit solide était Malebranche, et non Faydit, qui montra d'ailleurs en bien d'autres circonstances un jugement assez mal pondéré.

Essayons d'interpréter cette formule étrange, qui fait d'abord penser aux extases des grands mystiques. En réalité, il s'agit de tout autre chose : car ce que Malebranche annonce, ce n'est pas la vision de Dieu, au sens où notre pensée le contemplerait pleinement. Malebranche répète souvent que nous ne voyons pas Dieu tel qu'il est dans son essence. Nous le voyons, pourrait-on dire, comme on voit le soleil sur le sommet des montagnes, quand il n'est pas encore levé à l'orient (1). Mais de même que nous ne voyons les choses que dans et par la lumière, nous voyons par lui et en lui tout ce que nous connaissons : vision claire de ce que nous pensons d'une manière adéquate, comme les vérités géométriques, vision confuse de ce que nous pensons d'une manière imparfaite, mais vraie, comme l'expérience physique : car « c'est connaître Dieu que de connaître la vérité. » (2)

Par quel enchaînement de raisons en arrive-t-on là ?

Partons d'abord d'un fait sur lequel les psychologues modernes sont généralement d'accord, et qu'il a été l'un des premiers à mettre en relief.

Quand je vois une maison, mon esprit va-t-il se promener à la surface de cette maison ? Point du tout : il ne communique avec elle que par l'intermédiaire d'autres objets, dont le plus important est l'image physique qui se forme sur la rétine. Mais, pourtant cette image, elle aussi, n'est pas l'objet immédiat de ma pensée elle-même : car après tout, celle-ci n'est pas plus dans le fond de mon œil que de l'autre côté de la rue. Qu'est-ce donc que je saisis, lorsque je perçois quelque chose ?

Ce qui est bien certain, c'est que si je mets la main devant mes yeux, je ne vois plus la maison ; de même si mon nerf optique est coupé ; et inversement, si par

1. — Pour la justification de cette image, voir les textes cités dans: H. Gouhier, «La philosophie de Malebranche», p. 315

2. — « Recherche de la vérité », V. ch. V. §

quelque trouble mental, mon cerveau est mis en action d'une manière semblable à celle qui occasionne habituellement ma vue, j'ai l'illusion de voir la maison. Ce que je connais ainsi, le contenu de ma pensée, Malebranche l'appelle l'*idée* de la maison : non pas l'idée au sens abstrait, décoloré, où le langage ordinaire prend ce mot ; encore moins l'Idée platonicienne ; mais plutôt ce que nous appelons d'ordinaire, à notre époque, une « image » ou une « représentation ».

Chacun de nous, s'il en est ainsi, perçoit donc une autre maison que celle que perçoit son voisin, puisque ni l'un ni l'autre ne perçoit la maison en elle-même, mais seulement l'état de son propre corps qu'elle provoque. (1) Ce que chacun appelle la maison, c'est donc une image qui dépend de sa situation, de l'état de ses yeux et de son cerveau, de toute son individualité. Tout homme est-il donc isolé dans sa représentation, comme s'il était en face d'un écran où tout vient se peindre et se mouvoir, quelles que soient les réalités étrangères à lui qui ont donné lieu à ces images ?

C'est la conclusion de tout ce qui précède ; mais il y a là un grand paradoxe pour le sens commun. Et c'est justement ce paradoxe que va dissiper, pour Malebranche, la théorie de la « Vision en Dieu ».

Dieu a-t-il en lui les idées de tout ce qu'il a créé ? Evidemment. Peut-il nous permettre de les voir, ou du moins d'en voir une partie, s'il le juge bon ? Cela ne fait pas de doute non plus : autrement sa puissance serait bien limitée. D'autre part, pourquoi créerait-il, outre les objets matériels et les âmes, cette infinité de mondes « d'idées », chaque âme étant enfermée dans le sien ? Dieu agit par les voies les plus simples, les plus régulières, les plus universelles : c'est le principe de toute la physique de Malebranche et de sa métaphysique. Admettons donc qu'au lieu de toutes ces complications, il nous ait seulement permis de voir, clairement ou confusément, et dans la mesure où la situation de notre corps en fournit l'occasion, ces idées mêmes qu'il a du monde. On pourra dire légitimement que nous voyons « en Dieu » tout ce

1. — Que les objets matériels existent, il ne le met pas en doute ; mais c'est parce que la Bible en affirme la création. Berkeley, partant de là, jugera plus simple de s'en passer.

que nous voyons, bien que le plus souvent nous ne nous en avisons pas ; mais cela voudra dire aussi que conformément à l'opinion naturelle, et sauf quand nous nous trompons, nous *voyons les mêmes choses les uns que les autres*, et non des fantômes subjectifs qui n'appartiendraient qu'à nous seuls : je vois la *même* maison que vous, sous réserve des différences qui séparent nos points de vue, mais qui coexistent dans la pensée complète que Dieu a des choses. Peut-être un philosophe de nos jours interpréterait-il d'une autre manière la communauté des représentations : mais le paradoxe, car il y en a un, est tout entier dans le *fait* que nous n'avons pas, comme les hommes sans culture se l'imaginent, l'intuition des choses en soi — que notre âme, comme dit Malebranche, ne va pas se promener dans le ciel et toucher les étoiles. Cette contradiction du réalisme naïf, la réflexion psychologique semble bien nous forcer de l'admettre : la Vision en Dieu nous fait rentrer dans le sens commun au lieu de nous en écarter.

Quand il s'agit des choses concrètes, visibles, tangibles, notre connaissance, même quand elle est vraie, est partielle, relative, imparfaite, et nous en avons bien conscience. Mais quand il s'agit des choses intelligibles, d'une vérité géométrique par exemple, que nous comprenons parfaitement, nous la pensons tous telle que Dieu lui-même la pense, autrement dit telle qu'elle est en elle-même. Quoi de plus conforme à notre sentiment spontané ? Personne ne s' imagine avoir *son* produit de 7 par 12, ou *son* théorème du carré de l'hypothénuse. Ce que nous pensons, c'est le théorème du carré de l'hypoténuse ; et s'il est vrai, c'est que Dieu n'a pas sur les rapports des côtés du triangle rectangle une idée différente de la nôtre.

Au milieu du XXe siècle, où nous voyons toutes sortes de particularismes s'attaquer à cette notion du *vrai* et du *faux* qui restent vrai et faux en dépit de toutes les contraintes, de toutes les propagandes, de tous les régimes intellectuellement clos et différenciés, il est aisé de sentir quelle précieuse valeur revendique Malebranche en identifiant Dieu et la Vérité.

Et, à ses propres yeux, quel enseignement et quel réconfort que cette présence en nous de la pensée parfaite ! C'est là qu'est pour lui notre raison d'être. Son

admirable *Traité de Morale*, si plein qu'il soit de sa foi chrétienne, et même de tout le détail des dogmes théologiques, reste accessible, lui aussi, à tout esprit de bonne volonté. Il débute par ces belles paroles, qui en marquent d'ailleurs vigoureusement le lien avec la Vision en Dieu : « La Raison qui éclaire l'homme est le Verbe (1) ou la Sagesse de Dieu même. Car toute créature est un être particulier, et la Raison qui éclaire l'esprit de l'homme est universelle. Si mon propre esprit était ma Raison ou ma lumière, mon esprit serait la Raison de toutes les intelligences : car je suis sûr que ma raison, ou la lumière qui m'éclaire, est commune à toutes les intelligences. Personne ne peut sentir ma propre douleur : tout homme peut voir la *Vérité* que je contemple. C'est donc que ma douleur est une modification de ma propre substance et que la vérité est un bien commun à tous les esprits (2) ».

Mais il n'y a pas seulement une Vérité de fait; il y a, ce qui est plus important encore, une vérité morale; et si l'on osait employer par anticipation le langage de Kant, qui s'applique admirablement ici, une « Raison pratique ». Car la Raison, pourvu qu'elle ne soit pas troublée par les passions, me montre avec évidence qu'il y a des choses plus parfaites, plus estimables, plus dignes d'être faites ou d'être aimées les unes que les autres. Comme je vois que le double est plus grand que la moitié, je vois avec non moins de clarté qu'une pierre ne vaut pas un homme, et qu'il ne faut pas préférer son cheval à son cocher (3). Sans doute c'est en Dieu que Malebranche voit ces vérités : mais celui qui n'admettrait pas la vision en Dieu pourrait-il dire, de bonne foi, qu'il ne les voit pas ?

Il faudrait entrer dans tout le détail de ce *Traité de Morale* pour y relever la finesse psychologique et la fermeté de jugement qu'y montre son auteur dans toute la diversité des questions particulières. Mais on peut se borner à ce qui en est la source commune, et qu'il exprime lui-même avec tant de force dès le début : « L'Amour

1. — « Verbum », la Parole de Dieu.

2. — « *Traité de Morale* », Ière partie, chap. I, 1-2.

3. — « *Ibid.* », 13.

morales, c'est l'unique vertu ; la vertu-mère, fondamentale, universelle; Vertu qui seule rend vertueuses les habitudes ou les dispositions des esprits. Celui qui donne son bien aux pauvres par vanité, ou par une compassion naturelle, n'est point libéral, parce que ce n'est point la Raison qui le conduit, ni l'ordre qui le règle : ce n'est qu'orgueil, ou que disposition de machine. Les officiers qui s'exposent volontairement aux dangers ne sont point généreux si c'est l'ambition qui les anime; ni les soldats, si c'est l'abondance des esprits et la fermentation du sang. Cette prétendue noble ardeur n'est que vanité, ou jeu de machine : il ne faut souvent qu'un peu de vin pour en produire beaucoup. Celui qui souffre les outrages qu'on lui fait n'est souvent ni modéré ni patient. C'est sa paresse qui le rend immobile, sa fierté ridicule et stoïcienne qui le console, et qui le met en idée au-dessus de ses ennemis; ce n'est encore que disposition de machine, disette d'esprits, froideur de sang, mélancolie. Il en est de même de toutes les vertus... Rien n'est plus juste que de se conformer à l'ordre. Rien n'est plus grand que d'obéir à Dieu. Rien n'est plus généreux que de suivre constamment, fidèlement, invariablement le parti de la Raison (1) ».

ANDRÉ LALANDE.
de l'Institut.

1. — « Ibid », ch. II, § 1.

A P E R Ç U S

Dans cinquante ans nos fils ou petits-fils connaîtront peut-être un temps de civilisation enfin victorieuse. Mais en abordant l'étude de cette première moitié du siècle, quel jugement sévère ne devront-ils pas apporter ! Ils estimeront sans doute que la période allant de 1914 à 1940 aura été une des plus atroces qu'ait connue l'humanité, et ils seront en droit de s'étonner que des hommes dont on a pu vanter l'intelligence ou le caractère aient mis tout en œuvre, dans les grands pays d'Europe et d'Amérique, pour détruire la civilisation et avilir la dignité humaine. Ils jugeront que les hommes d'Etat ont manqué de clairvoyance, même de simple courage, et qu'en introduisant dans la politique et la diplomatie des procédés que réprouvent, dans la vie privée, une conscience simplement normale ils sont les responsables des fautes qui ont rabaissé notre temps.

Dans tous les ordres de la pensée et de l'action, que d'erreurs fatales auront été accumulées, en moins de trente ans ! Les sacrifices dont la guerre de 1914 fut si généreuse, une paix d'improvisation et d'incompréhension les a rendus vains et inutiles. Est-ce pour une telle paix — pire que la guerre parce qu'elle portait en elle les germes d'autres guerres encore plus cruelles — que des millions d'hommes ont accepté de mourir ? Est-ce pour un tel résultat que les citoyens de tous les pays ont fait confiance aux chefs politiques ? Et lorsque ceux-ci se sont fourvoyés dans l'erreur, ces mêmes citoyens n'ont-ils pas, par

leur carence et leur soumission, aidé à la folie qui entraîna le monde — d'abord dans un vertige d'insouciance stupide et ensuite d'angoisse lâche — au bord de l'abîme devant lequel on se trouve aujourd'hui ?

Quel lourd examen de conscience est celui des années qui suivirent la guerre. Que les hommes, soldats ou civils, après tant de souffrances individuelles ou collectives aient subi la griserie des premiers jours de la victoire et de la paix, qu'ils aient pris goût à une vie facile, à de médiocres plaisirs, à la ronde des heures inconsistantes, quoi de plus naturel ? Mais le devoir des chefs était de veiller. Les peuples comptaient sur eux pour bâtir les lendemains sérieux. Cependant lorsque les combattants de la veille, rendus à la dure réalité, s'aperçurent que les promesses n'avaient pas été tenues et que le cynisme et l'hypocrisie collaient tour à tour leur masque à la politique, enfin qu'ils étaient malheureux, ils ont laissé se continuer les erreurs de la paix et s'aggraver l'injustice générale.

Le mécontentement était partout, un mécontentement passif chez les anciens Alliés, un mécontentement singulièrement actif chez ceux qui furent les Ennemis. On recueille aujourd'hui les fruits de ce mécontentement universel qui s'est traduit par des résolutions viriles d'un côté de la barrière tandis que de l'autre il n'y avait que des disputes intestines, des colères verbales et une étrange timidité d'action. Que valait donc cette paix inquiétante qui bientôt allait permettre aux vaincus de faire figure de vainqueurs et aux vrais vainqueurs d'étaler leur incurie et de souligner leur impuissance ?



Ceci n'est pas un réquisitoire, mais la constatation attristée d'une suite d'erreurs politiques et psychologiques dont chacun porte sa part. Plus que jamais il faut regarder la vérité en face, si amère soit-elle. De grands Etats, comme la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, s'éclairent malgré tout du signe de l'esprit.

Première erreur : le fait que le Président Wilson présida la délégation américaine. Il n'y a pas de texte constitutionnel, pas de circonstances d'opportunité qui tiennent. Un chef d'Etat prenant part aux négociations de

paix, n'était-ce pas rompre l'équilibre *de prestige* et rendre sa voix nécessairement prépondérante ? Il eût fallu — pour rétablir l'harmonie des forces — que Georges V, Victor Emmanuel III, Albert I et M. Poincaré présidasent également leurs délégations respectives. A cause de cela on peut dire que le traité de Paix a été vicié à son origine. De plus, ne doit-on pas trouver dans le refus des Etats-Unis de ratifier un traité qui avait été dans sa plus grande partie l'œuvre du Président Wilson, un encouragement aux violations futures ?

Seconde erreur : la présence de Clémenceau aux négociations. Il avait été un des plus admirables artisans de la victoire, mais s'il a gagné la guerre, il a perdu la paix. Il n'a pas compris de quelle nécessité vitale était pour la sécurité française et même européenne, la rive gauche du Rhin. Passant outre aux conseils anxieux donnés par ceux qui avaient qualité pour le faire, il souscrivit trop généreusement aux exigences anglo-américaines, cédant successivement, sur tous les points essentiels, à l'idéologie pratique des Britanniques, à l'idéologie puritaine des Américains.

Troisième erreur : le programme de paix britannique. La voix de Wilson fut presque toujours l'écho de l'esprit et de la volonté de Lloyd George. Et l'erreur britannique a été, qu'à l'heure où le monde changeait de face, où les conditions nouvelles de l'univers imposaient des modifications profondes dans les systèmes politiques, de maintenir la Grande-Bretagne dans l'ornière de traditions périmées et dans cette sorte d'égoïsme insulaire qui ne répondait plus à la vérité de la situation internationale. La paix qu'elle voulait, avec une conviction sincère sans doute, c'était la paix de ce qu'on pourrait appeler l'équilibre instable qui lui avait si bien réussi dans sa politique intérieure et extérieure. Elle a toujours cru qu'une puissance continentale trop forte était un danger, une menace. Dès lors que l'Allemagne était défaite, il convenait que la France ne devint pas le danger ou la menace du lendemain. Obéissant à son hérédité politique, la Grande-Bretagne s'appliqua, avec tous les ménagements voulus, à amoindrir l'efficacité de la victoire et, en prévision de l'avenir, à sauver l'Allemagne d'un écrasement définitif. Elle n'a pas admis la coupure radicale que constituait la guerre de 1914 entre le monde d'hier et le

monde de demain. Elle a ainsi vécu sur ses préjugés nationaux, sur ses anciennes traditions diplomatiques, sur une somme d'idées et de faits qui n'avaient plus d'équivalence dans la réalité nouvelle.

De ces erreurs est née la paix de Versailles dont Jacques Bainville disait déjà qu'elle était trop dure pour ce qu'elle avait de faible et trop faible pour ce qu'elle avait de dur. La guerre avait été longue, patiente, méthodique, la paix fut rapide, impatiente, désordonnée. Les esprits clairvoyants ont prévu tout de suite la plupart des événements graves et humiliants enregistrés par la suite. Mais tel quel, le traité de Versailles, avait tout au moins la valeur d'un acte, la signification d'une morale. Pour sauver la paix, ou du moins ce qu'on en pouvait sauver, ne fallait-il pas qu'il fût appliqué intégralement, ne fallait-il pas que les Puissances qui l'avaient confectionné, s'en portassent garantes et veillassent à ce qu'il fut respecté et exécuté ? (1)

Des trois Puissances, la France seule a rempli sa mission. Elle s'attacha au Traité de Versailles, avec conscience et vigueur. Seule, elle monta la garde autour de la Charte signée par plus de vingt-sept nations. Ecrire l'histoire des violations et des empiètements successifs dont celle-ci fut l'objet, ce serait refaire l'histoire des conversations anglo-françaises, conversations se terminant régulièrement par la soumission française au point de vue anglais qui acceptait, avec une étonnante facilité, que le traité fut grignoté, jour après jour, et, bientôt, vidé de sa substance.



Etrange traité à qui on n'essaya même pas d'insuffler la vie. Ce traité élaboré par des professeurs de philosophie alors que des professeurs d'histoire et de géogra-

(1) M. André Tardieu, seul survivant des cinq plénipotentiaires français écrit à propos des attaques de M. Hitler contre le traité de Versailles : « Ce traité si insuffisant qu'il pût être valait tout de même cent mille fois mieux que l'exécution qu'il a subie ». Et l'ancien président du Conseil rappelle le propos qu'à ce sujet lui tint Gustave Stresemann : « Le traité donnait contre nous, aux vainqueurs, tous les droits, mais les vainqueurs n'ont jamais osé s'en servir ».

phie eussent été plus indiqués, fut un non-sens ; il portait dans son principe et dans ses fins, sa condamnation. L'ennemi principal, l'Allemand, était sauf. On l'avait laissé rentrer chez lui, les armes à la main, avec tous les honneurs de la guerre : et il ne voulut pas croire à sa défaite militaire. Et alors que l'empire allemand continuait d'exister, momentanément amputé d'une minime partie de son territoire, on supprimait l'Autriche de la carte d'Europe. On commettait une double imprudence, une double faute. Ceux qui avaient gagné la guerre, se refusaient à en comprendre la leçon. Le danger n'était pas l'Autriche, mais l'Allemagne, laquelle avait réalisé son unité au détriment de l'équilibre de l'Europe et de sa sécurité. Versailles aurait dû — c'était le bon sens — détruire cette unité qui y avait vu le jour cinquante ans auparavant, détacher du bloc central petits royaumes, principautés, duchés, et leur assurer, en face de la Prusse, une vie indépendante et pacifique.

Il eût aussi fallu maintenir l'Autriche au lieu de la fractionner en un puzzle absurde sous le prétexte que des races et des nations différentes pourraient, séparées, établir dans l'Europe Centrale un équilibre plus logique, plus en harmonie avec le principe des nationalités. Les Masaryk et les Bénès ne furent pas les moins coupables inspirateurs de cette destruction. Que reste-t-il aujourd'hui du beau travail diplomatique ? Que reste-t-il du château de cartes édifié à Saint Germain ? A l'arbitraire historique, on substitua un arbitraire géographique plus dangereux. Du reste, l'Empire austro-hongrois avait fait ses preuves. La paix de 1918 aurait pu humaniser le gouvernement de Vienne et instaurer, sous un régime plus souple, une sorte de confédération d'Etats plus ou moins autonomes. En livrant l'Europe Centrale à elle-même, en créant des Etats non viables on condamnait ces derniers à disparaître à la première tourmente et on servait les desseins futurs, qu'il était impossible de ne pas prévoir, d'une Allemagne devenant de plus en plus forte au fur et à mesure que s'effaceraient les derniers textes des traités.



La logique des événements allait donc installer la dictature officielle en Allemagne. Déjà l'Italie avait la

sienne, une dictature bienfaisante pendant les années de travail constructif. Si la liberté fut mise à une rude épreuve, c'est que la licence avait remplacé la vraie liberté, c'est que le désordre, le gâchis, la politique des partis avaient créé un état de choses qui menait à la désagrégation et à la décomposition. En prenant d'autorité le pouvoir, en incarnant en lui la volonté de la nation, en soumettant à sa discipline personnelle les diverses institutions d'Etat, en se posant comme le maître absolu de la nouvelle Italie, Mussolini, accepté d'enthousiasme par la jeunesse, ne tardait pas à obtenir la soumission du pays entier.

Il réalisa en moins de quinze ans une œuvre gigantesque, réaliste, dépourvue de toute sentimentalité, œuvre d'un génie intrépide, conçue en fonction d'une grandeur qui se manifestait déjà ambitieuse et réalisatrice. Le désordre intérieur avait fait place à l'ordre, la discipline la plus dure avait succédé à la paresse et à l'insouciance; le pays donnait le spectacle d'une ruche en pleine activité. Mais il y a aux dictatures des limites. L'Italie commençait à souffrir de son éparouissement même: l'ordre de grandeur que M. Mussolini lui avait imposé ne correspondait ni à une amélioration matérielle ni à une évolution pratique. Elle s'isolait dans son «égoïsme sacré», et refusait de souscrire à la solidarité des peuples. Menacée par personne, elle se créait des obligations envers elle-même sans contrepartie raisonnable. L'actif moral ne couvrait pas un passif financier toujours plus lourd et se traduisant par des sacrifices toujours renouvelés.

Une dictature se prolongeant au delà de son terme normal n'est plus qu'une armature de terreur, une force qui cesse d'être bienfaisante par son excès désormais inutile. Elle prétend se survivre coûte que coûte et l'éternelle histoire recommence. Le dictateur n'a plus qu'une issue: la guerre de conquête. Comment galvaniser les volontés, et maintenir le diapason glorieux? M. Mussolini assigne à l'ambition nationale la conquête de l'Ethiopie.

On ne comprend guère que l'Europe, subjuguée par l'idéologie de Genève, ait marqué une telle colère. Il ne s'agit pas de savoir si la guerre d'Abyssinie fut justifiée ou non, mais la Grande-Bretagne qui prônait les sanctions était-elle en mesure de s'opposer à la conquête? Etait-elle préparée à empêcher Rome de profiter de

sa victoire ? M. Eden commit une faute lourde, entraînant la France, malgré tout hésitante. L'humiliation ne fut pas pour l'Italie, mais pour les sanctionnistes qui durent, deux ans après, reconnaître la conquête et rétablir les relations diplomatiques. Ils y perdirent de leur prestige, mais ne gagnèrent pas les sympathies italiennes. L'Italie, de son côté, gagnait une colonie mais perdait son indépendance politique. Forcée de se jeter dans les bras de l'Allemagne de qui, au contraire, tout l'éloignait — intérêts et sentiments — elle se solidarisa avec Berlin. L'axe Rome-Berlin est né des sanctions et de l'axe Rome-Berlin est née une politique d'intimidation et de réalisation. Ce qui restait des traités de paix se dispersait au vent des conquêtes allemandes se suivant par saccades rapides et régulières — en face d'une Europe prise au dépourvu et contresignant à Munich les gains successifs de l'Allemagne.

En Italie on ne pouvait pas ignorer que l'avance allemande n'avait été possible que grâce à l'axe. Il n'est si rigoureuse dictature qui empêche un peuple d'exprimer, fut-ce par le silence, sa déception. La déception italienne inquiétait le gouvernement; elle pouvait détruire le travail politique de la dictature. A tout prix il fallait un dérivatif. L'Albanie, il est vrai, était déjà le satellite obéissant de Rome, mais une conquête par les armes pouvait amener une diversion rassurante. Le moment était venu de frapper un grand coup. Ce fut manifestement une maladresse. Comment ne pas établir une comparaison entre la manière habile de Berlin s'emparant de vastes territoires sans verser une goutte de sang, et cette prise inutile de possession à grand déploiement de croiseurs, de canons, d'avions et par la mise en campagne, pour un seul jour, de cent mille soldats ?

L'Italie est-elle plus grande après l'annexion de l'Abyssinie et de l'Albanie ? Elle avait forcé l'estime du monde par le courage à se vaincre, par l'entêtement à se rajeunir, par la discipline et le labeur, par l'admirable organisation de forces positives, par le sacrifice à un idéal de grandeur réaliste. Que lui restait-il à réaliser ?

L'Abyssinie, l'Albanie ? Soit. Mais il lui restait à vivre enfin sur l'échelle normale des peuples, à connaître les bienfaits de la liberté intérieure et les joies de l'effort individuel dans la liberté. Il eût fallu pour cela se sou-

venir de son meilleur passé et rejoindre, par dessus les malentendus, les fautes — les siennes et celles des autres — les nations qui pouvaient l'aider à s'assurer le bénéfique pratique de ses efforts, l'aider, tout en s'aidant d'elle, à défendre par des concessions fatales sur le plan des idées et de la diplomatie, le droit de l'individu à la liberté vraie et le droit des peuples à la civilisation. Mais l'axe la tient et la compromet, et déjà la déchire. Ce ne sont ni les déclamations, ni les discours, ni l'invective, ni le serment de fidélité à Berlin qui changeront la face des choses et donneront aux revendications illogiques la moindre chance de succès. Mussolini était assez grand, assez génial, pour refaire une Italie vraiment italienne, une Italie latine et humaine, sans chercher son inspiration aux sources du pire germanisme.



Qu'on ne croie pas que le danger de guerre serait écarté, même si d'un accord unanime la carte actuelle de l'Europe, acceptée à Munich et retouchée, depuis, au bénéfique de l'axe, ne subissait plus de modification. Que sait-on des intentions dernières de l'axe ? Ni l'Allemagne ni l'Italie n'ont dévoilé toute leur pensée. Le message de M. Roosevelt a provoqué des réactions qui laissent peu d'espoir et les réponses de Berlin et de Rome, ironiques ou injurieuses, réservent l'avenir et se refusent à fermer la porte à l'aventure militaire. Protester de l'amour de la paix, tout en préparant la guerre, violer les engagements et accuser les autres d'intentions belliqueuses, travailler à détruire la confiance et se poser en victimes, est-ce là, de la part des dictateurs, des indications de paix ou des prémisses de guerre ?

Le problème est plus complexe : il est aussi d'ordre idéologique. En face des Etats démocratiques et de leur excès d'idéalisme se dressent les Etats totalitaires et leur excès de matérialisme. Certes, les uns et les autres, les premiers par une activité méthodique, les seconds par des illusions obstinées ont compromis la paix. Pendant que l'Allemagne et l'Italie fourbissaient les armes, la Grande-Bretagne de Mac Donald se désarmait, et la France de Léon Blum faisait l'amère expérience d'une démagogie épuisante. Comme s'il n'avait pas suffi des fautes de

la politique extérieure, on ajoutait les fautes de la politique intérieure. Dans la balance, le plateau du droit n'offrait plus de contrepoids au plateau de la force.

Etats démocratiques, Etats totalitaires ! Détestons les épithètes absolues parce que, dans l'action, les doctrines politiques ne répondent guère à leur vérité substantielle. Chez les Etats totalitaires, l'autorité s'appellera vite tyrannie, chez les Etats démocratiques la liberté glissera bientôt à l'anarchie. On ne se livre plus au combat serein des idées, mais à l'âpre lutte des passions intolérantes. En fait, est-ce que les dictateurs contemporains n'usent pas du procédé des démocraties lorsqu'ils s'adressent à leurs peuples ? Il est vrai qu'ils sont déjà rassurés sur leur opinion publique et leurs discours n'ont que la valeur d'un geste spectaculaire. Tout de même, quoique platonique, c'est l'acceptation du principe de la volonté populaire. D'autre part, les démocraties n'ont-elles pas recours, pour les pleins pouvoirs, aux méthodes absolues quand il s'agit de mettre un terme à la carence de l'autorité, à l'affaiblissement de l'ordre, aux exigences des parlements et aux lenteurs de la procédure ?

Derrière les mots il y a une réalité poignante, il y a l'expression de tendances contraires s'opposant dans une lutte sans merci. L'usage de la liberté n'est pas compris de la même manière ici et là, et c'est l'origine de toute la polémique des peuples. Les abus ne sont jamais le fait des principes, mais des hommes et si la liberté devient parfois une manifestation de l'individualisme forcené, c'est la faute des politiciens et des surenchères qu'ils proposent à leur clientèle, c'est la faute aussi des doctrinaires convaincus, aux yeux desquels l'homme est un bloc inerte où les théories abstraites de l'esprit spéculatif s'inscrivent à la lettre. Ni ceux-ci ni ceux-là ne travaillent dans le réel et ne se font de la liberté une notion exacte. Le bon usage de la liberté n'est pas dans l'absolu, mais dans le relatif, dans le cadre social où l'homme, à l'abri du frein prudent des lois, accepte des limites. Or cette liberté est le sens même de la vie, elle est la dignité de l'homme et le levier de l'action utile et prolongée. En laissant à l'être humain le choix, en refusant de l'enrégimenter dans une rubrique, en assignant au mérite récompense et profit, une démocratie sage favorise le sens des responsabilités et organise solidement l'échelle

des valeurs, et si elle fait confiance à l'individu, elle prévient en même temps les écarts anti-sociaux.

C'est à cette même liberté que les dictatures en ont : n'est-elle pas l'ennemie publique ? Pour créer une énergie collective au service aveugle d'un chef, elles suppriment le ressort essentiel des énergies individuelles, et nient aux humains le caractère d'humanité. Est-ce vraiment un ordre normal, durable, qu'elles établissent quand elles combattent le désordre ? Même lorsqu'elles sont momentanément bienfaisantes, leur action est viciée par la méconnaissance de la condition de l'homme. Car il faut à l'individualisme des soupapes et ce n'est pas dans un artifice de philosophie, pour des buts artificieux et par des moyens artificiels qu'on réalise une œuvre saine et noble.

L'idéologie des dictatures c'est l'idéologie de guerre — dès le temps de paix. Aux peuples qu'on veut entraîner à se battre, on ne parle peut-être plus de la *guerre fraîche et joyeuse*, mais on les grise de formules plus insidieuses et tout aussi néfastes. Une jeunesse nourrie de la philosophie de la violence et de l'orgueil ultra-nationaliste et racial, comment ne se laisserait-elle pas séduire par l'éloquence des arguments de force à base du plus perfide sophisme patriotique ? Dictateurs de Berlin et de Rome, négateurs du passé, décrètent la mort de l'esprit et la démission de la morale traditionnelle. Voilà des peuples qui furent des foyers de grande culture ou des foyers de haute civilisation. Or, de ce passé ils se dégagent maintenant avec dédain. Rompre les ponts avec les traditions éprouvées, se projeter dans l'avenir du seul élan de l'orgueil et de la vanité, forger une morale outrancière d'égoïsme — à quoi cela peut-il mener et vers quel avenir ? En éloignant la jeunesse de son destin, en la détournant de ses occupations normales, en empoisonnant les sources de sa sensibilité et en faussant les directives de son intelligence, on appauvrit une nation du plus vivant de son patrimoine spirituel au bénéfice d'une force toute barbare.



Va-t-on retourner à des origines dont le long effort des hommes et des siècles avaient essayé de combattre la barbarie ? Par la faute des idéologies exaspérées, ces

efforts seraient-ils devenus vains, et sur les champs de bataille futurs l'un des adversaires, au moins, ne cherchera-t-il pas à imposer sa domination pour faire triompher le dogme de la force païenne, du servage de l'individu, le dogme monstrueux d'un étatisme qui renie l'esprit libre, condamne l'action individuelle, refuse l'élite ?

Terrible danger des heures qui viennent ! L'enjeu de la prochaine guerre ne sera pas seulement la conquête de territoires, mais la soumission humiliée de la pensée et de la conscience au plus primaire des postulats, à la plus violente des doctrines. A travers toutes les vicissitudes, malgré toutes les erreurs, les peuples et leurs chefs avaient toujours aspiré à un état de civilisation de plus en plus évolué. La civilisation n'est en somme qu'un mode de vie dans les conditions les plus favorables et les plus douces, à la fois pour l'individu et la collectivité ; ce n'est jamais hélas ! un état de perfection absolue, mais du moins l'état de la moindre imperfection. Un monde civilisé est celui où est réalisé le miracle de la tolérance, où l'homme est pour l'homme un frère, où chacun peut vivre sans crainte, où l'on n'est pas traqué par l'autorité, où le travail n'est pas punition, où la joie n'est pas fruit défendu, où la famille conserve ses droits, où l'intelligence garde sa primauté, où l'art est protégé, où la loi est juste, où la discussion est libre, où le gouvernement n'est pas despote, bref où la vie vaut la peine d'être vécue.

L'idéologie que le dictateur germain impose à une masse de quatre-vingt millions d'hommes est la négation de ces vérités élémentaires. Quatre-vingt millions d'hommes ! Quel est le secret de la psychose qui entraîne tant d'êtres humains à se déshumaniser, les pousse à accepter comme une noblesse le régime de la dureté, de l'humilité, de l'esclavage ? Il n'y a pas lieu d'admirer l'armature formidable, la cuirasse de fer dont l'Allemagne tire un si grand orgueil. On sait de quel prix elle a payé cet effort inhumain. Le muscle sans chair constitue un phénomène dont on peut espérer qu'il sera éphémère, et comment ne le serait-il pas et comment croire qu'une régression systématique puisse durer ? La loi du sacrifice ne doit pas être aveugle et le sacrifice, pour être utile, ne saurait être consenti pour des buts étroits sans vraie grandeur, pour des buts ravalant la dignité de l'être. Demander à une nation de se dépouiller de son

libre arbitre dans toutes les circonstances, lui imposer des restrictions de toutes les heures, refuser à la famille la direction morale de l'enfant, obliger le citoyen à penser selon les indications de l'Etat, exiger du travailleur un effort sans limites, du contribuable des saignées continues, ce n'est pas là le signe de la vraie force.

On n'a pu créer la psychose de toute une nation qu'en excitant sa haine et sa convoitise. Lui a-t-on dit que l'expiation a sa noblesse, que la guerre fut voulue par son empereur et ses cruels conseillers et qu'il fallait, dès lors, refaire les forces de la nation dans un esprit de fraternité universelle et de justice internationale ? Au contraire, on donna à sa haine un aliment nouveau, on lui a représenté sa défaite comme le résultat d'un complot des nations égoïstes et ploutocrates et on lui a dit que les armées de l'Allemagne n'avaient pas été vaincues par le sort des batailles, mais par la malfaisante organisation des Puissances pour l'affamer. On ne lui a pas dit que la guerre qu'elles avaient faite était criminelle, mais que la paix qui leur avait été imposée était injuste. Ainsi les opérations étaient à peine terminées qu'on pensait à la prochaine guerre. Lorsque le dictateur est venu, sa place était marquée. Né de la haine, il allait faire appel à la haine pour réaliser les buts, toujours les mêmes, de l'éternelle Allemagne politique et militaire (1). Que d'autres vantent son génie, sa volonté implacable, ses longs desseins, sa patience, son obstination, son courage ; nous voyons, nous, le revers de la médaille : entêtement, vanité, ruse, mensonge. Sa force, il l'a puisée dans le désespoir d'un peuple sous le joug, et il l'a puisée tout autant dans la carence des vainqueurs. Mais comme il fallait, pour les besoins de la cause, créer une philosophie, une doctrine, un dogme, en un mot une mystique, le *Mein Kampf*, haineux et primaire, arrivait à point (2).

En même temps, l'esprit de persécution désignait sa première proie. Le Juif fut choisi à dessein comme une

(1) Nietzsche disait : « Cette méchanceté morale qui coule dans les veines allemandes avec le sang des ancêtres ».

(2) « La politique se moque de la mystique, mais c'est encore la mystique qui nourrit la politique même. Car les politiques se rattrapent ou croient se rattrapper en disant qu'au moins ils sont pratiques » — Charles Péguy.

victime facile, comme le chaînon le plus vulnérable, mais cette persécution, épisode lucratif, devait préluder dans l'esprit persécuteur à une action plus vaste, car le grand dessein de la dictature est de faire de l'Etat l'arbitre exclusif, de faire de l'Etat une religion — contre la religion: en somme de substituer à une morale universelle commandant à l'Etat et à l'individu dans le respect de la liberté de l'homme, de sa dignité, de sa volonté, une morale de circonstance, une morale de politique niant à l'homme tous ses droits pour les reporter sur la personnalité de l'Etat. Le catholicisme est visé et le christianisme tout entier, mais on peut penser, cette fois, que la tâche est plus ardue et que l'aventure n'est pas sans risque.



Les problèmes de politique internationale se présentent dans une complexité qui rend d'autant plus malaisé de trouver des solutions rapides et décisives. Il existe une mathématique des événements, et dès lors l'erreur a des développements lointains, parfois imprévisibles. Que le Traité de Versailles, et surtout son inexécution, porte la première responsabilité de la situation actuelle, aucun doute à ce sujet. On a prévu les conséquences politiques, mais pouvait-on prévoir les conséquences psychologiques et morales ? Pourtant, la nouvelle mystique allemande est née de là et si le fascisme délaissant le sentier qu'il s'était tracé, s'est inspiré ensuite des méthodes germaniques, c'est encore une conséquence de l'attitude anglo-française dans l'affaire d'Ethiopie. La menace du conflit mondial est peut-être écartée, mais les événements n'en gardent pas moins leur caractère poignant. Cette guerre dont personne ne veut, dont chacun proclame qu'elle serait le plus grand des crimes, est-il certain qu'elle n'éclatera pas demain par la force de la logique ? Le tragique débat qui se déroule de capitale à capitale, opposant thèse à thèse et principe à principe, risque de transporter la polémique sur le terrain sanglant de l'action, parce que si même on réglait les différends internationaux, il n'est pas sur qu'on aura, du coup, trouvé une issue aux mystiques et à leurs ravages.

« Le désespoir en politique est une sottise absolue » écrit M. Charles Maurras. Quelque sombre qu'apparaisse

le présent et quelque incertain que semble l'avenir, on peut faire confiance à la contagion de l'humain. Même en Allemagne, même en Italie la vérité doit éclater et les peuples trahis se réveilleront un jour avec la claire vision de leur malheur : là sera le salut. Les réalités bonnes et mauvaises se confondent aux limites du raisonnement, et dans cette confusion où les meilleurs et les pires se disputent pour la primauté de la Justice ou de la Force, réside le sophisme cruel de ce temps. Est-ce que l'expérience et le souvenir du malheur n'amèneront pas, forcément, les masses, même les moins cultivées, à comprendre qu'entre la dictature qui est, en son principe, l'anarchie de l'autorité et la démagogie qui est l'anarchie de la populace, il y a place pour une démocratie organisée où se réconcilient l'autorité et le peuple ? Pour nous, il faut savoir si un pacte a une valeur permanente de commandement ou si l'intérêt peut avoir raison de l'honneur et, en d'autres termes, si le spirituel doit s'incliner devant le temporel.



Ce n'est plus sur les seules données territoriales et économiques que la discussion est engagée : par delà, ce sont deux cultures qui s'affrontent. Les théories politiques n'ont rien à avoir avec l'honneur, la conscience, le devoir, n'étant elles-mêmes que « les formes éphémères de la pensée humaine toujours sujette à se tromper ». Mais si les principes reconnus et admis par tous ont une vertu plus féconde que l'action entreprise par la force contre ces mêmes principes, les répercussions de celle-ci sont plus apparentes. Hélas ! on est bien obligé de constater que le fléau des mystiques a dressé les uns contre les autres, des hommes faits pour s'aimer et des nations faites pour se comprendre.

La triple réaction de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France est aussi énergique qu'avait été coupable leur temporisation. Maintenant on attend d'eux la décision. Il serait sans doute insensé d'espérer un redressement immédiat, mais si les peuples ont la conviction que l'univers meurt des préjugés des chefs, des sophismes des doctrinaires, de l'ambition des ploutocrates, une première étape sera franchie. Dans la revanche de l'esprit sur la matière, l'humanité doit trouver la solution idéale.

Puisse-t-il prendre fin le rêve absurde d'un monde qui s'est trop longtemps complu dans le vertige de l'abîme et le goût du désespoir !

Tenons pour certain que seules les vérités éternelles, momentanément oubliées, peuvent utilement gouverner le monde. Le Vatican a lancé le plus beau cri de protestation, en soutenant le droit à la liberté de pensée et à la liberté de conscience, en affirmant que du haut au bas de l'échelle sociale, l'homme, toujours et partout, est égal à l'homme et qu'aux yeux de la véritable justice il n'y a pas de races supérieures ni de confessions qui diminuent la valeur humaine d'un groupement, bref que le péché contre l'esprit est ici de prétendre résorber l'individu dans l'Etat. Malgré les erreurs politiques, la tare des idéologies, le poison de l'ambition, le goût dévoyé de la gloire, le problème de la vie internationale finira par se poser en fonction des valeurs morales où l'on voudrait voir se réfugier, en dernier ressort, la dignité et la sécurité menacées des peuples.

Mais que la réaction des puissances de démocratie ne soit pas, à son tour, une réaction de la seule force contre une autre force, il faut qu'elle monte plus haut, qu'elle aille plus loin. Nous mourons d'un manque de cartésianisme, même en politique, d'un manque de courage dans l'action et de clarté dans la pensée. La tourmente passera et elle passera d'autant plus sûrement qu'on abordera avec audace l'étude de la situation dans sa réalité complexe et qu'on consentira sans retard les sacrifices nécessaires. Le destin de l'homme peut être fragile, celui du monde ne l'est pas, ou ne devrait pas l'être. Donner au mot *patrie* sa valeur exacte et ne pas l'enfler dangereusement d'une sentimentalité qui, d'ailleurs, ne fut jamais celle des peuples dont les patries eurent, par leurs efforts conscients, une grandeur sage et rayonnante, voilà le premier devoir qui s'impose à tous, si on ne veut pas que l'esprit périsse et que la morale soit un mensonge meurtrier.

Rien de plus grave que les « illusions obstinées ». Que sortira-t-il du désarroi actuel ? Que ce soit la guerre ou la paix, on n'aura rien fait si les grands problèmes des passions, de l'ambition, de l'argent, du capital, du travail, de l'individu, du nombre, de la liberté, de la démocratie, de l'autorité, de l'orgueil, du sacrifice, du devoir, ne reçoivent

vent pas des solutions adéquates dans le rythme du naturel et dans la logique de l'humain. Viser à la perfection des régimes et des institutions est une duperie, et non moins désastreuse serait la paresse de l'intelligence se refusant à assigner à chaque chose sa place et aux patries leur rang dans une égalité de droits et d'obligations.

L'anxieuse attente des peuples, de ceux mêmes dont la volonté des dictateurs fera peut être demain des agresseurs, doit amener les méditations viriles. Entre le droit « barbare et gothique » d'une Allemagne qui ne varie pas dans son dessein profond et l'évolution de la morale politique européenne, il y a un abîme. Cet abîme, pour le combler, de quels efforts énergiques, continus, patients, ne faut-il pas que fassent preuve les nations décidées, même hélas ! au prix de la guerre, à rendre à l'homme le goût de vivre dans la sécurité de son patrimoine national et individuel, dans la liberté respectueuse de toutes les libertés, dans l'honneur même de sa condition d'homme !

L'heure n'est ni au repos ni à la rêverie. A la différence de Candide, délaissions les plaisirs du jardin égoïste et sur les routes de l'univers, devant l'orage qui gronde, ouvrons Descartes à la bonne page.

A B S E N C E

*Mon paradis fut aux pieds d'une mère.
Elle était l'arbre et le jardin secret.
Ses doigts rendaient douces les eaux amères.
Quel charme ici plus fort que le regret,
Lorsque la nuit m'enferme dans sa geôle,
Lorsque l'hiver descend sur mes épaules,
Vient ranimer mon bonheur oublié :
Je suis encor dans un jardin d'Egypte ;
J'attends que l'Hôte apparaissant me dicte
Ce cri de l'âme à mon amour lié.*

*Elle est partie et pourtant elle est là,
Seule vivante, où sont morts tous les autres.
Elle me parle et sa voix rend l'éclat
Au jour éteint dont la clarté fut nôtre.
Je puise en elle et la grâce et la force.
Elle m'attire ailleurs comme l'amorce.
Je la retrouve lorsque je m'endors.
Toujours, depuis qu'elle a quitté sa place,
A mon réveil m'attend la même angoisse.
Mon seul amour me tire chez les morts.*

*Egypte, dans mon cœur à fleur de sève,
Quel nœud te lie à mon vœu le plus cher ?
Je songe et ton visage vrai se lève
Et ta langueur se mélange à ma chair.
Sur l'eau qu'aucune haleine n'a troublée*

*Descend vers moi la felouque comblée
Viennent à moi les jours de Ghezireh :
Parmi les banyans, la maison basse,
Les nuits au bord du Nil sur la terrasse,
Le vent du Nord et l'odeur du manguier ;*

*Devant le seuil, Idris le mendiant
— J'entends encor les versets des sourates
Que sa voix sourde allait psalmodiant — ;
Les voiles des felouques sur l'eau plate ;
Le kharoubier plus haut que la maison ;
Le jardinier arrosant les gazons
Où le mûrier laissait tomber ses feuilles ;
Le réséda, l'œillet, la rose d'or.
Et, dans le soir où mon cœur tremble encor,
La rose d'or et maman qui la cueille.*

*Vous êtes là (mais quelle lésion
Me fait saigner, blessure mal guérie ?)
Je n'ai pas su trouver l'effusion
Qui de ma nuit eût fait une féerie
Où l'un et l'autre, aux ordres du Vivant,
Nous eussions pris le large dans le vent
Et possède ciel neuf et terre neuve,
N'ayant pour loi, pour régime, pour frein.
Que cet amour qui nous tient lieu de code,
— Et soulevés dans une rumeur d'ode,
L'instant d'éternité nous eût étreints !*

GEORGES CATTAUI,

FRANÇOIS VILLON OU LA FIN DU MOYEN-AGE

De la vie de François Villon, on ne connaissait guère, voici trois quarts de siècle, que de rares renseignements donnés par le poète lui-même ; quelques allusions recueillies dans des écrits de la fin du XVème siècle ou du début du XVIème ; l'épître qui figure en tête de l'édition des œuvres de Villon donnée par Clément Marot ; enfin, deux anecdotes du Pantagruel où Rabelais met en scène Maître François.

Il est aisé, pourtant, de faire l'histoire d'un mauvais garçon du XVème siècle. On dispose, à cet effet, de fonds d'archives très riches : la fameuse série X des Archives nationales de Paris où sont conservés les papiers du Parlement ; et, dans les registres du Trésor des chartes (série JJ des Archives nationales), les lettres de rémission. Lorsqu'au moyen-âge, un crime ou un délit avait été commis, le coupable pouvait présenter ou faire présenter au Conseil du roi une requête implorant la grâce du prince ; dans ces documents comme aussi dans les lettres de rémission accordées, le cas échéant, par le roi, les faits de la cause sont exposés par le détail ; ce sont donc, pour l'histoire les mœurs, des sources de premier ordre.

Depuis quelques dizaines d'années, les historiens ont fouillé à l'envi ces archives ; aujourd'hui, nous con-

naïssons bien la biographie de Villon et les milieux où il vécut ; si des lacunes demeurent, l'on peut espérer qu'elles seront bientôt comblées.

François de Montcorbier ou des Loges, qui prendra plus tard le nom de Villon, est né à Paris à l'été de 1431. Ce nom de Montcorbier, il l'a hérité de son père, né dans un petit village du Bourbonnais ainsi dénommé : c'était l'habitude au moyen-âge, surtout chez les paysans, de porter le nom du seigneur dont on était sujet. Tel le poète et berger Bernard, devenu célèbre sous le nom de son maître, le sire de Ventadour. Quant aux Loges, c'était une métairie comprise dans les domaines du sire de Montcorbier. Pourquoi la famille de Villon vint-elle à Paris ? Deux explications sont ici plausibles. Charles V, le roi de France, avait épousé Jeanne de Bourbon ; à la suite de la duchesse, beaucoup de Bourbonnais désertèrent le duché pour venir s'installer à Paris ; peut-être le père de Villon descendait-il de quelque servante de la reine Jeanne. Mais peut-être aussi, la métairie des Loges ne suffisant plus à faire vivre la famille, celle-ci était-elle venue chercher fortune dans la capitale du royaume .

C'est donc à Paris que Villon naît en 1431 : l'année de la mort de Jeanne d'Arc. La France commence à peine à se relever d'un siècle d'épreuves. Paris, en particulier, a été durement atteint depuis trente ans.

Le père de François mourut sans doute peu après la naissance de son fils ; il ne semble pas qu'il ait eu d'autres enfants. Le jeune garçon reste donc seul avec sa mère. C'était une bonne femme, illettrée, humble et pieuse. Elle habitait le quartier des Célestins, situé entre l'actuelle place de la Bastille et les quais de la Seine ; il tirait son nom d'un couvent de Célestins qui possédait une très belle chapelle. La mère de François s'y rendait souvent, et priait avec une ferveur naïve devant une grande fresque représentant le Paradis et l'Enfer. Plus tard, son fils lui fera dire dans une très belle ballade adressée à la Vierge :

*Femme je suis povrette et ancienne
Qui rien ne sçay ; oncques lettres ne lus.
Au moustier voy, dont suis paroissienne,*

*Paradis paint ou sont harpes et lus,
Et ung enfer ou dampnez sont boullus.
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse...*

Un jour de l'année 1436, après avoir, sans doute, longuement prié pour demander le conseil du Ciel, elle prit une détermination importante. Traversant la Seine avec son fils, elle se dirigea vers le quartier des Ecoles ; elle avait décidé de confier l'enfant, en vue de son éducation à un chapelain de l'église Saint Benoît le Bientourné, qui s'appelait Me. Guillaume de Villon. Le jeune François avait alors sept ans environ. Pourquoi le choix de ce chapelain ? Sans doute Me. Guillaume était-il parent éloigné ou, pour le moins, une connaissance du père de François. Il avait fait ses études à Paris et conquis le grade de licencié en décret, c'est à dire en droit canonique, avant d'enseigner à son tour cette discipline.

L'église Saint Benoît et ses environs devaient tenir une grande place dans la vie de Villon ; elle était d'ailleurs bien connue à Paris comme l'une des plus anciennes ; l'on y avait, à une époque reculée, vénéré les reliques des martyrs syriens Serge et Bacchus. Puis, au XII^{ème} siècle, elle avait été vouée à la Sainte Trinité, que l'on appelait alors *Benedictus Deus, Saint Benedict*. De ce nom, l'on fit saint Benoît, par un contre-sens analogue à celui qui, d'un temple dédié, à Byzance, à la sagesse divine, *Hagia Sophia*, a fait l'église sainte Sophie. Quoi qu'il en soit, les chapelains de notre église invoquaient, au XV^{ème} siècle, saint Benoît pour patron et célébraient sa fête en grande pompe. Pourquoi ce surnom de saint Benoît le Bientourné ? A une époque ancienne, l'église avait été mal orientée, c'est à dire que le chœur se trouvait à l'ouest et le porche à l'est ; on appelait alors l'église : le *Bestourné*, le maltourné. Vers 1350, l'acquisition de nouveaux terrains permit aux chanoines de pratiquer un nouvel accès et de changer la disposition du chœur ; d'où le nom de Bientourné. On y entrait par une petite porte, au nord, sur le cloître ; celui-ci était une sorte de grande cour, entourée de maisons et qui s'ouvrait sur la rue St. Jacques, au point d'intersection actuel de cette rue avec celle des Ecoles. Le calme de ce lieu contrastait avec l'agitation du quar-

tier étudiantin qui l'entourait. C'est là que pénétra, tenant son fils par la main, la pauvre mère de François, bien émue sans doute. Car Me. Guillaume habitait, dans le cloître une petite maison à l'enseigne de la Porte Rouge.

Le bon chapelain ne fut certainement pas surpris de cette visite. A St. Benoît comme dans beaucoup d'autres collégiales, les chapelains et les chanoines avaient l'habitude d'élever de tout jeunes enfants, leur donnant la première instruction ; en reconnaissance de quoi, souvent, ces élèves entraient dans la communauté.

Que fut, pendant ses années d'enfance, la vie de François ? Si nous n'en connaissons pas le détail, nous en pouvons imaginer aisément l'ambiance. Dans la maison de la Porte Rouge, c'est la paix à l'ombre de l'église. La vie du jeune garçon, déjà certainement émotif, impressionnable, est jalonnée par les grandes fêtes religieuses qui transforment l'aspect de l'église et du cloître. Nul doute que lui, qui a passionnément voulu jouir de tout, ne se soit grisé, dans son enfance, comme tant d'autres, des beautés de la liturgie. Du monde extérieur, il ne voit, le plus souvent, que le paisible cloître où les enseignes, pendent aux maisons, se balançant au vent ; dans son imagination d'enfant, elles vivent, s'animent ; il les mêle sans doute à des histoires fabuleuses ; ce n'est point par hasard que la première œuvre du poète, aujourd'hui perdue, leur est consacrée, et que, dans les autres, elles tiennent une si large place.

Mais s'il sort peu, les bruits et les rumeurs de la ville arrivent jusqu'à lui ; il y a, là encore, de quoi frapper douloureusement une imagination d'enfant. La rentrée de Charles VII, en 1437, dans sa bonne ville de Paris, n'avait pas supprimé comme par enchantement tous les maux dont souffrait la cité. On entendait, disent les chroniqueurs, nuit et jour, les cris des gens qui mouraient de faim. En 1438, une terrible épidémie de petite vérole fait 50.000 victimes, des enfants pour la plupart et, parmi eux, peut-être, des compagnons de jeux de François. En 1439, des loups envahissent la ville. Et ces histoires d'animaux imaginaires dont on effraie parfois les enfants, sont, pour François, d'hallucinantes réalités. L'un de ces loups, d'une taille énorme, affublé du sobriquet de Courtaud, tua plusieurs personnes et

se rendit tristement célèbre. En 1440, c'est l'apparition des Ecorcheurs dans la région de Paris ; ces bandes de brigands raflent les enfants et les séquestrent pour obtenir une rançon des parents. Si Me. Guillaume de Villon, homme sage, s'efforce de cacher à son petit élève ces horreurs, l'enfant saisit certainement des bribes de conversations, des soupirs, et, sur ce thème, son imagination galope.

Aux heures de travail, François étudie avec son maître le Donat et le Doctrinal, c'est à dire, la grammaire et la syntaxe latines. Mais certainement aussi Me. Guillaume lui apprend les récits de la Bible et du Nouveau Testament dont on trouve, dans l'œuvre du poète, tant de réminiscences.

En 1443, François atteint l'âge de 12 ans, celui où, d'habitude, on entrait à l'Université pour y suivre les cours de la Faculté des Arts. L'Université comptait alors quatre facultés qui étaient, par ordre de dignité, celles de théologie, de décret, de médecine et des arts. Cette dernière correspondait à peu près à notre enseignement secondaire ; elle préparait aux autres facultés. Lorsque, vers l'âge de 12 ans, un jeune garçon y arrivait après avoir étudié la grammaire latine, il s'attachait à un maître choisi, en général parmi ses compatriotes. Souvent, maître et écoliers logeaient dans le même hôtel, mangeaient à la même table. Les écoles qui constituaient la faculté se trouvaient groupées dans la rue au Fouarre. C'étaient de grandes salles sans autre mobilier qu'une estrade pour le maître ; les étudiants, eux, s'asseyaient par terre ; on se bornait, l'hiver, à jeter sur le sol un peu de foin ; d'où le nom de la rue fouarre ou feurre signifiant, au moyen-âge, foin ou paille. L'enseignement portait sur la grammaire latine et la logique ; le professeur dictait son cours car, les livres étant chers, beaucoup d'écoliers ne pouvaient en acheter. Après deux ans d'études, l'on est admis à subir les épreuves du premier examen : le baccalauréat ; il revêt la forme d'une argumentation, c'est à dire d'une discussion publique sur une proposition donnée. La Faculté délivre, en outre, la licence ou permis d'enseigner ; les candidats doivent, pour briguer ce grade, avoir 21 ans d'âge : ils étudient, pour s'y préparer, la logique, l'astronomie, la physique, la métaphysique et la morale. L'examen est

très solennel ; le jury est présidé par le chancelier de l'église cathédrale N. D. de Paris. Le nouveau licencié doit se faire agréer par ceux dont il devient le collègue, après quoi, il reçoit le bonnet, insigne de la maîtrise.

La place de l'Université dans la vie de la capitale est, au XV^{ème} siècle, considérable. Depuis ses origines, d'ailleurs, elle a été tenue pour la gardienne de toute science et de la foi. En raison de cette vénération, elle a joui de grands privilèges, en matière, notamment, de fiscalité et de procédure. Tout écolier est cleric ; il porte la tonsure et jouit du privilège du for, c'est à dire qu'il n'est justiciable que des tribunaux ecclésiastiques. Mais ces avantages donnent une puissance excessive à l'Université et causent des troubles. Il n'était pas rare, en ce cas, que l'on vit les maîtres prendre parti pour les écoliers et cesser leurs cours. En 1407, le prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, personnage de premier plan — il avait été plusieurs fois chargé par le roi de très importantes missions diplomatiques, — fit pendre deux étudiants pris en flagrant délit d'assassinat ; les maîtres et les étudiants de l'Université l'obligèrent alors à les dépendre, à leur donner sur la bouche le baiser de paix, et à les faire enterrer en grande pompe.

Lorsqu'en 1437, le roi entre à Paris, il cherche aussitôt à se venger de cette Université qui a pris le parti des anglo-bourguignons et trahi la cause capétienne. Cela causera de nombreux conflits. Lorsque Villon étudiait à la Faculté des Arts, le roi ordonna même une réforme totale de l'*Alma Mater* ; la Faculté des Arts était particulièrement visée ; il faut convenir qu'on n'y menait pas une vie exemplaire.

On rencontrait les artiens plus souvent dans les tavernes que rue au Fouarre. Il y avait alors à Paris plus de quatre mille de ces tavernes ; on les distinguait des autres maisons au rameau de feuillage ou au cercle qui surmontait l'enseigne. C'étaient des lieux accueillants où l'on se rendait non seulement pour manger et boire, mais pour faire des comptes, passer un contrat ou négocier un marché. On était à peu près sûr d'y trouver un de ces bacheliers en chômage, nommés *clerics de taverne*, tout prêts à rédiger pour quelques deniers, l'acte dont on avait besoin. Les écoliers, eux, n'allaient guère à la taverne que pour y boire, y chanter, y jouer. Nous avons

conservé quelques-unes de ces chansons dont un joyeux compère entonnait les couplets, tandis que tous, frappant sur la table, braillaient, en guise de refrain, quelques mots en latin. Et puis l'on jouait beaucoup aussi dans les tavernes, car les jeux interdits par maintes ordonnances royales, cartes, dés, quilles, y avaient trouvé leur dernier refuge. On buvait, on jouait tout ce que l'on possédait ; Villon, dans son *Testament*, lèguera à un ami sa culotte qu'il a laissée, un jour, en gage à la taverne des Trumelières, près des Halles.

Non moins que dans les tavernes, on rencontrait les étudiants dans certaines rues mal famées. On comptait alors dans Paris trois mille de ces femmes que l'on appelait *fillettes amoureuses* ou *bordelières* ; tour à tour favorisées ou pourchassées par la police selon l'humeur et le tempérament du prévôt de Paris, elles s'ingéniaient à trouver de nouveaux stratagèmes pour exercer leur art dans des quartiers qui leur étaient interdits. Au XV^{me} siècle, il y en avait une dans chaque boutique ; elles étaient là pour achalander l'échoppe. Villon a fait une ballade sur la belle Heaulmière, c'est-à-dire la belle armurière ; elle avait, en raison du commerce de luxe qu'elle achalandait, connu tous les beaux seigneurs du temps de Charles VI ; elle était alors une très vieille personne. Il y avait aussi la belle Ferronière, la belle Chapelière, etc...

Mais ce n'est pas là seulement que les écoliers allaient chercher des compagnes d'amusements. La nuit, tandis que, dans les maisons bourgeoises, les maîtres dormaient, ils faisaient, dans les caves, avec les chambrières, des festins qui se terminaient, nous dit François, par le « jeu de l'asne ».

Villon a connu tout cela. Parisien, il a goûté tous les charmes de sa ville, licites et défendus ; il l'a passionnément aimée. Je n'en connais pas de plus suggestive description que celle qu'on lit entre les lignes de son œuvre, tandis qu'il nous entraîne à sa suite dans les rues du vieux Paris, d'un Paris qui se relève de ses ruines, et particulièrement dans celles du quartier des écoles. Il commençait à la place Maubert, près de laquelle se trouvaient les Carmes dont Villon s'est tant moqué. De là partait la rue de la Montagne Ste Geneviève, étroite et si-

neuse comme aujourd'hui, et qui menait sur la colline d'où l'on apercevait les faubourgs, vers St. Marcel, puis les vignes et les champs au milieu desquels s'élevait l'église St. Nicolas ; plus loin, c'était le splendide couvent des Chartreux de Vauvert, qui avait été hanté par un démon, le fameux diable de Vauvert ; et, à l'horizon, la campagne de Vanves. C'est là que les écoliers, à l'époque de la vendange, allaient, poursuivis par les sergents du Châtelet, grappiller dans les vignes. Ils pouvaient ensuite rentrer en ville par la porte St. Jacques ou par la porte St. Michel, dite porte d'Enfer à cause de la proximité du diable de Vauvert. Ils chantaient toujours quelques couplets satiriques sous les fenêtres du vénérable couvent des Jacobins, c'est-à-dire des Dominicains, où saint Thomas d'Aquin avait composé sa *Somme* et Albert le Grand son *Commentaire sur les Sentences* : les Dominicains étaient alors, comme les autres ordres, en lutte contre le clergé séculier de Paris, et notamment contre l'église St. Benoît le Bientourné, dont Villon épouse fidèlement la cause. De là, la longue et étroite rue de la Harpe descendait vers la Seine. Assez souvent, les écoliers passaient le fleuve, parfois pour faire leurs dévotions à Notre Dame ou dans l'une des quinze autres églises qui s'élevaient dans la Cité, plus fréquemment pour aller faire la fête dans le quartier des Halles, aussi mal famé alors qu'il l'est aujourd'hui ; les étudiants devaient, dans ce cas, passer sous le Grand Châtelet, forteresse de la Prévôté, c'est-à-dire de la police. Souvent aussi, ils sortaient de la ville par la porte St. Germain et, dépassant le monastère de St. Germain des Prés, allaient prendre leurs ébats dans le Pré aux Clercs.

Villon a mené neuf ans cette vie d'étudiant ; soumis d'abord, sans doute, aux conseils de Me. Guillaume, puis s'émancipant peu à peu avec l'âge. Lorsqu'en 1452 il devient maître ès-arts, la vie estudiantine n'a plus de secrets pour lui.

Au milieu de pareille dissipation, qu'a-t-il pu apprendre ? Assurément pas grand chose. Il raille dans son œuvre l'érudition pédante de la scolastique décadente. Mais parfois il commet lui-même des erreurs cocasses ; lorsqu'il cite, par exemple, dans son *Testament*, Alcibiade parmi les dames du temps jadis. Certes, son esprit volage et sa paresse naturelle se sont trouvées d'accord pour re-

jeter le fatras indigeste qu'on lui proposait. Ainsi, au sortir de l'Université, son bagage intellectuel n'est pas lourd. Quant à sa formation morale, elle ne fait pas honneur aux talents d'éducateur de Me. Guillaume. Nous allons, en effet, voir Me. François glisser peu à peu des méfaits d'étudiant jusqu'au crime ; il n'y avait d'ailleurs qu'un pas entre les uns et l'autre, car souvent les plaisanteries d'écoliers finissaient dans le sang. Témoin la fameuse affaire du *Pet au diable*.

On désignait de ce nom une grosse pierre, en forme de borne, célèbre à Paris où elle avait fait l'objet d'un malpropre fabliau ; elle était placée devant l'hôtel d'une vieille demoiselle de très noble famille, Mademoiselle de Bruyères, qui habitait rue du Martroi St. Jean, entre l'actuel Hôtel de Ville et l'église St. Gervais. En 1451, vers la fin des études de Villon, les écoliers descendirent de leur quartier, s'emparèrent de la borne et l'apportèrent sur la Montagne Ste. Geneviève. Aussitôt, le lieutenant criminel du Châtelet la fit reprendre et placer, de peur d'une nouvelle attaque des étudiants, dans la cour même du Palais, au bout de l'île de la Cité. Mais les écoliers ne craignirent pas d'aller la chercher jusque-là. Bien mieux, comme Mademoiselle de Bruyères avait remplacé le *Pet au diable* par une autre pierre, qu'ils avaient aussitôt surnommée « la Vesse », ils allèrent enlever aussi cette borne. Elles furent apportées, avec plusieurs enseignes célèbres, au quartier des écoles et, cette fois, plantées en terres et scellées avec du plâtre et des barres et de fer. La nuit, les étudiants dansaient devant ces trophées ; ils obligeaient les bourgeois et même les sergents de la police à se découvrir quand ils en approchaient et à jurer respect aux privilèges goliardiques de la Vesse. Lorsqu'en 1453 une véritable expédition armée partit du Châtelet pour mettre fin à ce désordre, on trouva entre les mains des écoliers beaucoup d'armes et même un petit canon. Il y eut de sanglantes bagarres.

On devine assez bien ce que pouvait être le poème, aujourd'hui perdu, que Villon consacra à ces incidents ; ce fut sa première œuvre ; elle s'appelait le *Roman du Pet au diable*. François la laisse, dans son *Testament*, par manière de plaisanterie, à son éducateur et père adoptif Me. Guillaume.

Que fit Villon, au sortir de l'Université ? On ne le sait pas avec précision ; du moins est-il certain qu'il ne vécut pas de l'air du temps, ni même de sa poésie. Sans doute, il entra comme clerc chez quelque procureur ou chez quelque trésorier des finances ; il se montre, en effet, dans son œuvre, parfaitement au courant de la vie de ces gens et de la langue de leur métier. Nous savons d'ailleurs qu'il était en relations avec beaucoup d'entre eux. Il semble avoir été introduit dans ce milieu par un camarade d'études nommé Régnier de Montigny. Celui-ci appartenait à une excellente famille qui avait perdu sa fortune ; le jeune garçon n'avait alors pas tardé à tourner mal, à fréquenter de mauvaises compagnies. Dès l'âge de dix-neuf ans, il comparait en justice pour avoir rossé des sergents qui l'avaient trouvé en pleine nuit dans un quartier mal famé. Me. François et Regnier de Montigny cherchèrent dans ce milieu des clercs de finance les plus mauvais sujets. Ces fréquentations ne devaient leur apporter que désillusions, car leurs amis, très riches en général, réussissaient sans peine là où les deux pauvres bougres échouaient toujours.

Villon les a suivis sous les fenêtres des dames d'alors ; il le rappellera dans son *Testament* :

*Ou sont les gracieux galans
Que je suivoie ou temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faiz et en dis ?...*

Le relâchement des mœurs permettait, à des jeunes gens doués d'une belle mine, d'un nom et d'une fortune, d'innombrables aventures. On courtoisait les dames à leur balcon, à la promenade, à l'église même. Les prédicateurs du temps honnissent ces pratiques. « Si la truande, s'écrie Michel Menot, veut s'entendre avec son adultère, elle lui dira : vous me trouverez à telle église, à telle heure. Alors ils parleront de leur affaire. Lorsqu'il s'agit de prendre l'eau bénite, ce sont beaucoup d'autres dérisions. Et quand un gentillâtre entre dans l'église, on voit madame se lever et venir l'embrasser bec à bec, pour suivre la coutume des nobles, tandis que le prêtre consacre le corps de Dieu sur l'autel et que le peuple prie. A tous les diables de semblables coutumes !... »

Villon a bien connu ces parisiennes du monde ou du demi-monde d'alors. Il parle leur langue, il imite l'accent à la mode, fait rimer *ferre* avec *barre*, *Montmartre* avec *tertre*. A ce monde appartenait certainement l'énigmatique Catherine de Vauselles qui tint une si grande place dans la jeunesse de Villon. Le pauvre Me. François, introduit dans un milieu qui n'était pas le sien, s'éprit passionnément de cette dame dont il croyait pouvoir attendre quelque chose. Mais, peu avenant au physique, sec et noir ; assez mal vêtu sans doute ; avec cela, plus timide que ne le laisserait croire la hardiesse de son langage, il avait tout ce qu'il fallait pour souffrir dans pareille aventure. Que se passa-t-il exactement ? Il raconte que, pour elle, il fut battu tout nu, « comme à ru telles » ; c'est-à-dire, comme ces linges que les lavandières, à la campagne, au bord du ruisseau, frappent avec des palettes de bois. Nous savons que c'était la punition alors infligée par la police aux amoureux éconduits qui allaient chanter sous les fenêtres de leur dame leur dépit et leur colère, en termes agressifs et parfois obscènes. Sans doute Me. François se laissa-t-il aller à ce geste peu courtois.

Il n'eut pas plus de chance avec une certaine Marthe qui, après lui avoir longtemps refusé tout espoir, finit par se donner à tout venant et tomber dans la galanterie. C'est alors, mais alors seulement, que Villon cherche des amours plus faciles dont il nous a fait l'écœurante peinture, dans la ballade de la Grosse Margot, par exemple. Mais, en dépit des invectives qu'il adresse à Catherine et à Marthe, il restera toujours en lui la nostalgie de cet amour insatisfait de sa jeunesse, que ne pourront effacer les basses orgies dans lesquelles il se jette avec rage. Ce souvenir, comme aussi celui de sa piété juvénile et émotive, mettront dans cette vie lamentable quelques rayons de clarté qui suffiront à la préserver de la plus vulgaire malpropreté.

Un soir du mois de juin 1455, une de ces soirées du printemps de Paris, si longues et d'une coloration si douce, Villon est assis sur un banc, sous l'horloge de l'église St. Benoît le Bienourné. On a, dans l'après-midi de ce jour, célébré par une procession la fête du *Corpus Domini*, aujourd'hui appelée Fête-Dieu. Me. François a certainement pris part au cortège qui a suivi, dans les rues du quartier, dans un char, couronné de fleurs. Ce soir-là, son cœur

et son âme sont en paix ; mais un incident va bientôt lui montrer à quel point il est devenu l'esclave de sa mauvaise vie. Tandis qu'il converse avec deux amis, assis près de lui sur le banc, deux passants s'approchent : un clerc nommé Philippe Sermoise et son compagnon, un certain Jean le Merdi. Philippe a reconnu Villon et, comme quelque louche rivalité, sans doute, les sépare, il l'invective aussitôt : « Ha, Me. François, je vous ai trouvé ! Croyez que je vous courroucerai ». Mais Villon reste calme « Que me voulez-vous, beau frère ? Que vous ai-je fait ? » il se lève même et offre sa place à Sermoise ; mais celui-ci, pour toute réponse, tire sa dague de dessous sa robe et en frappe Me François, lui transperçant la lèvre. Villon tire à son tour sa dague et la plonge dans le bas-ventre de son adversaire, puis il s'enfuit. Comme Sermoise trouve la force de le poursuivre, il ramasse une pierre et la lui jette à la figure ; Sermoise tombe alors pour de bon. Là-dessus, Villon va se faire panser chez un barbier ; quand celui-ci, conformément à un règlement de police, lui demande son identité, il donne un faux nom : Michel Mouton ; puis il rentre en hâte chez lui, prend quelques effets et quitte Paris. Sermoise, conduit le lendemain à l'Hôtel-Dieu, devait y mourir quelques jours plus tard.

Villon, lui, ne va pas loin ; il se retire probablement chez un ami, à Bourg la Reine ; il dira plus tard qu'il y a fait la fête avec l'abbesse de Port Royal, Huguette du Hamel. Cette singulière religieuse, qui faisait scandale, régnait sur un couvent vide et eut souvent maille à partir avec l'autorité ecclésiastique ; décidément, Villon choisissait bien ses relations ! Pendant ce temps, ses amis et sans doute Me. Guillaume intervenaient auprès du Conseil du Roi, plaidant la légitime défense dans l'affaire Sermoise. Au mois de janvier 1456, une lettre de rémission est accordée par le roi ; Villon peut donc rentrer à Paris ; il revient s'installer dans son pauvre logis du cloître St. Benoît. Pendant un an, il ne fera plus parler de lui.

Nous le retrouvons vers la fin de décembre de la même année ; il est dans sa chambre, par une soirée froide. Il a décidé de quitter Paris pour essayer de fuir le souvenir de Catherine de Vauselles qui, peut-être, accordé maintenant ses faveurs à quelque compagnon du pauvre

poète, et il ne peut voir cela. Mais avant de partir, il veut dire adieu à ses amis ; cet adieu, ce sera un poème, le *Lais*, dans lequel Villon laisse à ses compagnons et connaissances divers cadeaux ; comme le pauvre clerc ne possède rien, ces cadeaux seront fictifs, autant de plaisanteries ou de calembours. Le premier est pour le bon chapelain de St. Benoît, Me. Guillaume ; François lui laisse son bruit, c'est à dire sa réputation : triste présent. A Catherine de Vauselles, qui lui a « été félonne et dure », il laisse « son cœur enchassé », en priant Dieu de lui pardonner. Puis, c'est une longue suite d'impertinences ou de grossièretés à quoi se trouvent mêlés tous les amis du poète. Et pour terminer, un trait touchant, parti du cœur, d'une indiscutable sincérité :

*Finalemēt, en escrivant,
Ce soir, seulet, estant en bonne,
Dictant ce laiz et descripvant,*

*J'ouïs la cloche de Serbonne,
Qui toujours a neuf heures sonne
Le salut que l'ange prédit ;
Si suspendis et y mis bonne
Pour prier comme le cuer dit.*

Hélas, une fois encore et en dépit de ces bonnes dispositions, de mauvais génies rôdaient autour de Villon. L'encre de son manuscrit n'était sans doute pas encore sèche qu'il vit entrer dans sa chambre un compagnon d'études, une de ces mauvaises relations avec qui il n'avait pas rompu : un nommé Colin de Cayeux. Ce triste sire venait lui proposer une opération très spéciale. La Faculté de Théologie avait déposé dans la chapelle du Collège de Navarre, en un grand coffre, une forte somme ; il s'agissait de la voler. Plusieurs compères s'intéressaient à l'affaire : un certain Me. Gui Tabarie, compagnon d'école de François et de Colin, un moine picard en rupture de couvent, nommé dom Nicolas, et un certain Petitjean, serrurier marron et crocheteur. On avait besoin de Villon en qualité de guide ; domicilié au cloître St. Benoît, il connaissait très bien les lieux et les moyens clandestins d'accès au Collège de Navarre, qui se trouvait au dessus de cloître,

Le pauvre et faible Me. François, séduit par l'appât de l'or, succomba à la tentation ; il suivit Colin de Cayeux jusqu'à la taverne de la Mule où ils rencontrèrent leurs complices ; après un dîner bien arrosé, ils se mirent en campagne. Escaladant successivement plusieurs murs, franchissant cours et jardins, Villon, Collin de Cayeux et dom Nicolas pénétrèrent dans la chapelle du Collège, tandis que Gui Tabarie faisait le guet et gardait leurs vêtements. Après deux heures d'efforts, Petitjean forçait le coffre, et, vers minuit, les trois compères revenaient avec un butin de 500 écus d'or.

Cette fois, Villon avait une raison majeure de quitter Paris au plus tôt ; il partit sans doute dès le lendemain. Le vol fut découvert en mars 1457 ; deux mois plus tard, à la taverne de la Chaise, au bas de la rue St. Jacques, Gui Tabarie, complètement ivre, se laissait aller à des confidences formulées à très haute voix et dénonçait à un interlocuteur Villon et Colin de Cayeux. Le Châtelet fut aussitôt averti.

Me. François était déjà loin. Il était parti pour Angers afin d'étudier sur place le moyen de cambrioler un vieux religieux qu'on disait avoir un magot de cinq ou six cents écus ; si le coup s'avérait possible, il devait faire signe à Colin de Cayeux. Mais ce projet n'aboutit pas et Villon connaît bientôt la misère du vagabond. Il essaie sans succès le métier de colporteur campagnard, de « mercerot » ; c'est en vain, aussi, qu'il tente de se faire admettre à la cour poétique que tenait à Angers le roi René de Sicile. Il serait volontiers rentré dans son cher Paris s'il n'en eût été empêché par la dénonciation de Gui Tabarie, qu'il appellera, dans son *Testament*, « nomme véritable » : l'homme qui dit la vérité, et l'on devine aisément quelle colère se cache sous cette plaisanterie. A Blois, il est bien reçu par le duc Charles d'Orléans, le célèbre poète ; il remporte le prix dans un tournoi poétique dont le sujet était un peu alambiqué : « Je meurs de soif auprès de la fontaine » ; il s'agissait de peindre, dans le langage maniéré du temps, les tourments de l'aimant malheureux. Villon reçoit alors du duc une pension ; puis brusquement cette pension est supprimée et le poète quitte Blois en toute hâte. Quel mauvais coup avait-il encore fait ? Nous l'ignorons. Il se dirige alors vers Bourges où il est mal reçu, sans doute, car il n'y

séjourne guère. Il songe alors au duc de Bourbon dans le duché de qui se trouve le village de Montcorbier, berceau de la famille de François. Jacques II de Bourbon le reçoit bien dans sa ville de Moulins, lui prête même de l'argent, puis il finit par se lasser, comme les autres, de continuelles demandes, et Me. François reprend son vagabondage qui le menera jusqu'en Dauphiné ; lamentable randonnée où il laisse, dit-il, « aux brosses du chemin les lambeaux de son cotillon ».

On rencontrait alors toutes sortes de gens sur les routes, car, contrairement à l'opinion vulgaire, on voyageait beaucoup au moyen-âge, et sous le moindre prétexte. On rencontrait des courriers, des marchands, des pèlerins en groupes qui chantaient, des mendiants, des moines plus ou moins authentiques qui montraient des reliques non moins douteuses ; et puis une autre catégorie beaucoup moins innocente de voyageurs : les Coquillards. C'étaient, à l'origine, des soldats des grandes compagnies, licenciés à la fin de la guerre de Cent ans et qui, pour vivre, s'étaient faits pillards. A ceux-là se joignirent très vite d'autres mauvais sujets ; ainsi naquit une véritable organisation du vol et du chantage, avec ses chefs, ses cadres, sa discipline, sa langue même, le jargon. Villon en fit-il partie ? Ce n'est pas certain ; sur les listes qui nous sont parvenues, l'on trouve les noms de quelques bons amis à lui : Regnier de Montigny et Colin de Cayeux, par exemple, mais non pas le sien. Pourtant, Me. François a connu les usages des Coquillards et même leur langue secrète : il a écrit des ballades en jargon, et, sans aucun doute, il les a fréquentés ; sinon, comment aurait-il vécu pendant cinq ans de vagabondage sur les grand'routes. « Mais le miracle, a dit Pierre Champion, c'est que, pendant cinq ans, sur ces routes douteuses, tour à tour dormant dans les champs, abrité dans une demeure seigneuriale ou en prison, sans ressources, en relations avec des gens de sac et de corde, François Villon a conservé dans son pauvre corps minable une âme si forte et si charmante, la plus joyeuse et la plus désolée, repentante et insolente à la fois ».

Il est pourtant bien anxieux lorsqu'à l'été de 1460 nous le trouvons dans les prisons de l'évêque d'Orléans ; il a sans doute commis un crime grave puisqu'il est passible de la peine de mort. Mais pour une fois, la chan-

ce le favorisa ; le 17 juillet 1460, la petite princesse Marie d'Orléans, fille du duc et poète Charles faisait sa première entrée dans la ville d'Orléans. A cette joyeuse occasion, tous les prisonniers furent grâciés. Et Villon d'adresser à l'enfant qui l'a délivré une longue épître en vers.

Hélas, c'est encore en prison que nous le retrouvons l'été suivant, toujours sur la justice de l'évêque d'Orléans, mais, cette fois, dans la prison de Meung sur Loire, dans ce même cul de basse fosse, au pain et à l'eau, où était mort Nicolas d'Orgemont, l'amant de la Belle Heaulmière. Villon, dans son *Testament*, maudit l'évêque d'Orléans, qu'il accuse de l'avoir poursuivi de sa haine.

*Et s'aucun me vouloit reprendre
Et dire que je le maudis,
Non fais, se bien le scet comprendre,
En riens de luy je ne mesdis.
Vecy tout le mal que j'en dis :
S'il m'a été miséricors,
Jhesus, le roi de Paradis,
Tel lui soit à l'âme et au corps.*

*Et s'esté m'a dur et cruel
Trop plus que cy ne le raconte,
Je vueil que le Dieu éternel
Luy soit donc semblable a ce compte...*

Pourtant, dans sa détresse, il trouve moyen d'écrire encore, avec ce mélange d'ironie, de jovialité et d'émotion qui est la qualité maîtresse de son œuvre. C'est d'abord un appel au secours, en forme de ballade, adressé à ses amis ; on y trouve une réminiscence de la célèbre prière *Miseremini mei, saltem vos, amici mei* :

*Aiez pitié, aiez pitié de moy,
A tout le moins, si vous plaist, mes amis..*

Et le leit-motiv de la ballade est :

Le iesserez la, le pouve Villon ?

C'est aussi cette pièce émouvante où perce, à nouveau, le repentir et, peut-être, une ombre de ferme pro-

pos, que l'on appelle le *Débat du cuer et du corps de Villon*.

Cette fois encore, la chance devait sourire au poète. Charles VII était mort en juillet 1461 ; au mois d'otobre suivant, le nouveau roi, Louis XI, faisait sa première entrée dans Orléans. Et Me. François recouvra encore la liberté, avec non moins de joie que l'année précédente. Il exprime sa reconnaissance au roi, dans son *Testament* ; il lui souhaite tout le bonheur possible,

*Et douze beaux enfants, tous masles,...
Et puts paradis a la fin.*

Villon peut alors, après cinq ans d'exil, rentrer à Paris, car ses amis ont obtenu des lettres de rémission pour le vol du Collège de Navarre. Il est bien changé, sans aucun doute. Il se dit lui-même plus pauvre que jamais, plus noir qu'une mûre, plus maigre que la chimère. Ce garçon de trente ans, déjà vieux et toussottant, a perdu ses cheveux et ses sourcils. Il n'a pas toujours mangé, sur les routes ; il est resté de longs mois en prison, au pain et à l'eau ; son cœur, dira-t-il, ne tient plus qu'à un fil. Quant au moral, il est bien transformé aussi ; il a réfléchi en prison ; son existence passée lui apparaît à présent comme une longue suite d'ordures ; il comprend qu'il a péché par faiblesse, par lâcheté ; il renie enfin ses mauvais compagnons. C'est pourquoi, dès son retour à Paris, il écrit son *Testament*, la plus ample et la plus belle de ses œuvres.

Elle commence sur le thème du regret de la jeunesse gâchée

*Je plains le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre galé...*

*Hé Dieu, se j'eusse estodie
Ou temps de ma jeunesse folte,
Et a bonnes meurs dédié.
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoy ? Je fuyois l'escote
Comme fait le mauvais enfant
En escripvant ceste parole,
A veu que le cuer ne me fent...*

Puis c'est un préambule mi-plaisant, mi-ému, à la manière des testaments de jadis :

*Premier, je donne ma pouve âme
A la benoïste Trinité,
Et ia commande a Notre Dame
Chambre de la Divinité.
Priant toute la charité
Des dignes neuf Ordres des cieulx
Que par eulx soit ce don porte
Devant le trosne précieux.*

*item, mon corps j'ordonne et laisse
A nostre grant mere la terre :
Les vers n'y trouveront grant gresse.
Trop luy a fait fain dure guerre...*

A son « plus que père, Maistre Guillaume de Villon » qui lui a « esté plus doux que mère », il donne sa bibliothèque et le *Roman du Pet au diable*. A sa mère, il laisse une « ballade pour prier Nostre Dame ». Puis ce sont, comme dans le *Lais*, des parodies de dispositions testamentaires, parfois touchantes, parfois gauloises, parfois franchement maïpropres.

Mais si Me. François ne devait pas mourir après la rédaction de ce *Testament*, il devait tâter encore de la prison. On le trouve, en novembre 1462, enfermé pour vol au Châtelet. Le corps du délit ne devait d'ailleurs pas être bien important, car Villon est presque aussitôt remis en liberté ; peut-être même avait-il été arrêté injustement, sous une imputation dont il était parfaitement innocent ; car maintenant, la police du Châtelet le surveille de près ; elle n'hésitera pas à le charger de fautes qu'il n'a pas commises.

C'est ainsi qu'un an plus tard, Villon, n'ayant sans doute rien à se mettre sous la dent, s'en fut demander à dîner à son ami Robin Dogis, qui tenait une taverne à l'enseigne du Chariot, près de l'église St. Séverin. Il y eut, ce soir là, deux autres convives : Hutin du Moustier et Roger Pichart ; ce n'étaient pas de mauvais garçons, sauf peut-être Pichart qui avait une réputation de querelleur. Ils burent un peu plus que de juste, et, après di-

ner, remontèrent en flânant la rue St. Jacques pour accompagner Villon chez lui, au cloître St. Benoit. Or il y avait dans cette rue, à main gauche en montant, l'étude d'un notaire pontifical très connu, Me. Ferrebouc, qui avait été commissaire royal dans l'affaire du collège de Navarre. Le bureau était éclairé, les clercs travaillant encore malgré l'heure tardive. Sans doute, Villon, passant devant cette maison, proféra quelque injure à l'adresse de ce tabellion qui avait instrumenté contre lui; et Roger Pichart, toujours agressif, s'approcha de la fenêtre pour adresser d'abord aux clercs des quolibets, puis pour cracher à l'intérieur. Sur quoi les clercs sortirent dans la nuit, avec leurs chandelles allumées, en demandant : « Quels paillarts est-ce là ? » Roger Pichart, pour toute réponse, leur demanda, levant son bâton, s'ils voulaient « acheter des flûtes ». Alors les clercs se saisirent de Hutin du Moustier et l'entraînèrent à l'intérieur tandis que le pauvre garçon : « Au meurtre ! On me tue ! Je suis mort ! » Attiré par le tapage arrive alors Me. Ferrebouc lui-même, qui, d'un coup de poing, jette à terre Robin Dogis ; celui-ci riposte par un coup de dague et s'enfuit. Pendant ce temps, Pichart, auteur de l'incident, s'était réfugié à l'entrée du cloître St. Benoit d'où, non sans anxiété, il observait la scène. Dogis le rejoignit et lui reprocha violemment sa conduite, le traitant de « très mauvais paillart », puis s'en fut se coucher.

De tout cela, Villon n'avait été que témoin. Mais, des quatre compères, Me. Ferrebouc ne connaissait que lui ; il le dénonça dès le lendemain. Me. François fut arrêté puis enfermé au Châtelet ; pour une fois, il ne l'avait pas mérité. Mais le lieutenant criminel, excédé d'avoir toujours affaire à ce mauvais sujet, lui fit subir la question de l'eau ; de ce supplice, qui semble avoir été très pénible, nous ne connaissons pas très bien la technique ; il semble que l'on attachait le patient sur une échelle horizontale, la tête un peu basse, et qu'on lui versait goutte à goutte, par la bouche maintenue ouverte à l'aide d'un entonnoir de corne, de l'eau glacée dans l'estomac. Après cette épreuve, Villon fut condamné à la pendaison.

La vision du gibet de Montfaucon le hante alors et il écrit la magnifique ballade des Pendus, qui est dans toutes les mémoires :

*Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis.
Car, se pitié de nous povres avez.
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la char, que trop avons nourrie,
Elle est pièce dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendres et pouldre,
De nostre mal personne ne s'en rie ,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.*

*La pluye nous a buez et lavez,
Et le soleil dessechiez et noircis ,
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavez
Et arrachié la barbe et les sourcis.
Jamais nul temps nous ne sommes assts ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son platstr sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oxyseaux que dez a couldre.
Ne soiez donc de nostre confrarie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.*

*Prince Jhesus, qui sur tous setigneurie,
Garde qu'enfer n'ait de nous la maistrie :
A luy n'avons que fatre ne que souldre
Hommes, icy n'a point de mocquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.*

Et puis, après cet appel poignant, l'incorrigible Villon redevient gouaillieur, et, de sa verve goguenarde, s'échappe le tétrastique fameux :

*Je suis François, dont ce me potse.
Né de Paris emprès Pontotse.
Qui d'une corde d'une toise
Scaura mon col que mon cul poise..*

(Je suis, à mon vif regret, François, né à Paris près Pontoise ; et, au bout d'une corde d'une toise, mon cou saura bientôt ce que pèse mon c...)

Il n'en devait, d'ailleurs, rien être ; car le Parlement, à qui le condamné avait fait appel de la sentence

du Châtelet, cassa celle-ci et condamna Me. François à dix ans de bannissement hors de la prévôté de Paris. Villon demanda seulement trois jours de délai pour dire adieu à ses amis et se procurer un peu d'argent. Il quitta Paris le 8 janvier 1463 ; il avait alors 32 ans. Et puis, il disparaît dans le mystère ; désormais, nous ne savons plus rien de lui.

Rabelais, dans le *Quart livre*, met deux fois en scène Me. François Villon ; il le montre d'abord établi en Angleterre, ce qui est parfaitement invraisemblable ; puis, une autre fois, organisant en Poitou, près de St. Maixent, des représentations de *mistères* : ceci est beaucoup plus plausible, mais, à défaut d'une confirmation documentaire, l'on ne saurait accepter l'assertion de Rabelais. Nous devons donc nous résigner à ne rien savoir de Villon après sa trente-deuxième année ; s'il a survécu quelque temps, cela signifierait qu'il devint enfin sage ; j'ai en effet, indiqué plus haut les sources de l'histoire de Me. François : les archives de la police et de la Justice ; si l'on n'y trouve plus trace de lui, cela semble indiquer qu'il n'eut plus affaire aux sergents ni au parlement. Mais il est beaucoup plus probable que les pronostics qu'il formulait dans son *Testament* sur sa fin prochaine se sont rapidement réalisés. Sans doute, même, n'était-il plus là quand Me. Guillaume de Villon, cet homme de bien dont il portait le nom et à qui, avec impertinence, il avait légué sa mauvaise réputation, mourut en 1468.

Mais ce qui les aurait bien surpris, l'un et l'autre, c'eût été de voir le nom légué à la postérité non par l'honorable et savant chapelain, l'une des lumières de la Faculté de Décret, mais par le mauvais écolier, velléitaire et primesautier, qui avait été recueilli, par charité, au cloître St. Benoît un jour de l'année 1436.



De nombreuses tentatives ont été faites pour pénétrer le secret de l'âme de Villon : elles se sont toutes, à des degrés divers, terminées par des échecs. C'est que le problème dépasse singulièrement la personnalité d'un homme : le mystère de Villon est celui de la fin d'une époque et de la naissance d'une autre. On trouverait aisément dans l'histoire du XV^{me} siècle bon nombre de

destinées analogues à celle de Me. François. Il est facile de dégager les traits qui les caractérisent et qui, par conséquent, peuvent être tenus pour signalétiques de ce *Déclin du moyen-âge* dont parlait naguère, avec un art et une érudition consommés, M. Huizinga, de l'Université de Leyde.

Je crois qu'il faudrait citer en premier lieu l'obsession de la mort et de l'anéantissement du corps humain. Durant tout le moyen-âge, certes, les ascètes se complurent à la pensée de la poussière et des vers. Mais c'est seulement au XV^{me} siècle qu'elle devint familière au public et qu'elle inspire des représentations plastiques qui formeront le cadre de la vie quotidienne. On pourrait ici multiplier les exemples ; je n'en retiendrai qu'un, le plus illustre : le cimetière des Innocents à Paris, situé tout près de Halles.

Etre inhumé dans cette terre était une faveur très recherchée. Pauvres et riches y étaient enfouis pêle-mêle ; cette terre exceptionnelle pouvait, croyait-on, décomposer un corps en neuf jours, jusqu'aux os. Aussi, très fréquemment, on déterrait les ossements et l'on vendait les pierres tombales, pour faire place à de nouveaux venus. Les squelettes étaient alors entassés dans les ossuaires situés sous les arcades qui entouraient le cimetière de trois côtés. Mais le plus curieux, c'est que ce lieu fut, pour les Parisiens du XV^{me} siècle à peu près ce qu'était le Palais Royal pour ceux du XVII^{me} : une promenade publique et un lieu de rendez-vous. On trouvait, sous les arcades, de petites boutiques et même des femmes de mauvaise vie venues du quartier voisin et déjà malfamé des Halles, cependant que, sans cesse, les fossoyeurs retiraient du sol les ossements pour les jeter dans les charniers. Sur le mur de clôture, sous les arcades, il y avait une suite de fresques représentant la danse macabre, ou plutôt on disait alors, *macabré*. La mort, personnage à face simiesque, entraînait à sa suite une sarabande échevelée, le pape et l'empereur, le guerrier et le moine, le paysan, le marchand et l'enfant ; sous chaque tableau, une strophe se terminant par un proverbe connu. Souvent, un moine venait s'installer là pour prêcher. Ainsi fit, pendant dix jours consécutifs, le fameux prédicateur populaire, frère Richard, celui-là même qui assista Jeanne d'Arc à ses derniers instants. Il prêchait

adossé au charnier où les crânes s'entassaient à découvert ; il commençait à six heures du matin pour finir peu avant midi. Le dixième jour, lorsqu'il annonça la fin de sa prédication, toute la foule fondit en larmes et frère Richard lui-même ne put retenir ses pleurs.

Et voilà un second aspect très particulier de ces tempéraments de la fin du moyen-âge : une extrême émotivité. On voit un ambassadeur du roi de France pleurer en lisant une harangue devant le duc de Bourgogne. Dans maintes fêtes, au dire des chroniqueurs, les spectateurs fondent en larmes. Louis XI lui-même, ce « renard aux amulettes », comme on l'a si joliment surnommé, est tout en pleurs lorsqu'il fait sa première entrée dans la ville d'Arras. Et l'on a pu dire que le grand style architectural de cette époque, le *flamboyant* pourrait être appelé plus justement *larmoyant*. Ainsi, ce ce siècle qui s'est jeté à corps perdu dans la joie de vivre, avec une hâte et une fougue qui dénotent chez lui le sentiment d'une fin ou d'un changement imminent, a toujours gardé aux lèvres un arrière-goût de péché et de mort ; il oscille entre la joie et la mélancolie ; il serait facile d'en trouver cent exemples dans la vie et l'œuvre de Villon ; témoin le sujet mis au concours par Charles d'Orléans et la ballade que fit Villon sur ce thème :

*Je meurs de seuf auprès de la fontaine,
Chault comme feu et tremble dent à dent ;
En mon país suis en terre loingtaine ;
Lez un brasier frissonne tout ardent...
Je ris en pleurs et attends sans espoir ;
Confort reprends en triste désespoir ;
Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun...
Rien ne m'est seur que la chose incertaine...*

Ainsi, cette émotivité s'aggrave d'une instabilité qui est aussi l'un des caractères dominants du XV^me siècle. On verra, par exemple, le roi abandonner la chasse au moment le plus palpitant pour aller prier dans une église. La jeune Anne de Bourgogne, épouse du duc de Bedford, tantôt scandalise la foule en éclaboussant une procession du galop de ses chevaux, tantôt, se retire, au milieu d'une fête de nuit à la Cour, pour entendre les Matines au couvent des Cordeliers. La plupart des sei-

gneurs de cette époque offrent un étrange mélange de piété et de débauche. L'exemple le plus fameux est celui du duc d'Orléans, frère de Charles VI, l'organisateur des orgies de l'Hôtel St. Pol, adonné à la sorcellerie, mais qui avait aussi sa cellule au couvent des Célestins où il se retirait parfois pour mener la vie monastique et entendre cinq ou six messes le même jour. On en pourrait dire autant de son fils Charles, le poète, ou du roi René de Sicile, ou du comte de Foix, Gaston Phébus et de bien d'autres. Il ne faut pas voir là de l'hypocrisie, mais une tension extrême entre deux pôles d'attraction, à peine concevable pour un esprit moderne, et aussi ce dérèglement de l'esprit qui caractérise les époques de crise ou de transition.

Enfin, l'idéalisme systématique du moyen-âge, dans sa poursuite de l'idée générale, a éloigné les esprits du réel ; et dans le domaine moral, sa subtile analyse a pour résultat d'affaiblir la notion de péché, de fournir en cas de besoin des justifications dialectiques. M. Huizinga a bien montré, dans le livre que j'ai cité, cette dissociation de l'édifice moral qui est l'œuvre de la scolastique décadente.

Ainsi, à bien des égards, Villon nous apparaît comme une victime de son époque, de cette fin troublée de la guerre de Cent ans. Certes, ce ne serait qu'un exercice de rhétorique assez facile que de présenter une justification totale de ce mauvais sujet, en insistant sur les tentations qu'il eut à subir, et en passant sous silence cette liberté, ce pouvoir de choisir dont lui-même eut conscience et regretta de s'être si mal servi.

Pourtant, lui qui fut toujours loyal dans sa confession et dans l'expression de son remords, et ne chercha jamais à se montrer meilleur qu'il n'était, insiste à plusieurs reprises sur sa mauvaise étoile qu'il appelle Saturne, sur cette sorte de fatalité qui pèse sur lui. Et là, qui voudrait le taxer d'hypocrisie et nier qu'à certains hommes et en certains temps la pratique de la vertu soit héroïque ? Il ne faudrait pas oublier que si le siècle de Villon est aussi celui de Jeanne d'Arc et de *l'Imitation de Jésus Christ*, on ne trouve entre ces deux extrêmes, pas grand'chose de séduisant.

Le destin de Villon, comme celui de tant d'âmes qui lui rassemblent — un Baudelaire, un Verlaine, pour nous

en tenir aux poètes —, nous échappe ; il est le secret de Dieu et d'une conscience ; nous ne saurions le juger sainement. Pour nous, qui tâchons de faire œuvre d'historien, nous devons retenir que l'écolier de St. Benoît s'est reconnu coupable, mais qu'avant de faire son procès, il faudrait intruire celui de son temps. Et si j'ai cité le nom de Baudelaire, c'est qu'en relisant, ces jours-ci les strophes admirables par quoi débute le *Testament* de Villon, il me semblait entendre le crise de honte et de confiance jeté par l'auteur des *Fleurs du mal* :

Mon cœur est un palais flétri par la cohue.

MICHEL DE BOUARD.

LES DECOUVERTES RECENTES DE SAN-EL-HAGAR

San-el-Hagar, dont les découvertes récentes du professeur Montet viennent de répandre le nom à travers le monde entier, pouvait passer jusqu'à ces dernières années pour un des sites les plus désolés d'Égypte, en tous cas un des plus difficiles d'accès.

Il faut pour s'y rendre gagner la petite ville de Farcous, à la limite orientale du Delta, à plus de mi-chemin entre Le Caire et la mer ; s'enfoncer encore de trente-cinq kilomètres vers le nord, d'abord au milieu des cultures, puis à travers une zone de végétation de plus en plus raréfiée, et aborder enfin une plaine salée, absolument stérile, où se jouent des mirages. Le terme du voyage s'aperçoit de loin, longue butte surbaissée qui, dans la platitude du désert, prend une allure de montagne. Le hameau de San-el-Hagar s'y adosse vers le nord, peuplé seulement de pêcheurs du lac Menzaleh dont la steppe marque les approches.

Aujourd'hui l'effort entrepris par l'Égypte pour conquérir de nouvelles terres arables porte visiblement ses fruits dans ce canton. Alimentées par un canal d'eau douce, les cultures s'avancent à l'assaut du désert et y progressent d'année en année. Avec elles la route s'aménage. Quelques kilomètres encore de plaine désolée isolent la butte de San-el-Hagar de la vallée du Nil. Mais s'y rendre du Caire est une longue promenade : ce n'est plus, comme naguère, une expédition,

Ce site déshérité, — un des derniers d'Égypte qui montre encore des ruines telles qu'on les voit dans les gravures romantiques du siècle dernier — a pourtant porté jadis une cité ornée de temples somptueux.

Il suffit, pour en avoir l'impression directe, de gravir une des buttes formées par les débris accumulés des habitations successives, qui ceignent la place comme d'un rempart. On découvre alors à l'intérieur du « kom » une plaine en cuvette comparable à un immense caractère, semée de débris d'architecture gisant pêle-mêle sur le sol : bas-reliefs, statues colossales, obélisques à la douzaine, bref les reste d'un temple, comparable par son ampleur à celui de Karnak, que quelque cataclysme aurait disloqué et jeté à terre.

C'est là ce qui fut la Tanis des Psaumes (1) et des prophètes bibliques (2), capitale, au temps des rois David et Salomon, d'une Égypte encore prestigieuse dans son déclin. Tanis elle-même, M. Montet l'a prouvé (3), avait succédé à la résidence aménagée par Ramsès II dans le nord de l'Égypte, Pi-Ramsès, dont les papyrus égyptiens décrivent la splendeur et qui fut la Ramsès mentionnée au Livre de l'Exode (4). A son édification les ancêtres des Hébreux, asservis en Égypte, furent réquisitionnés. La plaine entière était alors un paradis terrestre, si l'on en croit le rapport enthousiaste adressé à son chef par un inspecteur administratif, le scribe Païbès (5) :

Je me suis rendu à Pi-Ramsès, et je l'ai trouvée en excellent état. C'est un canton superbe qui n'a pas son pareil, à l'égal de Thèbes. Sa campagne regorge de tous les biens, et elle se remplit de provisions chaque jour. Ses lacs sont poissonneux et ses étangs giboyeux. Ses cultures sont vertes de végétation. Ses greniers sont comblés de blé et d'orge, qui s'entassent jusqu'au ciel. Il y a des oignons et des poireaux à satiété, ainsi que des laitues de jardin, des pommes et des olives, des figes de verger, du

(1) Psaumes, LXXVIII, 12, 43.

(2) Isaïe, XIX, 11, 13; XXX, 4. Ezéchiel, XXX, 14.

(3) MONTET, « Tanis », « Avaris » et « Pi-Ramsès », dans la Revue Biblique, janvier 1930.

(4) Exode, I, 11; XII, 37.

(5) Papyrus Anastasi III, p. 1, 1, 11 et suiv.

vin de Kaenkémé qui surpasse le miel... Ceux qui l'habitent sont en liesse et n'ont pas de vœu à exprimer. Les plus pauvres d'entre eux sont comme des riches...

Aujourd'hui, en traversant la morne steppe, aride et silencieuse, qui entoure les ruines de Tanis, on ne peut penser à cette description plantureuse sans se remémorer les menaces proférées contre la même ville par le prophète Ezéchiel (6), à la veille des invasions asiatiques du VI^{ème} siècle :

Ansi par le Seigneur Iahvé :
Je ferai cesser tout le bruit de l'Egypte,

je changerai les fleuves en lieux arides,

je répandrai la crainte dans le pays d'Egypte :
je dévasterai le Saïd,
je mettrai le feu à Tanis.

Si jamais malédiction a porté ses fruits, ce fut bien celle du voyant juif contre l'orgueilleuse cité de Ramsès.



On comprend aisément qu'un site aussi riche en histoire ait attiré les archéologues et les collectionneurs dès la naissance de l'égyptologie, au début du siècle dernier.

Les savants de l'expédition de Bonaparte, Dolomieu en particulier, le visitèrent et le décrivirent. En mai 1800, Jacotin en releva le plan, qui fut publié au tome V de la fameuse *Description de l'Egypte*.

Dans les années qui suivirent, les consuls de France et d'Angleterre, Drovetti et Salt, puisèrent largement dans les monuments de Tanis pour enrichir leurs collections, qu'ils vendirent ensuite en Europe, où elles devinrent le noyau des Musées égyptiens de Londres et de Paris. En particulier les deux beaux sphinx en granit rose du Musée du Louvre ont été arrachés à Tanis à cette époque.

(6) Ezéchiel, XXX, 10-14,

Lorsque Mariette entreprit son exploration méthodique des monuments de l'Égypte, Tanis ne fut pas oubliée. L'illustre archéologue s'y installa dès 1860, et il y laissa un chantier de déblaiement qu'il entretint jusqu'à sa mort (1881). Trois ans plus tard, en 1884, Flinders Petrie y fit une fouille complémentaire, principalement au nord de l'axe du grand temple, où Mariette avait cantonné son effort.

Toutefois ces brillants travaux n'eurent pas de lendemain. Les nombreuses statues découvertes par Mariette dans les ruines du grand temple avaient enrichi aussitôt le Musée du Caire, mais les plus importants morceaux de sculpture exhumés par lui, difficilement transportables en raison de leurs poids, avaient été laissés sur le terrain. Ce ne fut qu'en 1904 qu'une mission envoyée par Maspéro alla les chercher pour les ramener au Caire. Cette opération, dirigée par Barsanti, prit le caractère d'une liquidation. Il fut dès lors admis que le site de Tanis, vidé de tous ses monuments importants, ne présentait plus qu'un intérêt secondaire. Le monde savant s'en désintéressa et les visiteurs en oublièrent le chemin.



Le mérite d'avoir rappelé l'attention sur Tanis, et même d'en avoir courageusement repris lui-même l'exploration, appartient à M. Pierre Montet (7), professeur à l'Université de Strasbourg, dont le succès vient de couronner les efforts par la découverte d'une sépulture royale encore intacte.

Des travaux antérieurs, et particulièrement heureux, à Djebél, près de Beyrouth, où il avait retrouvé en 1923, dans la falaise surplombant la mer, les tombeaux intacts des rois de Byblos vassaux de l'Égypte sous la XII^{ème} dynastie, avaient fixé l'intérêt de M. Montet sur les relations, plus étroites qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors, entre l'Égypte et la côte phénicienne. Égyptologue avant tout, M. Montet forma le projet de retrouver sur le sol de

(7) Sur l'histoire des fouilles de Tanis, lire MONTET, « Les nouvelles fouilles de Tanis (1929-1932) » (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, Deuxième série, vol. 10), 1 vol., Paris 1933.

l'Égypte même les attaches de cette influence, les villes où les pharaons inspirateurs et soutiens de cette expansion avaient dû laisser des monuments et des souvenirs. Entre tous les sites du Delta oriental, pour la plupart inexplorés, Tanis lui sembla toute désignée pour être scrutée la première de fond en comble. Les fouilles précédentes en effet, si fructueuses qu'elles aient été en butin archéologique, n'avaient exploité le «kom» qu'en surface et sur quelques points choisis. Il restait, par un déblaiement exhaustif, à poursuivre jusque dans les profondeurs les plus inaccessibles les humbles débris dont la valeur documentaire est parfois plus grande que celle des statues colossales. D'autant plus que les recherches de M. Montet l'avaient en même temps conduit à la certitude que l'énorme butte devait recéler, sous les vestiges superposés de Tanis et de Pi-Ramsès, ceux beaucoup plus anciens d'Avaris, mentionnée par Manéthon comme capitale militaire des Hyksôs, et ayant par conséquent joué ce rôle entre les XVIII^{ème} et XVI^{ème} siècles avant notre ère (8). Dans cette hypothèse, on pouvait s'attendre à trouver à Tanis, non seulement le nœud de l'histoire de l'expansion de l'Égypte dans le Proche-Orient, mais celui de sa propre histoire à l'un des moments les plus critiques de son existence nationale.

Il était indispensable de s'assurer, pour commencer l'exécution de ce programme d'exploration méthodique de Tanis, l'appui de crédits importants et continus, car la tâche s'avérait comme immense. M. Montet obtint en 1829 des subsides du Parlement français, qui inscrivit à son budget annuel une subvention de 250.000 francs pour les nouvelles fouilles de Tanis.

M. Montet se mit à l'œuvre sans tarder. Il attaqua d'abord, au sud-ouest du grand temple fouillé par ses prédécesseurs, un quartier encore inexploré. Il y découvrit les vestiges importants d'un temple de la déesse Anta, — l'Anat, adoptée par l'Égypte, du panthéon asiatique. Ce temple avait été consacré par Ramsès II, et orné par lui de beaux groupes statuariers, qui vinrent enrichir le Musée du Caire et celui du Louvre. De là, au

(8) MONTET, « Tanis », « Avaris » et « Pi-Ramsès », dans la Revue Biblique, janvier 1930.

cours des campagnes suivantes, M. Montet poussa ses recherches vers le nord et il rencontra, en 1934, aux abords du mur d'enceinte du grand temple, un îlot d'habitations antiques resserré entre ce mur et un rempart de Psousennès II. Il débaya ce quartier par couches successives. D'une façon inattendue, la dernière recouvrait des tombes royales.

La partie de ces tombes dégagée cette année par M. Montet comporte deux ensembles indépendants, nous pourrions dire deux catacombes accolées l'une à l'autre. L'une semble avoir été originairement la sépulture d'Osorkon II (883-870 av. J.-C.) : elle se compose d'une chambre de granit et de quatre chambres de calcaire. L'autre, celle de Psousennès 1er (1054-1009 av. J.-C.), se développe en une chambre de granit et deux chambres de calcaire. D'après la diversité et le mélange des objets royaux retrouvés dans ces hypogées et autour d'eux, il semble bien dès à présent que leur contenu subit dans l'antiquité des remaniements et des transferts, dont M. Montet nous écrira un jour l'histoire.



La salle de granit du premier hypogée renferme un énorme sarcophage d'Osorkon II, en syénite. Elle a été, dès l'antiquité, visitée par des voleurs qui ont percé la cuve du sarcophage, et déposé sur son couvercle les têtes sculptées des vases canopes du roi, qu'ils avaient réduits en morceaux. Un autre sarcophage, en forme de momie dans sa gaine, de dimensions beaucoup plus modestes mais admirablement sculpté, est déposé à côté du sarcophage royal : il est inscrit au nom du grand-prêtre d'Ammon, Hornekht. Comme les pillards antiques ont dû par sécurité étayer le plafond, pendant leur forfait, en posant un gros bloc de granit sur ce sarcophage, on peut espérer qu'il est resté inviolé. L'ouverture de ces deux sarcophages a été remise à la campagne prochaine, en raison des manœuvres longues et coûteuses qu'elle doit nécessiter.

Une chambre en calcaire communique directement avec celle en granit. Elle est entièrement décorée de bas-reliefs peints, reproduisant des illustrations du Livre de la course du Soleil dans les Enfers ou du Livre des Morts. Le sarcophage qu'elle renferme, percé lui aussi dans

l'antiquité, ne contenait plus que quelques ossements.

De là on accède à deux autres chambres décorées. L'une est occupée par un beau sarcophage en grès, portant à l'extérieur le nom du chancelier Ameni, mais à l'intérieur des textes rédigés au nom du roi Takelot II (847-823 av. J.-C.), de qui 360 statuettes funéraires ont été recueillies dans la même chambre. Par contre un grand vase en albâtre portait le nom d'Osorkon 1er (929-883) av. J.-C.), ainsi que des fragments de bijoux retrouvés dans le sarcophage lui-même.

Ce fut en abordant l'exploration du second hypogée, contigu au premier, que M. Montet fit la découverte dont on sait le retentissement.

Elle eut lieu le 16 mars dernier. Ce jour-là, dans l'après-midi, une équipe d'ouvriers travaillait à déblayer un puits rempli de décombres, lorsque, les devançant, M. Montet réussit à se glisser à travers des blocs qui obstruaient une porte ouverte au fond de ce puits et à pénétrer dans une petite chambre souterraine. Quelle ne fut pas sa surprise en trouvant devant lui un cercueil en argent ciselé, intact, déposé sur le sol entre deux momies! Le temps avait à peu près réduit celles-ci en poussière, mais au milieu de leurs restes la lumière faisait scintiller quelques bijoux d'or. Une fente dans la cuve du cercueil d'argent laissait deviner un équipement d'or. Des statuettes funéraires amoncelées en un tas, des vases canopes en calcaire contenant des boîtes d'argent en forme de momies, et une grande jarre appuyée dans un coin complétaient le mobilier funéraire d'un roi que M. Montet crut d'abord être Psousennès 1er, car les murs du caveau étaient décorés à ce nom.

Certainement la trouvaille était d'importance, mais il était non moins évident qu'elle pouvait vite devenir dangereuse si elle s'ébruitait le soir même, dans cette contrée déserte sillonnée par des Bédouins sensibles à la hantise des trésors. M. Montet fit froidement face à la situation. Sans manifester de hâte, il sortit de la Chambre de l'air le plus indifférent qu'il put. Il déclara aux ouvriers que la caverne où il venait de se glisser ne renfermait rien d'intéressant, mais qu'elle menaçait, par contre, de s'écrouler et qu'il fallait au plus vite en combler l'accès pour éviter tout accident. Ainsi fut fait. Laissant le chantier à la surveillance de ses collaborateurs. M.

Montet partit pour le Caire le lendemain au petit jour, prétextant des achats de fournitures à faire pour la photographie. Peut-être les fit-il en effet, mais ce qui est certain c'est qu'il alerta les autorités et qu'un détachement de police montée s'installa le soir même à Tanis sur le lieu des travaux. M. Montet put alors reprendre l'excavation en toute sécurité, et le 20 mars au matin la porte donnant entrée au caveau était régulièrement et définitivement libérée.

Le premier visiteur qui la franchit, ce matin même, fut Sa Majesté le roi Farouk 1er. En sa présence, M. Montet souleva le couvercle du cercueil d'argent et, à la lumière des torches électriques, il put lire le nom du roi inscrit sur ses bijoux : c'était un Sheshonq. Un ruissellement d'or emplissait la cuve. Une véritable carapace d'orfèvrerie couvrait une momie visiblement effondrée : sur le visage, un masque d'or ; autour du cou, un oiseau d'or déployant des ailes incrustées de pâte bleue ; quelques pectoraux sur la poitrine et, aux bras, plusieurs bracelets en or ; autour des reins, une ceinture d'or supportant un tablier d'orfèvrerie ; aux pieds, des sandales en or. Pendant une demi-heure Sa Majesté le Roi s'intéressa à tous les objets encore en place dans le caveau.

Une porte murée donne accès de là dans une petite chambre ornée de bas-reliefs peints, inachevés, occupée par un beau sarcophage de granit à couvercle de basalte, mais qui n'a jamais servi. Une autre porte, également murée, introduit à une chambre en granit, encore inaccessible, qui sera explorée au cours de la campagne prochaine.



A l'heure qu'il est le trésor du roi Sheshonq, nettoyé et remis en état par les soins habiles de Mr. Lucas, est exposé au Musée du Caire, dans les collections duquel il est définitivement entré. Certes, à le comparer aux bijoux et au mobilier somptueux de Toutânkhamon, l'équipement funéraire du roi de Tanis apparaît fort modeste, et Sheshonq II fait, dans la mort, figure de particulier enrichi plutôt que de pharaon de vieille souche. L'impression n'est pas trompeuse. Vis à vis des puissants monarques de la XVIIIème dynastie, qui, du XVIème au XIVème siècle avant notre ère, avaient régné sur toute l'Egypte et

la Nubie et étendu leur domination jusqu'aux confins de l'Euphrate, un roi de Tanis du IX^e me siècle, dont le pouvoir effectif ne dépassait guère les limites du Delta, était un très petit seigneur. On en avait déjà le sentiment d'après les trop rares documents historiques de cette époque. La récente trouvaille de M. Montet en donne l'impression directe.

Le souverain dont il a retrouvé la momie, d'ailleurs en fort piteux état, dans le cercueil d'argent, semble bien avoir été le cinquième roi de la XXII^eme dynastie, Sheshonq II, qui n'était connu jusqu'à présent que par une stèle fort abimée du Musée de Florence, et qui dût régner en 847 av. J.-C. dans des conditions que l'on ignore. Il descendait du grand Sheshonq I^{er}, le Sésac de la Bible, qui prit Jérusalem en 930 et y pilla les trésors du Temple et du roi Roboam. La momie retrouvée portait quelques bijoux ayant appartenu personnellement à cet illustre ancêtre. Les deux gros bracelets portant une figuration d'œil sacré ont son nom gravé à l'intérieur. Le plus beau des pectoraux, en or incrusté de lapis-lazuli, turquoise et cornaline, qui représente une barque solaire avec des déesses ailées protégeant le Disque, a reçu en petits hiéroglyphes l'inscription: *Amonrè-Karakhtès, qui préside chaque jour à la Barque solaire, protégera le grand Chef des Libyens, le Chef des chefs, Shashonq, justifié, fils du grand Chef des Libyens, Nemrod, justifié.* Ce bijou fut donc exécuté pour l'usage du grand Sheshonq avant son accession au trône en 950, quand il n'était encore que chef des colons libyens à Héracléopolis. Il fut conservé pendant plus d'un siècle dans la cassette de la maison royale, et c'est de là qu'il fut tiré en 847 pour la toilette funéraire de Sheshonq II.

Mais la pièce capitale de la trouvaille est sans contredit le cercueil en argent, le seul de ce genre qui ait encore été découvert, et qui ne le cède en richesse qu'au cercueil d'or de Toutânkhamon, de cinq siècles plus ancien. Ce cercueil en forme de momie a le visage d'un faucon, pour exprimer l'assimilation du roi mort au dieu Soleil Harakhtès. Une décoration gravée à la pointe habille la gaine du corps. C'est d'abord, sous la retombée de la perruque qui encadre le visage, un large collier bordé par des fleurs de lotus; un oiseau divin à tête de bélier s'étale, les ailes déployées, sur la poitrine. Au des-

sous, des images divines s'étagent : d'abord une double figuration de la déesse Justice, étendant ses ailes sur le nom du roi ; puis les quatre fils d'Horus, gardiens des cadavres ; enfin sur les pieds, les déesses Neith et Selkis, le bras levé dans un geste protecteur. Une bande verticale sépare en deux cette décoration en son milieu et porte, en hiéroglyphes, à la place d'honneur, le *credo* funéraire du roi : *O Osiris roi Miamoun Sheshonq, reçois les pains dans Memphis, les libations d'eau fraîche et les bouquets de fleurs dans Héliopolis ! Que ton âme sorte vivante, dans toutes les formes qu'elle voudra, et que tu voies le Disque solaire, quand il se lève dans sa Barque et apparait chaque jour, à jamais !*

Tout porte à croire que M. Montet est appelé à faire par la suite d'autres découvertes du même ordre dans ce quartier de Tanis, car il semble bien qu'il ait porté la pioche au sein d'une nécropole royale, celle des XXIème et XXIIème dynasties.

Depuis la XVIIIème, en effet, les souverains d'Egypte avaient adopté la coutume de grouper leurs sépultures en une nécropole, où la surveillance contre les pillards était plus efficace. Mais dans le Delta, où il n'est point de vallées rocheuses au flanc desquelles on pût creuser des hypogées voisins les uns des autres comme à Bibân el-Molouk, l'usage de la nécropole royale, lorsqu'il y fut transporté après l'abandon de Thèbes comme capitale effective, devait forcément déterminer l'apparition d'une nouvelle formule architecturale mettant les tombeaux des rois en connexion étroite les uns avec les autres, un peu à la façon des alvéoles d'une ruche. C'est ce que M. Montet vient de découvrir à Tanis.

Déjà il a retrouvé les caveaux, violés dans l'antiquité, de Psousennès 1er et d'Osorkon II. Il est vraisemblable que le quartier qu'il explore cache dans le voisinage la sépulture des autres rois de la même époque, dont la découverte lui est ainsi assurée. Et si les pillards ont oublié la tombe de Sheshonq II, improvisée, peut-être dans des jours de trouble, dans le caveau de Psousennès, la même aubaine a pu échoir, nous l'espérons, à d'autres monarques que M. Montet nous rendra demain.

MONTHERLANT DEVANT L'AMOUR ET SES IDEES MORALES

Jusqu'en 1926 Montherlant publie des ouvrages glorifiant le sport qui lui valurent une influence certaine sur la jeunesse. Il était alors en France, avec un groupe d'écrivains, le champion de l'action et de la force brutale dans la littérature. Puis il cesse de publier. Emporté par la curiosité, par un désir de liberté, ou, selon sa propre expression, de *réaliser la féerie*, il quitte la France après avoir tout vendu. Ce devait être la première phase de son détachement progressif des biens matériels, il avait fallu la coïncidence d'une crise morale et sexuelle et d'un accident très grave lui interdisant tout sport violent pour avoir sur lui cette action décisive et lui faire éprouver un besoin d'isolement au point de le détacher de sa « gloire » même. Il ne semble pas cependant que durant les années d'une solitude de plus en plus stricte, de plus en plus absolue, au cours desquelles il se transforme, il ait abandonné toute idée de renom littéraire, car s'il ne les fait pas publier, il écrit de nombreux volumes. Ainsi, la première partie de *Jeunes filles* publiée seulement en 1936 était déjà écrite en 1930.

Après avoir fait sa réapparition dans le monde littéraire en 1934, en publiant des poèmes, et un roman sur la noblesse française : *Les Célibataires*, il donne en 1936-37 trois volumes d'une série intitulée *Jeunes filles*, dont les deux derniers volumes ont pour titre *Pitié pour les femmes* et *Le Démon du bien*. Ces volumes sont, je crois, très

représentatifs d'une époque de sa vie dont il semble intéressant de chercher à saisir le reflet.

Passant sur le Montherlant sportif et homme d'action, je voudrais tâcher de montrer le Montherlant de la deuxième phase, commençant à se dégager au travers de sa psychologie féminine et de la série de drames qui naissent de la rencontre de Costals son héros, écrivain de talent aux mœurs relâchées et des femmes auprès desquelles il rencontre toujours un brillant succès.

Divers genres de femmes sont passés en revue, et pour la plupart ne font qu'apparaître. Andrée Haquebault et Solange Dandillot sont les deux rôles centraux.

La première représente le type de la femme intellectuelle et laide pour qui Costals ne ressent pas le moindre sentiment amoureux. L'autre incarne un type de femme très proche de la nature et dont Costals est amoureux.

La personnalité d'Andrée Haquebault, si elle occupe moins d'espace que celle de sa rivale, dans les volumes de *Jeunes filles*, tient une grande place du fait que son drame est très concentré. Dès la première lettre que nous voyons d'elle à Costals, les principaux traits de son caractère sont fixés pour nous. Nous sommes d'abord frappés par sa sensibilité : « Hier soir je pleurais de vraies larmes en relisant *Fragilité...* » Son sens artistique est assez développé. Elle vit dans une atmosphère où tout est laid et médiocre. Elle le sent, ce qui ne peut qu'exaspérer la sensibilité de cet être replié sur lui-même. Elle est prête à faire un sacrifice pour acquérir quelque chose de beau. Que sacrifie-t-elle ? 150 francs, et elle le dit. Ici perce un côté de caractère assez fréquent dans la petite bourgeoisie de province : un sens de l'économie et du calcul qui frise l'avarice ; mais nouveau signe du tragique de sa situation : elle est avare parce qu'elle est pauvre. On sent aussi que, souffrant de sa supériorité dans un milieu médiocre, condamnée à y vivre en recluse, sa personnalité tourne à vide. Elle a besoin de s'accrocher au monde extérieur par un intermédiaire ; elle voudrait faire de Costals cet « élément », ce milieu où « sa vie baignerait ». Mais que de sentiments sourds cette admiration d'apparence intellectuelle peut cacher ! Est-il normal qu'elle pense à lui si souvent sans éprouver à son égard un sentiment plus tendre ? Lorsqu'elle déclare prononcer son nom plus souvent qu'une femme celui de son amant, n'y a-t-il pas une

arrière pensée plus ou moins consciente, un semi aveu d'amour, qui vient s'insinuer sans effaroucher en se déguisant ? Dans ce cas combien est inquiétante cette phrase : « Personne ne vous sent comme je le fais. Non personne, je ne veux pas ! » La sensibilité humble, lucide se mue en un autoritarisme irraisonné, semblable à celui des enfants. L'abnégation d'une personne qui acceptait de s'annihiler en une autre, se montre sous la face d'un moi agressif : l'amour veut conquérir et s'imposer. Et voici une Andrée Haquebault facile à analyser, mais complexe. Montherlant a laissé à ses sentiments leur vie, leurs contradictions. Si, par la suite, nous apprenons encore qu'Andrée Haquebault n'est pas très propre, qu'elle est « mal ficelée », son caractère n'offrira plus cependant de surprise. Il ne sera plus que précisé et surtout mis en action d'une façon très dramatique.

Andrée Haquebault a mis tout son espoir, toute sa vie, donc tout son amour, comme nous le verrons plus tard, en un homme. Mais quels sont les sentiments de cet homme à son égard ? Il l'exprime très clairement dans une lettre adressée à une autre femme : « laide, rien moins que désirable, mais intelligente, cultivée, méritante... J'ai pour elle une certaine sympathie, sentant cruellement ce que cela peut être que d'être fille aux approches de la trentaine, et de qualité assez supérieure, cela à Saint Léonard (Loiret) ». Il passe d'une pitié et d'une compréhension généreuse à une ironie cruelle et agit vis-à-vis d'elle avec un cynisme révoltant qu'il affiche peut-être par crainte d'être dupe, ce qui laisse percer vanité et vantardise sous des dehors détachés. Voilà posés les éléments du drame Andrée Haquebault. Le caractère de cette dernière et Costals vont s'affronter dans une lutte vaine où tous les coups tomberont à faux, ne servant qu'à épuiser cruellement Andrée. Elle a écrit à Costals il y a quatre ans pour lui dire son admiration, pour lui « déléguer cet appétit de vivre », en fait, inconsciemment, elle veut s'accrocher à lui pour vivre par lui.

Lorsque Costals la repousse ironiquement, mais gentiment, elle se rétracte pour le calmer. Plus elle va, plus elle devient consciente du sentiment qu'elle éprouve réellement et, dans une savante gradation, tandis que l'intellectuelle disparaît, cet amour devient passionné, féminin. Elle devient d'une éloquence enflammée et romantique :

« N'avoir droit qu'à des amitiés, belles, merveilleuses même, la vôtre, douces, consolantes, touchantes, fraternelles, insuffisantes. Durer auprès de vous par l'amitié, je ne le puis pas, même je n'y tiens pas. Il y a en moi quelque chose de bordissant qui dépasse trop tout cela, et qui dépasse tellement tout cela ! Tant de forces bonnes à rien, nécessaires à rien. Le désir du don déborde en moi. Je demande tout. » C'est même plus que de l'éloquence lorsqu'elle exprime un drame et une angoisse profonds de l'être qui sortent avec les battements de son cœur, avec le souffle précipité de son émotion. C'est un sentiment romantique qu'elle exprime, avec une véritable poésie. Plus Andrée s'impose, plus Costals devient fuyant. Elle en conçoit un terrible désespoir qui ne semble pouvoir être calmé que par la mort. Puis, peu à peu, vient l'apaisement comme dans toutes les choses humaines. Elle cherche dans ce désespoir de nouvelles raisons d'espérer. Ses souvenirs s'estompent, l'imagination reprend ses droits et les illusions leur place. Après avoir joué des cordes de l'autorité, des pleurs, de l'apitoiement, elle se fait sirène et revient à la douceur insinuante. Elle veut lui montrer doucement qu'il l'aime.

Dans ce drame ni Andrée Haquebault ni Costals ne sont entièrement coupables. Costals, par une pitié mal placée ne peut se décider à dire à Andrée Haquebault la vérité quand il le faudrait, peut-être aussi par goût du jeu ou par vanité ; en tout cas cette pitié qui n'est pas assez forte met Andrée Haquebault à sa merci et sous l'influence de la cruauté, il joue ensuite avec elle « comme un chat avec une souris ». Une autre qu'Andrée eut compris qu'il ne l'aimait pas ; elle s'aveugle. Elle réclame une certitude, mais elle l'aurait qu'elle la repousserait. Son entêtement est insupportable ; mais comme dit Costals, « après tout, elle aime cette fille ». Et n'a-t-elle pas raison quand elle dit à celui-ci qu'il s'offre par sa façon ambiguë d'agir ?

On dirait que la fatalité s'amuse, comme Costals, à maintenir ce drame en équilibre sur des malentendus.



Le drame Solange Dandillot est tout différent. Le caractère de Solange ne nous est révélé que peu à peu,

au fur et à mesure qu'il se révèle à Costals. Il est beaucoup plus simple que celui d'Andrée Haquebault. Les péripéties principales se déroulent dans l'âme de Costals pour qui il s'agit de savoir s'il va ou non épouser Solange. Le drame est plus sourd, mais aussi tragique, car si Solange en est l'occasion, elle en est aussi l'enjeu.

Solange est d'une beauté éclatante. Elle semble n'avoir pas d'idées, ce qui aux yeux de Costals est le meilleur moyen (pour une femme) de n'en avoir pas de mauvaises. Manifestant peu ses émotions, incapable de pleurer, elle a la beauté, le calme d'un chat, elle en a aussi le silence, qu'elle ne rompt le plus souvent que par un simple oui. Car elle a toujours tendance à acquiescer. C'est chez elle, non pas le signe d'un manque de personnalité, mais celui d'une grande souplesse, d'une faculté d'adaptation, et peut-être aussi d'une certaine richesse de nature qui lui donne malgré sa simplicité, une relative complexité intellectuelle. Costals s'aperçoit même que cette petite jeune fille qu'il croyait insignifiante a l'âme pleine de poésie.

Elle contraste avec la plupart des jeunes filles par la simplicité de sa mise et de ses manières. Elle est incapable de mentir. La vanité semble n'avoir pas de prise sur elle ; elle se donne pour ce qu'elle est, reste naturelle, étant d'ailleurs naturellement noble. Quand elle se donne à Costals elle le fait avec la même simplicité qu'elle a en toute occasion. Plus tard nous apprenons que dans son attitude si naturelle, il existe une certaine dose de calcul. Naturellement simple, mais ayant entendu Costals vanter sa simplicité, elle en devient consciente et l'exagère ; pour paraître aussi belle à son ami sans rouge à lèvres, elle se mord longtemps les lèvres avant de l'approcher.

Ce n'est peut-être que la dose de calcul qu'on peut trouver en toute femme. Lorsqu'elle veut plaire à Costals naît en elle la rouerie qui existe chez toute femme amoureuse. Plus elle s'attache à Costals, plus elle se féminise, et moins Costals tient à elle. Longtemps, par instinct et un peu par calcul, elle a semblé n'avoir d'opinion ni sur l'amour ni sur le mariage, elle a admis les opinions de Costals. Mais au bout d'un certain temps, il lui arrive, lorsqu'elle sent son amour menacé, d'avoir des explosions de passion qu'elle exprime en lettres brèves, mais tout de même féminines. Enfin, après avoir supporté les épreuves

que lui faisait subir Costals avec une résignation, ou disons plutôt, avec une ténacité incroyable, elle dont les émotions se faisaient à peine jour à travers son masque d'impassibilité féline, finit au cours d'une discussion pénible par éclater en sanglots ; et c'est alors, semble-t-il à Costals, que l'amour fait d'elle une femme comme toutes les autres.

A l'origine Costals se sent singulièrement attiré par cette jeune fille. Mais pour autant qu'elle lui plaise, il considère que ce n'est pas « de l'amour cent pour cent ». Il répète sans cesse que les hommes ne peuvent éprouver autre chose qu'une forte affection mêlée de désir ; c'est en effet là le sentiment qu'il éprouve. Au début, il passe par toutes les émotions d'un homme amoureux, il envisage néanmoins le temps où il abandonnera Solange et note les défauts de celle-ci.

Costals n'avait jamais pu supporter l'idée du mariage pour lui en particulier et pour les écrivains en général, mais savait cette idée toujours présente derrière la tête d'une femme. Il se doutait bien qu'on allait lui en parler. Il en avait l'appréhension. Cela devint même une telle obsession qu'il en parla le premier tout en répétant une fois de plus ses théories contre le mariage à Solange. Celle-ci et sa mère le pressent avec une volonté dissimulée, patiente, mais inflexible. Costals semble s'y résigner, d'autant plus que l'estime qu'il se découvre pour Solange au bout d'un certain temps affermit encore son affection. Cependant, des scènes d'une atmosphère nerveuse et pénible se déroulent. Costals souffre de cette idée de mariage ; plus on la lui impose plus son attachement pour Solange faiblit. Il se cherche des raisons à ce mariage et aussi par avance il se réserve le moyen d'en sortir par un divorce, et quand il s'enfuit en Italie abandonnant Solange, il est tout heureux de se sentir libre. Victime de sa pitié, s'il la laisse le rejoindre. Il suffit d'un jour passé près d'elle dans le plus grand bonheur pour qu'il pense à se débarrasser d'elle, fut-ce même au prix d'un meurtre. Lorsqu'il se retrouve enfin seul, son inspiration littéraire, refoulée par les soucis de l'amour, jaillit avec plus de force que jamais.

Pour Costals l'amour est une triste chose parce que « la nature a accouplé l'homme et la femme sans les asortir ». Pour toutes les femmes, même de prime abord

aussi individualisées, aussi peu féminines qu'Andrée Haquebault ou Solange Dandillot, le seul bonheur possible est l'amour, l'amour stable, le mariage. Elles ont les mêmes réactions dans les mêmes circonstances, elles sont « toutes les mêmes, parce qu'amoureuses ».

Pour l'homme, au contraire, l'amour est essentiellement passager. L'homme, et surtout l'écrivain, perd tout quand il perd son indépendance. L'amour physique et passager excite par contraste la personnalité créatrice de l'écrivain. *Jeunes filles* illustre nettement l'évolution qui amena Montherlant à rejeter toute idée de mariage et traduit fort bien l'opinion que se faisait Montherlant de l'amour après 1925, époque à laquelle sa vie dans ce domaine était assez déréglée.

Il serait intéressant de voir si les autres idées de Costals sont bien l'image de l'état d'âme qu'avait alors Montherlant. Tout d'abord Costals est-il Montherlant ? Si oui, quel Montherlant ? Costals et Montherlant sont tous deux écrivains dans les mêmes conditions, vivant dans un milieu riche et raffiné. C'est bien une fraternité d'écrivain qui frappe tout d'abord en eux, déjà dans le style. C'est à Costals qu'il laisse son style propre dans ce qu'il a de plus caractéristique et de plus varié. Personne ne définirait le style de Costals et en même temps celui de Montherlant d'une façon aussi saisissante que Montherlant lui-même lorsqu'il nous montre, à la fin du *Démon du Bien*, Costals plongé dans sa création littéraire (semblable à Dieu créant le monde). Leur identité de style reflète une identité de nature. Bien des côtés du caractère de Costals peuvent être attribués à Montherlant d'après ce qu'il laisse saisir de lui-même dans *Service inutile* ; en premier lieu cette ironie qui est certainement un trait caractéristique de leur nature. Leur goût commun du jeu a le même but : « brouiller les traces », tous deux veulent rester secrets, tout en s'exposant d'ailleurs très complaisamment. On dirait qu'après avoir été pris d'une crise de sincérité, d'épanchement presque indiscret, ils sont saisis de pudeur et de doute. Ils se démentent alors, pour faire croire qu'il ne faut pas les prendre au sérieux plus qu'ils ne le font eux-mêmes.

Par l'intermédiaire de Costals, ou directement, Montherlant peint fréquemment des tableaux satiriques qui sont des chefs d'œuvre. Si cette ironie tient à leur nature,

elle vient aussi de ce que tous deux ont une lucidité qui leur rend particulièrement sensible la relativité des idées. Chez Costals, c'est au point de n'avoir pas de réactions tout à fait spontanées et de ne pouvoir se laisser entraîner par la passion bien qu'il prétende donner des « vacances contrôlées » à sa lucidité, grâce à sa puissance d'imagination et de poésie.

Montherlant montre constamment les mêmes dispositions au moins dans les idées, et dans *Service inutile*, il ne manque pas de rappeler la pensée de Pascal : « A la fin de chaque vérité, il faut marquer qu'on se souvient de la vérité contraire ». Cette lucidité me semble revêtir deux formes : l'une, commune à tous les intellectuels, provient de ce qu'il fait repasser tous les sentiments dans le mécanisme du cerveau au lieu de les sentir en bloc. Cela explique d'ailleurs l'inconscience rare de Costals dans certaines circonstances, lorsqu'il passe d'un cynisme total à des préjugés enfantins, ou quand il se montre semblable à l'adolescent qui croit découvrir le monde dans un lieu commun. Si lucide soit-on, on n'est lucide que de ce qu'on a en soi, et il y a des limites aux mouvements de l'esprit comme à ceux du corps, même chez les plus souples. C'est pourquoi la deuxième forme de lucidité de Costals et de Montherlant me semble beaucoup plus intéressante. Elle provient de la complexité de leur nature et de leurs tendances. Montherlant dit de lui-même : « Aimer et pouvoir autant que toute chose son contraire » et à propos de Costals : « L'inhumanité de Costals ne venait pas de ce qu'il ne pût ressentir des sentiments humains, mais au contraire, de ce qu'il passe très rapidement d'un sentiment au sentiment opposé, ou qu'il les a presque simultanément. Cette opposition de sentiments et de nature se rencontre peut-être chez beaucoup de gens ; mais souvent elle est sourde, et les tendances opposées sont en elles-mêmes relativement simples. Ici la diversité de chaque parcelle de son individu est rehaussée par la complexité maîtrisée du cerveau, par la lucidité intellectuelle. Devons-nous en conclure que Costals et Montherlant ne sont qu'un seul et même homme comme des détracteurs de Montherlant l'ont prétendu ? Montherlant ne peut être un personnage aussi déplaisant que son héros. Car enfin, il faut bien avouer que Costals est très déplaisant. Il est charitable, c'est entendu, mais son égoïsme est

beaucoup plus fort que sa charité. S'il était égoïste seulement pour accomplir son œuvre, nous applaudirions tous. Mais son égoïsme est souvent mesquin, d'autant plus antipathique qu'il est imprégné de sensiblerie. Costals s'attendrait sur son propre sort. Sa charité est beaucoup plus faite pour satisfaire sa sensiblerie que pour être mise en action. C'est bon pour les autres. Mais elle suffit pour le rendre faible. Andrée Haquebault n'a pas tout à fait tort quand elle dit : « car vous êtes faible au fond ». D'ailleurs, si la variété de sa nature est une force parce qu'elle lui permet d'user sincèrement de la fausseté, elle devrait être le plus souvent une faiblesse. Une autre caractéristique accompagne son égoïsme, il a conscience de sa valeur et il est trop assuré. Disons même que, soi disant détaché des petites de ce monde, il fait souvent preuve d'une vanité très mesquine. Il ne veut pas emmener Andrée Haquebault dans un lieu public parce qu'il a honte d'elle. Il répète sans cesse qu'il lui est indifférent qu'une femme l'abandonne : une de perdue dix de trouvées, mais au début de leur liaison, prenant une rêverie de Solange pour de l'indifférence, il est pris d'une rage mal contenue et devient d'une grossièreté répugnante. Car cet ultra-raffiné que blesse la petite des autres est souvent capable d'être vulgaire. Bref cet homme qui ne prend rien au sérieux et se joue de tout, se prend lui-même au sérieux, bien qu'il s'en défende, avec son manque de réactifs définies ou du moins cette sensiblerie « pleurnicharde » qui contraste avec son cynisme de façade et son égoïsme, nous sommes souvent tentés de dire qu'il est un magma de petites où sa morale personnelle dont il est si fier est totalement noyée, et nous le laisserions bien volontiers dans sa solitude, lui qui se donne tant de mal pour l'obtenir. Mais il y a pire que ces petites dont il est souvent conscient. Son égoïsme le pousse à envisager froidement la possibilité de tuer Solange. Cela peut-il être imputé à sa soi-disant folie dont il est question dans *Jeunes filles*. En fait, je ne pense pas que sa folie soit autre chose que cette inhumanité dont parle Montherlant et qui vient de la multiplicité de ses natures et de la faculté qu'il a de passer en se jouant de l'une à l'autre, car la forme mal définie de son âme manifeste un mépris de logique qui joue la folie. Il est plutôt anti-social que fou, malgré son goût de la morale. Costals n'a de valeur

humaine que comme écrivain. Mais il dit lui-même qu'un écrivain se prostitue en se livrant au public. Que lui reste-t-il donc ?

En s'analysant, Montherlant a dû trouver des sentiments semblables à ceux de Costals, et les grossir démesurément, comme à la loupe pour en faire la part principale du personnage de Costals, alors qu'ils se trouvaient chez lui au même degré que chez tous les autres hommes. Il a dû les éprouver plus particulièrement à l'époque de la crise par laquelle il est passé entre 1925 et 1929, et qui devait être la marque d'un changement profond de son être. Durant cette période, l'anarchie de tous ses sentiments amoureux devait être accompagnée d'une anarchie de tous ses sentiments et de toutes ses idées actuelles, tant il est vrai que l'anarchie est parfois nécessaire pour donner de l'air et faciliter l'éclosion d'une vie nouvelle. S'il en est ainsi, il serait intéressant de rechercher la forme que revêtaient les idées de Montherlant à cette époque et de les comparer avec celles qu'il exprime dans *Service inutile*, pour voir où devait le mener cette recherche de la liberté ou plutôt de la possession de soi-même.



Tout d'abord, quelles sont les idées morales de Costals ? Pour lui comme pour beaucoup d'autres, la morale est une question d'esthétique ; elle se résoud en un sens de la « hauteur » ; un homme de valeur et de tact sent ce qui répugne à un homme évolué. Cela n'implique pas pour lui de subir les contraintes et les principes de la morale courante.

En principe, cela semble donner de bons résultats, car si Costals a ce sens, il doit être moral par nature. Mais quand nous le voyons agir, nous sommes déçus. Si sa morale personnelle n'implique pas de subir certaines contraintes et certains principes de la morale générale, on se demande à quoi elle sert. Tout au plus à ressembler à un beau plumage ou, s'il est capable de tuer pour satisfaire son égoïsme, à un fauve qui a de beaux gestes. C'est la base de la morale la plus simple : il y a des formes et des gestes qui sont nuisibles à l'homme ou qui sont seulement contraires à sa nature et par conséquent le dégoûtent. Si les façons d'agir de Costals lui paraissent

agréables à lui, elles ne semblent pas satisfaire notre sens de la beauté à nous et ne semblent même pas répondre aux idées qu'il exprime lui-même sur la « hauteur ». Il n'en est pas à une contradiction près.

Les idées de Costals sont en somme les mêmes que Montherlant a exprimées dans des textes de *Service inutile*, plus récents, datant par exemple de 1934, mais combien plus belles. C'est ici le point d'aboutissement des idées.

Pour lui aussi l'essentiel est la « hauteur » qui comporte le « détachement de la vanité » ; pour lui aussi le mal doit dégoûter comme une vulgarité, mais il ajoute cette phrase : « On est prêt à concevoir qu'il n'y a d'autre civilisation que celle de la morale ». Ce qui tout en signifiant que la qualité d'une nation se juge à la beauté de sa morale, implique que cette morale est la plus largement humaine possible. On peut constater sa sollicitude pour le monde extérieur. Il conseille aux hommes de rendre leurs femmes heureuses et dit aussi :

« Il vaut infiniment mieux s'occuper en connaissance de cause des réalités qu'on rencontre dans sa vie privée, réalités tangibles dignes le plus souvent de secours et d'amour, et sur lesquelles on peut agir à coup sûr, que des sublimes fariboles pour lesquelles nous voyons aujourd'hui plusieurs jeunesses d'Europe si curieusement enflammées ».

Enfin, tandis que Costals constate fréquemment dans ses aventures amoureuses ou autres l'échec de la charité et du bien qui manquent leur but à cause de la complexité des circonstances (mais peut-être aussi par le peu de portée de sa charité), tandis qu'il se sent apte en tout cas à faire aussi bien le mal que le bien, Montherlant au contraire vante, dans *Service inutile* la charité à tout prix, quelle que soit la façon dont elle puisse être comprise par les autres, car ce qui importe, c'est l'idée qu'elle vous donne de vous-même (et c'est là que revient cette notion d'esthétique). L'optimisme de Montherlant est consolant ; s'il est triste de la bassesse qui existe dans le monde, il s'émerveille aussi de la tenacité et de la vitalité de la vertu. Comment en serait-il autrement, puisque, pour les êtres sociaux et évolués que nous devons être, vertu est ce qui est le plus largement humain. Même ces êtres vils ou étouffés sous la vanité, dont

parle Montherlant, s'ils agissent souvent contrairement à la vertu par inconscience ou petitesse, sont pourtant contraints d'admettre comme une belle chose le mot de vertu.

La morale toute personnelle de Costals l'a amené à une conception qui lui est chère, et qui est une idée fondamentale de Montherlant depuis 1925 : c'est que la vie n'est pas un combat, et que faire effort de volonté, prendre sur soi est vain, comme le prouverait la fin du père de Solange Dandillot. Dans ce personnage, Montherlant a mis beaucoup de lui-même, considérant peut-être ce qu'il fut devenu s'il était resté le sportif et l'homme d'action qu'il était d'abord, sans avoir le don d'écrivain. Costals lui-même, encore imparfaitement détaché des choses d'ici-bas, en voit cependant la vanité ; cela renforce sa conviction que l'action et la lutte ne servent à rien dans la vie. Montherlant exprime encore fréquemment la même idée, en particulier dans un article de *Service inutile* de 1934, mais sur un ton beaucoup plus élevé, presque pascalien. « Mais qui sont-ils et sur quelle planète vivent-ils ces importants si excités ? Est-ce bien sur la nôtre ? Eux, plus ils font de bruit, plus ils croient qu'ils existent. Et moi il y a des moments où plus ils font de bruit, plus j'ai de peine à croire qu'ils existent ».

Il montre comment au bout d'un certain temps tous les problèmes d'actualité semblent avoir peu d'importance. Il trouve que tout effort de volonté pour prendre sur soi et se contraindre est vain, parce que l'action est vaine. Il trouve que le bonheur, ce bonheur auquel il attache une si grande importance et que les femmes cherchent dans l'amour, les hommes peuvent le trouver dans l'absence d'action, dans le détachement, dans la contemplation. Bonheur très proche de celui des mystiques contemplatifs. Mais si Montherlant qui aime cependant le catholicisme et en garde l'empreinte, n'est pas croyant, on peut retourner ses paroles contre lui. Pourquoi ne pas s'adresser au rhinocéros pour lui persuader de trouver le bonheur en restant paisiblement dans un champ à contempler les chemins de fer qui passent ? Montherlant lui-même n'eut peut-être pas glorifié la contemplation sans le coup de corne de taureau qu'il a reçu. Il y a des hommes faits pour rester repliés sur eux-mêmes, d'autres faits pour diverses formes d'action et d'autres qui seront tou-

jours insatisfaits, donc malheureux malgré les conseils de Montherlant, parce qu'ils ont en eux des tendances très diverses qu'ils n'arrivent ni à concilier, ni à réaliser, ni à détruire complètement. Le bonheur n'est pas, comme il le dit une fois, un état nettement défini pourvu d'une personnalité propre ; on ne peut fixer que dans l'abstrait ce point où toutes les parties de l'être seraient en parfaite harmonie.

Si l'homme éprouve le besoin d'agir, c'est l'avenir qui s'impose à lui. La volonté n'est que l'homme lui-même. D'ailleurs, Montherlant éprouve le besoin de se réaliser pleinement ; mais il a la chance de ne pas être obligé de faire effort de volonté, malgré la multiplicité de sa nature ; les tendances sont combinées en lui de façon que sa voie est bien tracée. Montherlant parle de l'âme nue, débarrassée des contingences, mais on se demande, étant entendu qu'il est incroyant, où il peut la voir, et où il trouvera en elle matière à contemplation si l'action n'existe pas ?

Tous ces arguments, Montherlant les voit sans aucun doute et ils ne le gênent aucunement. Avec sa variété et sa souplesse habituelle, il reconnaîtra que l'action est parfois nécessaire ; par exemple si l'intérêt de la patrie le demande. Bien plus, il vous conseille de connaître tout ce que la vie offre, de passer par toutes les façons de voir et de sentir, notant d'ailleurs qu'on a toujours des opinions différentes selon les circonstances. Il dit :

« J'aimerais voir un être de sagesse qui après avoir démontré que tout est digne de risée se sacrifierait pour une cause quelconque sans autre but que de faire jouer une nouvelle parcelle de l'humanité qui est en lui ». Il constate la vanité des choses mais les accepte en tant qu'elles sont humaines. Ce besoin de connaître tout ce qui est humain puisque c'est leur seule raison d'être pour nous, suppose qu'il connaît parfaitement l'action.

Et alors comment concilier cela avec la contemplation qu'il recherche ? Qu'entend-il par débarrasser l'âme des contingences ? Il en donne la solution dans la formule qui clot la préface de *Service inutile* ; il veut être un moine-soldat : le soldat bâtissant l'action, le moine la sapant. C'est, je pense, l'image même de l'esprit humain, né des contingences et qui après avoir reçu d'elles sa forme, continue à tourner sur lui-même. C'est ce qu'il

reproche aux femmes de n'être pas capables de faire. Ce qu'il demande est un intellectualisme pur, mais complexe et vaste, d'autant plus vaste qu'il est conscient de toutes les formes d'activité. C'est aussi ce qu'il appelle le chant profond : exprimer cet esprit, qu'il appelle l'âme sous la forme où nous la tenons de nos ancêtres, dans son naturel débarrassé des influences extérieures, étrangères à nous-mêmes, qui s'y plaquent. Il faut avoir le courage de chercher à être soi. Tant pis si c'est une illusion.

Sous l'influence des circonstances, les idées de Montherlant le poussent toujours davantage vers un état qui ressemble à l'ascétisme. Il ne serait pas étonnant, d'après ce qu'il laisse prévoir, que dans un prochain livre, il vante l'ascétisme pur. Ce que je viens de dire m'inquiète. Montherlant ne nous engage-t-il pas malicieusement sur une voie périlleuse ? Derrière ce titre de *Service inutile*, beau et grave, une dernière ironie ne serait-elle pas embusquée ? S'il signifie que l'homme a conscience de la vanité de toutes choses, mais qu'il a besoin d'avoir l'impression de servir quand même, ne veut-il pas insinuer en même temps que les idées exprimées dans ce livre ne doivent pas être prises au sérieux ? Montherlant n'aurait-il pas agité à nos yeux l'ascétisme pour jouer avec une idée de plus ? Comme tout homme, il doit en tout cas éprouver par moments le besoin de se prendre au sérieux dans une certaine mesure. Qui le saura jamais ?

YVES MARQUET.

POÈMES

I

*Dis-moi qu'a-t-il de poétique
L'homme en noir que je vois de dos
Marchant dans son large manteau
Tout le long de ce mur oblique ?*

*Il n'y a soudain plus de rue,
Plus de maisons, plus de passants,
Car le Vide, amateur de sang,
Vient d'absorber la ville crue.*

*Seul cet homme est là qui avance
Contre le mur, resté debout,
De son manteau gicle une toux
Déchirant la peau du silence.*

*Le Vide les a laissés vivre :
Ce manteau, cet homme et ce mur.
L'homme s'éloigne d'un pas sûr
Vers l'horizon qui paraît ivre.*

*Pour que je puisse, enfin, me taire,
Et ne plus essayer de voir..
Dis-moi, quel est cet homme en noir,
Est-ce « ton » père, est-ce « mon » père ?...*

II

*Frivolité, Frivolité !
Voulez-vous du ruban Madame
Pour nouer un pan de votre âme ?
Prenez ce large aux tons bleutés.*

*Voulez-vous des écharpes blondes
Afin de les brandir aux vents ?
Emportez cette bourse ronde
Que l'aumône ouvrira souvent...*

*Je vous conseille ce mouchoir
De mousseline arachnéenne
Par lui le plus grand désespoir
Se transforme en une humble peine*

*Grâce à ce mantelet de soie
Vous pourrez marcher au travers
De l'orage effrayant qui noie
De gros morceaux de l'univers.*

*Mais je vous conseille surtout
Ces gants fins comme des pauvères
Et qui traceront malgré vous
Les Signes de nouveaux mystères...*

III

*Venez boudier dans le boudoir.
Il pleut, le ciel est gris de cendres.
Et le voleur, chaussé de noir,
Lassé, ne songe qu'à se rendre.*

*Les oiseaux des meubles anciens
Se sont endormis dans l'ébène...
Notre petit train quotidien,
N'a plus que trois wagons qu'il traîne.*

*Le Destin a dit : « non » à tout,
Et mille événements hirsutes
— Il manque le Roi des atout ! —
Surgissent, et contre eux l'on bute.*

*Venez bouder dans le boudoir
A l'abri des sorts maléfiques
Qui dansent le long du couloir
Des sarabandes sabbatiques.*

*Mettez vos mains sur l'abat-jour
Pour emprisonner la lumière.
Calmez des choses l'appel sourd,
Et vous comprendrez la première !*

VI

*Tu n'a qu'une petite voix
qui ne dépasse point les autres
Pourquoi vouloir viser si haut
« Son » oreille est plus loin que la dernière étoile..*

*Amuse-toi avec tes bêtes
Et laisse-les prendre un morceau
De ton cœur, elles le méritent.
Dans leurs yeux ne se trouvent que des pleurs d'amour.*

*Mais surtout n'accepte jamais
D'aller au cirque où sont les hommes
Leurs jeux faux et leurs plaisirs gras
Risquent de déchirer les mots que tu adores..*

*Cueille du ciel et suis la brise
Qui vole deci et delà,
Garde tes prunelles ouvertes
Pour boire les beautés de la nuit et des jours..*

*Hélas ! à quoi bon essayer
Par les moyens d'un art infime
D'éblouir les anges lointains
Tais-toi, sois doux et penche un peu la tête à droite..*

*Pour qu'un miracle vers nous vienne
Il faut préparer son chemin
Etendre sur l'eau du silence
Et poser les deux mains contre un buisson qui dort..*

MARIE CAVADIA.

DANGER DE LA FANTAISIE

(Nouvelle)

Il circulait sur le compte de l'école des mendiants un tas d'histoires vraiment stupéfiantes.

L'origine de ces histoires remonte à une discussion qui eut lieu il y a quelques temps, au café du Pacha, entre le professeur de mendicité Abou Chawali et le lettré Tewfik Gad. Car c'est à l'issue de cette discussion que furent colportés d'innombrables détails touchant une prétendue innovation, d'ordre esthétique, qui allait, paraît-il, révolutionner l'art de demander l'aumône, sur tout le territoire. Cela faisait supposer les choses les plus invraisemblables. La dégoûtante partialité des uns et la médisance acharnée des autres trouvaient là matière à s'exercer. Les habitants du Terrain-aux-Serpents, qui sont tous de terribles enragés, avaient profité d'une situation aussi insolite pour provoquer un scandale monstrueux, dont l'originalité désastreuse les séduisait. Une erreur psychologique leur avait fait prendre cette lamentable affaire pour une immense facétie. C'étaient des gens qui n'allaient pas chercher au fond des choses, et se contentaient d'en tirer des conclusions prématurées et toujours de nature scandaleuse. Ils avaient la passion des interminables querelles, des malentendus irrémédiables et de tout ce qui bouleverse la vie sans la finir. Comment se seraient-ils douté que les divergences d'opinions qui existaient entre Abou Chawali et le lettré Tewfik Gad cachaient un problème social d'une portée considérable ? Un seul d'entre eux avait sans doute saisi tout

cela, mais c'était Foda, le sorcier, un homme très mystérieux et sur l'intervention duquel on ne pouvait guère compter. Bref on s'attendait simplement au pire, lorsque les choses se gâtèrent d'une manière soudaine et faillirent tourner au drame .



C'est un jour comme les autres ; lent, féroce et affamé de victimes humaines. Personne ne peut dire quelle sorte d'horreurs se préparent à naître, ni préciser le genre de désastres nouveaux qui menacent la vie des hommes. Le froid a depuis longtemps commencé sa pernicieuse besogne. Mais pour le moment, l'unique inquiétude provient de cette masse de nuages, qui traîne lourdement dans le ciel, et derrière laquelle le soleil s'est complètement égaré.

Les mains enfouies dans les poches de son caftan, Abou Chawali traverse le sentier de l'Enfant-qui-Pisse, avec l'allure sinistre et menaçante d'un cadavre ambulante. Il cligne constamment de ses yeux maïades et s'arrête de temps en temps pour réfléchir. C'est un vieillard d'une soixantaine d'années, à la barbe hirsute et au visage hâve et décharné. Un grand châle en lambeaux flotte sur ses maigres épaules comme les ailes effrayantes d'un oiseau de proie. Sa saleté n'offre rien de remarquable ; elle se confond avec la matière cruelle qui l'entoure. A chaque pas qu'il fait, il risque de glisser dans les interminables flaques d'urine, étendues là comme des pièges obscènes. Le sentier conduit à l'école des mendians. C'est le sentier le plus déchu et aussi le plus étroit du terrain. Les huttes y sont plus misérables et plus crasseuses que nulle part ailleurs ; les vieux bidons à pétrole qui les composent sont crevassés et rouillés à l'extrême. Elles semblent toutes prêtes à crouler, mais la misère éternelle qui les a bâties de ses mains sauvages, a laissé sur elles son empreinte d'éternité. Des êtres vivants y habitent ; leurs voix cavernueuses résonnent et remplissent l'air d'étranges menaces. Des relents de disputes et de plaintes sordides filtrent à travers les mornes cloisons. Partout se révèlent d'atroces intimités, gisantes et sans espoir. Des ustensiles de ménage traînent sur le sol, reniés par leurs propriétaires et sem-

blables à des objets impurs et inutiles. Les ordures incalculables de plusieurs générations mortes et oubliées fleurissent le long de ce sentier maudit. C'est la fin du monde ; on ne peut pas aller plus loin. La misère humaine a trouvé ici son tombeau.

Abou Chawali s'arrête brusquement et cligne des yeux. Le soleil vient de se dégager de la masse de nuages et cette subite profusion de lumière lui donne l'impression d'un danger issu de la clarté des choses.

Le danger lui apparaît sous la forme d'une couleur vive, singulièrement féconde et semblable à une blessure ouverte dans la terre noire et misérable. Cela a l'air d'évoluer dans un espace flou, insaisissable comme un rêve. Abou Chawali s'approche avec précaution et reste longtemps à considérer cet éclat pourpre, jailli de l'indestructible hideur de la matière, et qui se trouve être simplement une robe de cotonnade rouge. Mais ce qu'il n'arrive pas encore à comprendre, c'est la présence de cette robe sur le corps de la petite Nosse, l'une de ses meilleures élèves. C'est quelque chose d'inouï que la présence de cette robe sur le corps de la petite Nosse, quelque chose de terrible comme l'apparition soudaine d'une folie collective.

Abou Chawali se souvient alors que la petite Nosse n'a pas paru à l'école depuis plusieurs jours. Il la croyait malade ou simplement morte. Et voilà qu'il la rencontre à présent en toilette tapageuse, le visage propre, souriant, et peut-être même fardé. Enfin, une drôle de façon pour aborder le regard des gens charitables. Abou Chawali se baisse, saisit le bras de la petite Nosse et commence à le tirer, voulant par cet acte excessif se rendre compte de son évidente réalité. Puis il se met à l'invectiver d'une manière brutale et obscène, la traitant de débauchée et de fille de putain. Alors la petite Nosse pleure et pousse des hurlements jusqu'à ce qu'Om Akouche, sa mère, parait sur le seuil de sa hutte. C'est une odieuse commère, invincible comme un mur et qu'on cite comme l'héroïne de plusieurs querelles sanglantes, où des hommes, qui n'étaient pourtant pas malingres, furent rossés par elle et exposés à la honte de tout le terrain. Elle arrive comme une mer déchaînée.

Abou Chawali la voit venir vers lui et ferme les yeux comme pour échapper à une vision catastrophique.

— C'est ma fille que tu traites de fille de putain, ô vieillard incapable ?

La voix d'Om Akouche fait trembler le monde. C'est une voix sans sexe, terrible comme la fatalité.

— O Om Akouche, dit Abou Chawali, comment appelles-tu ça ? Par Dieu c'est un travail raté. Que fait ta fille dans cet accoutrement ? Vas-tu en faire une débauchée ?

— Débauché toi-même. Crois-tu que tous les gens te ressemblent ? O âne crasseux ! Allons, laisse cette petite tranquille. Elle n'a pas besoin de tes sales conseils, fils de mendiant.

Abou Chawali désire battre en retraite, mais sa conscience est engagée dans cette lutte inégale. Il défend une idée sociale. Derrière lui il y a toute la masse des pauvres.

— Explique-moi. Que signifie cette mascarade ? Es-tu devenue folle, ô femme ?

— Que veux-tu que je t'explique, vieillard gâteux. Est-ce que nous te devons quelque chose ?

— Quel est le fils de chien qui t'a appris à parler ainsi, femme ignorante ? C'est un langage de personnes repues. Mais bientôt tu creveras de faim avec tes enfants. Ne viens pas alors me raconter des histoires. Je ne t'écouterai pas.

— Et qui veut te parler, sale mendiant ? Est-ce que nous avons besoin de te connaître ? Venez écouter cet infecte vieillard qui ose insulter une honnête femme.

Juste à ce moment, le soleil disparaît derrière la masse des nuages et une ombre humide s'étend partout sur la terre. Abou Chawali regarde la robe de la petite Nosse, qui semble à présent ternie, moins vive que sous les rayons du soleil. Cela l'appauvrit quelque peu mais elle garde toujours son cachet de brillante fantaisie. C'est une robe de cotonnade rouge, ornée de minuscules fleurs jaunes. Abou Chawali voit en elle un véritable défi à toutes les traditions du passé, à tous les principes immuables de la mendicité. La hardiesse de cette trahison lui fait supposer d'autres dangers, plus amples.

Le soleil semble avoir disparu pour toujours. Près d'une hutte, un homme, assis sur un escabeau, s'épouille nonchalamment. Une femme passe, portant une bouteille d'eau en équilibre sur la tête. Elle n'est pas pressée ;

elle passe lentement et Abou Chawali remarque qu'elle est enceinte.

— Je te laisse, ô femme sans cœur, dit-il enfin. Que puis-je te dire ? Ton cerveau est pareil à celui d'une bufflesse. Quant à ces nouveautés éphémères, je crache dessus. Et il crache dans la direction de la petite Nosse.

— Assassin, hurle Om Akouche. Venez voir, ô gens, ce bandit qui s'attaque aux petites filles.

C'est d'abord un tumulte inconscient et qui ne paraît pas être grave. Puis on entend quelques cris, soutenus par une vague d'imprécations homicides, où l'on discerne avec angoisse la voix implacable d'Om Akouche. Puis le tumulte devient plus dense, plus acharné, comme s'il se heurtait à une puissance gigantesque. Alors les gens du terrain comprennent qu'un délire a éclaté. Sans rien demander, sans s'inquiéter du motif, ils prennent l'affaire en mains, se lancent des injures et créent d'inutiles et irrémédiables confusions.

Abou Chawali ne sait pas combien de temps ont duré ces noces douloureuses, ni comment il s'est dégagé.



L'école des mendiants se trouve au bout du sentier de l'Enfant-qui-Pisse, dans un endroit appelé la Place du Palmier. C'est une vieille mesure à l'état de ruine, effroyablement noyée dans les immondices. Elle sert en même temps de demeure à Abou Chawali. La semaine dernière on y a découvert un serpent d'une longueur macabre, qui manqua briser, par une mort prématurée, la carrière de plusieurs petits mendiants. Depuis, les petits mendiants sont tous devenus méfiants et regardent autour d'eux avec des yeux inquiets. Les aveugles, eux, s'accrochent à leurs camarades, attendant l'alerte pour déguerpir. Mais le serpent n'a pas reparu ; on pense qu'il a dû se réfugier chez Foda, le sorcier, car on a vu ce dernier parcourir le terrain à la recherche d'étranges nourritures.

A l'intérieur, la mesure offre l'aspect d'une caverne redoutable et lugubre. Abou Chawali est assis, jambes repliées, sur un grabat recouvert d'une multitude de chiffons dans lesquels il semble incrusté. De sa place

il domine l'amas de petits mendiants accroupis à ses pieds dans des attitudes extraordinairement résignées. Sa vue plonge parmi cet amoncellement de nudités sanglantes et d'affreux haillons. Dans la main droite, il tient un long bâton avec lequel il secoue les petits corps endoloris, les redresse et parfois leur donne un semblant de vie. Il n'a pas commencé sa leçon. Le choc qu'il vient de subir le rend méditatif et l'empêche de prodiguer les précieuses richesses de son enseignement. Il ne s'en est pas encore remis. Par moments, il profère d'incertaines menaces contre des êtres invisibles dont le tort semble démesuré. Il ressasse longuement et avec haine l'injure faite à son prestige et à sa dignité d'éducateur.

Donc ce maudit Tewfik Gad avait inventé une nouvelle façon de demander l'aumône, une façon inhumaine et fantaisiste, n'ayant aucun rapport avec la réalité. C'était vraiment quelque chose d'impossible, une mascarade, un désir abject de se moquer du monde. Abou Chawali, lui, répugnait à la fantaisie ; il était partisan du réalisme le plus cru, le plus dénué de complaisance, celui qui prend les clients à la gorge, les étouffe et les rend inaptés à tout genre d'optimisme. Il lui fallait des créatures rassemblant en elles les pires mutilations corporelles, souillées par mille maladies contagieuses et inguérissables. En somme, une matière humaine qui fut en mesure d'apitoyer les cœurs pourris et les consciences tarées de l'humanité repue. Et non seulement les apitoyer, mais aussi leur faire peur. Car Abou Chawali portait en lui, profondément enracinée, une idée sociale, pleine de sombres révoltes. Et cette idée rigide et intransigeante ne pouvait se concilier avec les gracieuses fantaisies issues de l'impuissance d'un intellectuel raté. Abou Chawali comprenait qu'il n'avait pas de plus grand ennemi que cet homme. Pourtant l'étrange personnalité de Gad le fascinait malgré lui.

Au cours de la discussion qu'ils eurent ensemble au café du Pacha, Gad s'était montré sous un jour invraisemblable. Il semblait évoluer dans une réalité bizarre, due peut-être à l'effet du hachiche, car il avait une longue habitude des stupéfiants. Ce soir-là il avait commencé par raconter des histoires scabreuses, puis tout à coup, sans transition, il avait proclamé que la

psychologie était une science magnifique et que l'époque appartenait aux psychologues. Personne sûrement n'avait compris ce que cela signifiait, pas même Aly Mobarak, l'ancien receveur de tramways, un homme qui a pourtant vu et entendu beaucoup de choses. Et lorsqu'Abou Chawali lui avait demandé une explication, Gad n'avait rien voulu dire. Il avait continué simplement en disant que lui-même avait étudié cette science durant de longues années, ce qui lui permettait de connaître à fond l'esprit de ces foules qui se promènent dans les rues et s'assoient aux terrasses des cafés. Il possédait disait-il, sur la mentalité de ces êtres gras et rassasiés, installés dans leur abominable félicité, des connaissances étranges et fameuses. Par exemple, il avait compris combien ces êtres-là, n'aimaient pas être dérangés dans leur vision optimiste du monde, par l'étalage prémédité de trop affligeantes misères. D'après lui, cela éveillait en eux de vagues remords et les rendait d'une méchanceté incroyable. Dès qu'un petit mendiant deguenillé venait leur offrir le spectacle de sa lèpre ou de sa cécité, ils devenaient complètement dégoûtés, prêts à l'insulte et à l'outrage. Bref les conditions de la mendicité se trouvaient ainsi réduites à une lutte désespérée.

Mais le lettré Gad avait trouvé le moyen de remédier à cet état humiliant, qui faisait de la mendicité un travail agressif et barbare. Il avait tout simplement supprimé la pitié comme moyen tactique. Délaissant les bases anciennes et établissant des données nouvelles, il ne comptait plus sur l'apport des misères tangibles et fortement nuancées. La pitié était un sentiment mort et dont on ne pouvait plus attendre le moindre secours. Dorénavant les pauvres ne devront plus provoquer de la pitié, mais de la sympathie. La sympathie était un sentiment encore inexploité par la classe mendicante. Jusqu'alors la valeur d'un mendiant résidait dans sa misère crapuleuse, ses plaies suppurantes et son indicible saleté. Aussi cette race de pleurinicieurs incurables, aux douleurs criardes et à l'aspect mortel, devait disparaître et faire place à une foule de petites créatures habillées comme des poupées de sucre aux attitudes naïves et charmantes. Par leur maintien et leurs gestes pleins d'une grâce exotique, elles sauront établir chez le client un courant de sympathie, vite récompensé, car rien ne plait à l'homme sa-

tisfait comme le spectacle qui l'émeut d'une manière agréable. Certainement que tous les idiots sentimentaux de la ville européenne seront séduits par l'attrait irrésistible de ce pittoresque nouveau.

Telle était, exposée dans ses traits essentiels, la superbe théorie que le lettré Gad avait découvert et mis au point.

Abou Chawali se rappelle tous les détails de cette maudite théorie avec une hostilité croissante. Ces élucubrations d'intellectuel raté ne sort pas de nature à satisfaire son sens de justice absolue. Il a toujours en vue la grande masse des pauvres. L'originalité d'une pareille conception lui semble receler un danger sournois, capable de compromettre la lente poussée du temps. Il la considère comme une fantaisie immorale et dégradante. Et il ne peut plus croire que Tewfik Gad ait voulu seulement rigoler en élevant une telle insanité au rang de principe. Le domaine de la théorie avait été largement dépassé. L'exemple de la petite Nosse était un fait unique dans l'histoire de la mendicité, mais un fait réel, ressortant du domaine pratique. Cette petite Nosse était l'une de ses meilleures élèves. Elle savait s'accrocher au client jusqu'à sa mort et tenait de sa mère des qualités d'endurance et de tenacité vraiment monstrueuses.

Abou Chawali se demande s'il ne va pas encore perdre d'autres élèves et essaye de deviner la réaction de leur parents en face des idées nouvelles. Il ferme à demi les yeux et regarde à ses pieds. Il veut voir ses élèves, se rendre compte qu'ils ne l'ont pas encore quitté, et qu'il peut se reposer sur la force contenue dans leur âpre misère. Mais les petits mendiants sont là, dans leur déchéance intacte ; il peut les voir et même les toucher avec ses mains décharnées. Ils sont là, accroupis à même le sol de terre battue, offrant au froid et à l'humidité leurs corps de suppliciés novices. Et parmi eux il y a des aveugles, des manchots, des boiteux et d'autres atteints de tares définitives. Les murs noirs de la mesure les recouvrent d'une ombre hideuse, absolument sans issue. Abou Chawali les contemple en silence, puis durant un instant les imagine habillés de couleurs voyantes, leurs visages propres, souriants et tous pareils aux véritables enfants des véritables hommes. Et cette vision le glace

d'effroi et il lance, en tremblant sur son grabat, les insultes rituelles :

— Fils de porc, maudits. Est-ce que vous venez ici pour dormir ? Allons, réveillez-vous, la leçon commence.

Alors les petits mendiants remuent et prennent des attitudes conformes à la gravité de l'heure.

C'est au tour de la petite Olla, une nouvelle recrue dont le cas semble très intéressant. Elle se lève du sol et vient se mettre debout devant Abou Chawali. Elle tient dans ses bras un enfant de quelques mois, aveugle de naissance et enveloppé dans toutes sortes de chiffons sales. L'enfant semble mort depuis longtemps et son visage est d'une pâleur verte.

— Allons, c'est ton tour, grogne Abou Chawali. Qu'est-ce que tu fais avec ce paquet dans les bras ? Est-ce que par hasard tu te promènes avec ton trousseau !

— Ce paquet est mon frère, dit la petite.

— Ah ! c'est ton frère ! Approche que je voie.

La petite Olla s'approche et tend à Abou Chawali l'immonde paquet de linges sales qui enveloppait son frère. Le visage verdâtre du nouveau-né émerge seul du paquet, calme comme celui d'un mort. Abou Chawali se penche, reconnaît la nature du sujet et semble un instant réfléchir. Pour une pareille exhibition, il faut une technique appropriée.

— C'est bien, dit-il, nous verrons ça plus tard. Va t'asseoir maintenant. Et surtout fais bien attention qu'il ne s'étrangle pas dans ce paquet. Est-ce qu'il mange ?

— Non, répond la petite. Parfois seulement il ouvre la bouche.

— C'est bien, c'est bien, va t'asseoir.

La petite Olla rejoint sa place parmi ses camarades. Abou Chawali attend un moment, puis il appelle le petit Kika.

— Viens ici, fils de porc, et dis-moi ce que tu sais.

— Au sujet de quoi ? maître.

— Comment au sujet de quoi, ô fils de ta mère ! est-ce que tu crois que nous jouons ici à la marelle ? Allons, récite moi la leçon d'hier. Comment procèdes-tu avec un client qui porte un costume neuf ?

Un silence embarrassé suit la question.

— Tu ne le sais pas, fils de chien.

L'élève Kika n'est pas très intelligent ; une lourde et néfaste hérédité pèse sur lui. Il reste là immobile, les bras

fortement croisés, pour maintenir les mains sous la chaleur des aisselles. Il a l'air perplexe et très malheureux. Son visage d'une propreté relative, luit dans la sombre hideur de la mesure. Abou Chawali remarque cette blancheur insolente, et entre dans une colère folle.

— Mais approche donc ! Par Allah ! est-ce que je rêve, ou bien c'est vrai, que tu t'es lavé le visage ? Allons, réponds moi ou je te coupe la gorge.

Une terreur sauvage saisit le petit Kika dans tout le corps. Il ne parvient pas à proférer une parole. Mais la mine farouche d'Abou Chawali le décide à parler.

— Avant-hier, ô maître, il a plu. Et moi j'étais sous la pluie. L'eau de la pluie est venue sur mon visage. Voilà toute l'histoire. Ce n'est pas de ma faute.

— Et tu ne pouvais pas te cacher de la pluie, ô âne ? Ton visage ressemble à présent au cul d'un singe. Que vais-je faire d'une pareille beauté. V'a-t-en, je te chasse.

L'enfant ne bouge pas. Il ne sait pas ce qu'il doit faire. Il ne comprend pas comment Abou Chawali le chasse de l'école.

— Alors, tu ne veux pas partir, hurle Abou Chawali.

— Où irai-je ? demande le petit.

— Tu iras chez ta mère, espèce de buffle. Tu lui diras de ma part que je ne veux plus te voir ici, parce que tu risques de débaucher tes camarades avec tes allures de fils de famille, et ton goût immodéré de la propreté. Il y a longtemps que je te surveille. Depuis longtemps je me rends compte que ton aspect devient de plus en plus inusité dans un endroit comme celui-ci. Seulement ta mère est une pauvre veuve malade et elle n'a que toi pour la nourrir. Et elle t'avait confié à moi pour que je fasse de toi un homme, un véritable, et non un éphèbe des rues. Mais Dieu décide de tout, mon fils ; tu n'es pas fait pour devenir mendiant. Allons, file d'ici.

Le petit Kika comprend que tout est fini, tout, jusqu'à son existence même. Il n'a plus aucun doute ; il est chassé de l'école. Comment se présentera-t-il devant sa mère ?

Le cœur serré, il regarde une dernière fois ses camarades, puis se décide lentement à partir.

Maintenant Abou Chawali parle à ses élèves de la nécessité d'être constamment sales et de l'influence qu'exerce la saleté sur la décision des clients. Il donne quelques exemples violents à l'appui de sa thèse, puis les

renvoie tous et se met à réfléchir. Tout d'abord, il essaye de trouver à la nouvelle école un caractère inconsistant et éphémère. Il se dit que c'est une mode funeste mais qui passera avec le temps. On ne pouvait marcher contre les traditions ni se débarrasser facilement d'habitudes et de conventions établies depuis une éternité. Avait-on encore jamais vu des mendiants se promenant dans les rues, accoutrés comme des saltimbanques et provoquant la sympathie des gens honorables ? Même si cela obtenait un succès quelconque, ça ne pouvait être qu'un succès de curiosité. Les gens de la ville s'apercevraient bien vite que ce n'était qu'une farce abjecte destinée à les tromper. Personne ne s'y laisserait prendre longtemps. On ne pouvait cacher les ravages d'une indigence millénaire, ils transparaîtraient forcément, malgré les fards et les déguisements.

Abou Chawali croit fermement à la vertu de l'effroi. Des mendiants ignobles et qui jetteraient partout l'effroi, voilà l'image qu'il se fait de la force. La force des pauvres est dans leurs guenilles et dans leurs faces de suppliciés. On ne peut leur arracher cette force ; elle demeure la seule sauvegarde de leur tragique destinée. C'est avec elle qu'ils se défendent contre le monde criminel des puissants et c'est avec elle également qu'ils parviendront à impressionner ce monde, à le ruiner dans sa sécurité et son bien-être.

Abou Chawali est emporté par sa propre fougue. L'idée lui vient d'aller discuter avec Tewfik Gad. Peut-être lui fera-t-il comprendre que l'existence des pauvres ne pouvait être résolue d'une façon aussi fantaisiste. Cette entrevue lui semble d'une nécessité absolue. Mais ce sera pour un autre moment ; à présent il veut faire sa sieste. Il a besoin de repos, car sa querelle avec Om Akouche l'a énormément fatigué.

Lorsqu'Abou Chawali se réveille, il fait déjà nuit. Il commence, à tout hasard, par lancer quelques blasphèmes à l'adresse de ses élèves, mais personne ne lui répond. Alors il sort de la mesure et se dirige vers le sentier du Pacha, l'artère principale du terrain. Il a décidé d'aller chez Tewfik Gad.

La nuit est profondément enfoncée dans la terre. Il fait morne et froid. Ça et là, quelques feux de bois brûlent sans grande conviction. Des gens accroupis sur le

seuil de leurs huttes, trompent leur faim en se livrant à des conversations oiseuses, tandis que d'autres, cachés derrière d'in vraisemblables cloisons, font inlassablement l'amour. Des enfants abrutis de misère et de fatigue dorment sans se douter du froid, parmi les immondices et les excréments. Abou Chawali reconnaît tout ce monde, tous ces êtres désolés et marqués par un destin impitoyable. Ce sont pour la plupart des parents à ses élèves. D'habitude leurs saluts sont empreints de considération et de respect. Mais ce soir il croit discerner en eux une certaine méfiance. Quelques uns même lui lancent au passage des quolibets infâmes. Abou Chawali a conscience d'un complot qui se trame contre lui.

Une clarté unique mais abondante brille non loin de l'endroit où il s'est arrêté. C'est le café de Hamed Farghali surnommé le Pacha, parce qu'il est le seul homme du terrain à posséder trois femmes légitimes. Abou Chawali ne désire pas être vu par le Pacha ni par les gens attablés chez lui en ce moment. Il sait qu'on le questionnera sur les événements du matin et il veut éviter les discussions avant d'avoir vu Tewfik Gad.

Abou Chawali tourne à droite et s'engouffre dans le sentier des Voleurs. Là l'obscurité est définitive et il doit marcher en côtoyant les huttes. Un silence sinistre règne dans ce sentier inabordable où habita, dit-on, le plus grand assassin du monde. Après quelques minutes, Abou Chawali parvient en tâtonnant à reconnaître la hutte de Tewfik Gad. Elle est faite de planches de bois pourries et mal jointes et se distingue par les courants d'air qui la traversent en sifflant. Abou Chawali découvre non loin de là une grosse pierre et va s'asseoir dessus. Il préfère ne pas entrer chez Tewfik Gad, mais plutôt le rencontrer dehors lorsqu'il sortira de chez lui. Ils seront ainsi plus à l'aise pour parler. En vérité, il craint d'être impressionné par l'intimité de cet homme étrange.

Abou Chawali sait que Tewfik Gad finira par sortir de chez lui. Il connaît comme tout le monde le mal dont souffrait celui-ci et la tragique coutume issue de ce mal. Le lettré Gad était atteint de diarrhée chronique, ce qui l'obligeait à aller plusieurs fois par jour aux latrines publiques, situées à un kilomètre de là, à proximité de la ville européenne. On le voyait toujours courant sur la

route, le tarbouche enfoncé jusqu'aux oreilles et faisant avec sa canne d'absurdes moulinets.



Etendu sur sa natte, Gad essaye de saisir la nature d'une présence qui, depuis un moment, se manifeste d'une manière imperceptible et bizarre. « Ce n'est certainement pas un voleur » se dit-il. Il veut se lever, mais il sent comme une lourdeur dans les membres. Cette présence insolite l'effraye et il commence à suer comme sous l'effet d'une forte fièvre. Pourtant il se relève sur ses coudes et considère l'épaisse noirceur qui l'entoure, tachant de surprendre quelque indice révélateur. Mais il est impossible de rien voir dans cette obscurité. Gad se penche à droite, cherche un morceau de bougie qui traîne par terre et l'allume. Alors à la lueur de cette flamme il voit un spectacle extraordinaire et en même temps rassurant. Dans un coin de la hutte, se tient, dans une pose immobile, une grosse poule au plumage doré, les yeux fixés sur Gad comme si elle veut l'hypnotiser. Gad est d'abord surpris et enchanté par cette poule. Ensuite il se demande comment elle a fait pour pénétrer chez lui. Il sait que dans tout le terrain personne n'a l'habitude d'élever des poules. La dernière de cette espèce qui a visité le terrain est celle que le Pacha s'était offerte comme repas, il y a deux ans, à sa sortie de prison.

Gad est perplexe. Que peut signifier cette fantastique apparition ? L'immobilité de la poule le tient lui aussi dans une immobilité grave et réfléchie. Il y a longtemps qu'il n'a pas vu une poule de si près. Et puis, il y a un étrange magnétisme dans les yeux de cette poule. Gad se sent attiré par elle comme par une dangereuse apparition charnelle, pleine de grâce et de féminité. Elle le fascine. Son corps tressaille sous la poussée d'un brusque désir, qui le remplit d'extase et d'effarement. Il reste immobile sur sa natte, fasciné par les grands yeux de cette poule au plumage doré et qui semble prendre les apparences d'une femme sensuelle, prometteuse de vices ignorés.

Il semble à Gad que la poule ait bougé. Il a le sentiment qu'un éclatement imperceptible va se produire et que vraiment une femme magique et voluptueuse sortira

de cette poule en balançant les hanches. Une figure adorable sortie de la pourriture et de l'infâme nuit ! Peut-être aussi un esprit gracieux vaincu par la misère et qui va bientôt se libérer. Gad attend ce miracle, haletant, comme prêt à s'évanouir.

Un temps infini passe, mais rien ne se produit. La bougie maintenant s'est éteinte. L'attention de Gad se dilue dans l'obscurité et il sent tout à coup de fortes douleurs. Toujours cette maudite diarrhée. Alors il se lève de sa natte, ramasse par terre sa canne et son tabouche et sort en courant.

Abou Chawali a vu sortir Gad et sans attendre se lance à sa poursuite.

— Arrête-toi, Gad effendi, crie-t-il. J'ai à te parler.

Gad s'arrête étonné, mais son étonnement est de courte durée, car il a autre chose à faire.

— Bonsoir, maître, fait-il. Je n'ai vraiment pas le temps. Je suis très pressé. Ce sera pour une autre fois.

— J'ai à te dire des choses graves, souffle Abou Chawali d'un air inspiré.

— Soit, je t'écoute, dit Gad. Mais je t'avertis que je suis très pressé.

Ils sont maintenant sur la route. De loin en loin les réverbères brillent ostensiblement. A gauche, il y a la voie du chemin de fer, et tout-à-fait devant, il y a la ville avec ses mille lumières attirantes et perverses.

Gad marche en faisant des grimaces atroces. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, habillé d'un costume de drap marron, complètement fripé et qu'il n'enlève jamais. Il se tourne vers Abou Chawali et veut lui expliquer sa situation, mais les douleurs le reprennent et il est obligé de presser le pas. Au bout d'un moment il demande :

— Tu vas aux latrines, maître ?

— Non, répond Abou-Chawali. Je t'accompagne seulement. Mais à propos, dis-moi, tu ne peux pas faire tes besoins comme tout le monde, près de ta hutte.

— Comment te dire, maître. C'est une longue histoire. Mais je ne peux pas faire ça en plein air.

— Ah ! je comprends. Tu as peut-être peur que l'on voie ton derrière.

Gad ne répond pas. Cette plaisanterie lui déplaît et il presse davantage le pas, dans l'intention de se débaras-

ser du professeur. La vérité est qu'il conserve encore ses instincts d'ancien bourgeois. Il a des scrupules d'homme cultivé. Pour un intellectuel comme lui, faire ses besoins en plein air équivaut à une trahison envers l'esprit.

Abou Chawali aborde le sujet qui lui tient à cœur.

— Je suis venu, Gad effendi, pour te parler d'un danger qui menace le monde des pauvres.

— Quel danger, maître ?

— Le danger de la fantaisie.

Un silence pendant lequel Gad essaye d'échapper à l'emprise du professeur. Au fond, ce milieu où il est obligé de vivre lui fait horreur. Il a un dégoût instinctif pour tout ce monde réel et misérable. Il aime mieux se divertir dans des situations extraordinaires. Le domaine de la fantaisie est si varié. Il pense à cette poule au plumage doré aux yeux de femme voluptueuse, qui a soudainement disparu. Il y a dans la vie des choses fantastiques et Gad aime ces choses là. Pourtant il se tourne vers Abou Chawali et demande.

— Que disais-tu, maître ?

— Je disais, Gad effendi, que, pour nous, la fantaisie est un danger. Nous avons besoin d'autre chose.

— Et de quoi donc, avons-nous besoin, maître ?

— Nous avons besoin de réalisme, dit avec force Abou Chawali.

Ce mot de réalisme paralyse toutes les facultés de Gad. Il ne sait que répondre. Il se demande s'il ne ferait pas mieux de parler au professeur de cette poule aux yeux magnétiques, qui a tenté de le séduire comme une prostituée. En vérité il ne comprend pas encore ce que lui veut le professeur. Et pourquoi cette conversation inutile ? Il tente de s'échapper mais Abou Chawali le retient par le bras.

— Tu as jeté parmi nous le germe néfaste de la fantaisie, déplore Abou Chawali. Et maintenant que vas-tu faire ?

— La fantaisie est une belle chose, maître.

— Elle sera funeste pour nous.

Cet intellectuel raté ignore la véritable misère, la misère absurde et immuable qui prend les hommes à leur naissance. Sa misère à lui est encore une fantaisie passagère et non inéluctable. Elle est voulue par lui qui s'est laissé aller à elle. Il peut s'en débarrasser comme d'une

chose qu'on jette et qu'on oublie. Mais eux, ils ne peuvent pas. Il faut la lente marche du temps pour préparer l'éclatement formidable qui les délivrera.

— Dis-moi, Gad effendi, vas-tu ouvrir une école ? Il faut que je sache.

— Une école de quoi, maître ?

Vraiment il ne comprend rien à tout cela.

— Une école de mendiants, Gad effendi. Ne veux-tu pas mettre en pratique ta superbe théorie ?

— Qui t'a raconté cela, maître ? Je n'ai pas l'intention d'ouvrir une école. Sur mon honneur, je ne comprends rien à tout ce que tu dis.

— Il y a quelques jours, explique Abou Chawali, tu nous as parlé d'une certaine science appelée psychologie. C'était au café du Pacha, et il y a des témoins. Tu nous as parlé aussi d'une nouvelle façon de demander l'aumône, une façon tout à fait fantaisiste. T'en souviens-tu ?

— Ah ! oui, je m'en souviens, dit Gad. C'est une idée qui m'avait passé par la tête. Tu ne la trouves pas bonne ?

— Je la trouve monstrueuse.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'elle porte atteinte à notre dignité de pauvres. Tu veux nous faire passer pour des saltimbaques, nous ne voulons pas nous déguiser en saltimbaques pour avoir le droit de vivre. Ce que l'on nous donne, il faut que nous l'obtenions par des moyens dignes et réels. Veux-tu leur faire croire que nous sommes heureux ? Il faut que nos enfants apparaissent tels qu'ils sont en réalité, c'est à dire immondes et crasseux et qu'ils traînent dans les rues comme de vivants reproches. Il faut que le monde nous craigne et qu'il sente monter autour de lui l'odeur nauséabonde de notre énorme misère.

— J'ai pensé, répond Gad, qu'un certain pittoresque faciliterait amplement les affaires.

— Nous ne voulons pas servir comme élément pittoresque. Le pittoresque doit périr. Nous voulons être un peuple réel, un peuple qui souffre et dont les blessures sont apparentes et tangibles. Comprends-tu, Gad effendi ? Voilà ce que je voulais te dire.

Gad hésite un moment puis il dit :

— Mais le progrès exige des modifications dans tous les domaines. Je voulais simplement tenter une expérience.

— La mendicité ne subira pas de modifications. Elle devra rester telle qu'elle est ou bien disparaître complètement de la surface de la terre.

Ils restent un moment sans parler. Autour d'eux il y a la vie qui passe, la vie qui est au-dessus des rêves et des vengeances et que rien ne peut arrêter. Gad fixe la route devant lui et mesure du regard la distance qu'il a encore à parcourir avant d'atteindre les latrines publiques. Il veut courir, mais Abou Chawali le tient toujours par le bras. Des chiens aboient près d'une hutte abandonnée. Les deux hommes courent maintenant sur la route. Un train illuminé passe sur la voie ferrée en faisant un bruit infernal.

Ils approchent de la ville. Les réverbères se font plus nombreux et plus éclatants. La civilisation se fait sentir aux lumières qu'elle prodigue autour d'elle pour aveugler les gens.

— Je ne sais ce que nous réserve l'avenir, soupire Abou Chawali.

— L'avenir, dit Gad, est au bout de cette route, dans ce petit bâtiment que tu vois là-bas.

Abou Chawali regarde au bout de la route. Ce qu'il voit n'est pas précisément un endroit qualifié pour abriter l'avenir.

— Mais ce sont les latrines publiques, fait-il ahuri.

— C'est bien ça, maître. L'avenir est dans ces latrines publiques, du moins pour le moment.

Il ne peut plus se contenir. Il court droit devant lui, vers l'avenir.

Abou Chawali reste tout seul au milieu de la route. Il regarde le ciel sombre, puis regarde aussi devant lui. Mais devant lui il y a la ville vorace et criminelle. Et il voit l'avenir inscrit en taches sanglantes au centre de cette ville.

TROIS ESQUISSES DE L'AMOUR INSATISFAIT

(suite)

Le principal témoignage du ressentiment contre soi-même, en *Dominique*, c'est l'histoire du suicide d'Olivier d'Orsel, balancé par le triomphe final d'Augustin. Olivier d'Orsel est le romantique du livre. Il est entouré d'un climat parfaitement *mussetiste*, et le chapitre X, où il apparaît en *dandy* parisien, semble appartenir à la *Confession d'un enfant du siècle*. Olivier d'Orsel, c'est Léon Mouliade, mais c'est surtout la jeunesse romantique de Fromentin, ses aspirations byroniennes. Or Olivier d'Orsel, l'enfant du siècle, le romantique impénitent, se tue. Au chapitre II du roman, il se suicide (ou tente de se suicider) après avoir écrit à Dominique : « C'est bien véritablement un mort qui t'écrit. Ma vie ne servait à personne... j'ai tué Olivier... ».

En avril 1862, écrivant à l'auteur qui lui a dédié son roman, George Sand marque que ce suicide ne la satisfait point. Je suis bien sûr que George a senti tout ce qu'il y a de *mussetiste* dans le roman. Elle n'est pas la dernière, elle non plus, à condamner le romantisme. « Génies ou talents, dit-elle, ils me font tous péter la cervelle avec leur pose... » (lettre du 18 avril 1862). George, pourtant déjà installée sur le versant de Nohant, a gardé sa verdeur et son tempérament. Si elle blâme le suicide d'Olivier, ce n'est donc pas par un reste de ferveur vénitienne, ou une fidélité posthume à la mémoire

d'Alfred... Musset est mort depuis cinq ans. Elle a publié *Elle et lui* en 1859. Non, ce qui la choque, Mme Sand, dans le suicide d'Olivier, soyons-en sûrs, c'est le parti-pris que cet épisode révèle chez Fromentin. « Je n'aime pas beaucoup, dit George, le suicide d'Olivier là où il est placé... j'attendais une explication que je n'ai pas trouvée suffisante... »

L'explication, nous la tenons pourtant. Un homme se penche sur sa jeunesse, qui faillit lui être tragique, et la condamne. Ce coup de pistolet que se donne Olivier veut être la sanction du romantisme par ses résultats. Où mènent les puissances lyriques que nous adorions ! Mourrez, dieux de ma jeunesse ! Parce qu'une petite créole coquette a tiré tant d'élangs poétiques d'un jeune homme né trop tard dans un romantisme trop vieux, et, s'est finalement refusée à lui, telle est la sentence que Fromentin inflige à Châteaubriand, Byron et Musset.

La terrible partialité de ce suicide, punition du péché romantique, apparaît mieux encore lorsqu'on connaît la véritable destinée de Léon Mouliade, qui fut le modèle original d'Olivier d'Orsel. Mouliade le byronien ne s'est pas tué, il n'a même pas esquissé ce geste du plus tragique renoncement. En 1875, treize ans après *Dominique*, Fromentin retrouve son ami de jeunesse. Et, tout simplement, Léon Mouliade « est devenu gourmet, il a la goutte » (Lettre de 1875). Ne voit-on pas que le coup de pistolet du roman atteignait surtout cet Olivier que Fromentin a failli être, cette partie de soi qu'il déteste ?

On trouve, en somme, le même parti-pris intellectuel dans le suicide d'Olivier que dans l'aventure de Robert Greslou du *Disciple*. Comme Fromentin a voulu condamner une névrose, Bourget a voulu condamner une méthode psychologique. Mais enfin aucun jeune disciple de Taine n'est devenu Robert Greslou, et Léon Mouliade a fini gourmet, avec la goutte. Cette injustice d'un romancier, comme elle trahit l'humeur secrète !

Le triomphateur de Dominique, c'est donc Augustin. Et précisément Augustin, c'est l'antiromantique ; ses paroles, le contre-poison. L'Augustin opiniâtre et volontaire que Fromentin oppose, dès les premiers chapitres, au jeune romantique des Trembles, c'est la génération réaliste et critique de la deuxième partie du siècle. Peut-être, comme on le dit, y a-t-il beaucoup d'Armand du Mesnil

dans le personnage d'Augustin. Du Mesnil est devenu conseiller d'Etat, Augustin arrivera aux grands postes des ministères. Mais c'est surtout Taine qu'il me rappelle. Sauf qu'il manque à ce solide Augustin le brillant, l'humour, l'élégance, il a quelque chose des grands normadiens critiques de 1860. Une phrase robuste et positive sur la bataille de Zama (« Annibal aurait gagné Zama, s'il avait eu le soleil à dos »), prononcée par Augustin devant le petit Dominique qui s'exaltait en pleurant sur le destin d'Annibal, — cette phrase semble venir tout droit des *Essais de critique et d'histoire*.

Entendez encore Taine, en 1856, cinq ans avant *Dominique*, faire le procès de la génération romantique, dans un chapitre des *Philosophes classiques du XIX^{ème} siècle*. « René, Manfred, Werther, Jocelyn, Olympio, Lélia, Rolla, voilà des noms... Pendant trente ans, tout jeune homme fut un Hamlet au petit pied... dégoûté de tout, ne sachant que désirer... amer, ayant besoin de bonheur... et finissant par se laisser choir... dans quelque plaisir machinal, dans les coulisses... de l'Opéra... ». On croirait entendre l'écho de ces paroles à travers les pages de Fromentin. La courte aventure de Dominique, au chapitre X, c'est une aventure de coulisses. Et le mépris railleur de Taine se retrouve (à la raillerie près) dans les propos d'Augustin (à la vérité un peu cuistre, et plus volontaire que spirituel) : « Si la sensibilité ne vous suffit pas... si le spectacle d'une âme émue est ce qui vous satisfait le plus dans l'émotion... » Au dossier du procès, Augustin aura versé ces lignes si *tainiennes* des *Notes biographiques* rédigées par Bataillard : « Nous étions en réalité les derniers fils des Werther, des René, des Adolphe, des Obermann, des Amaury, auxquels on peut ajouter le Rousseau des *Confessions*... Il y avait certainement là quelque chose de peu viril et de malsain... quant à nos rêveries, on en trouvera l'écho fidèle dans certains vers d'Eugène et dans quelques-uns des passages où Dominique raconte sa jeunesse... Chacun de nous deux avait alors le travers de se regarder vivre, penser, sentir... ». Voilà la maladie. Le remède, Augustin en formule l'ordonnance : « une hygiène... l'usage des idées justes, des sentiments logiques et des affections possibles ». Un cuistre, oui. Mais quel ressentiment chez Fromentin, pour qu'il donne raison à ce cuistre !

Tel est le sens de *Dominique*. Condamnation d'une jeunesse où s'allièrent étroitement aux désarrois romantiques et poétiques les affres de l'amour insatisfait. Pendant la crise de 1843, Fromentin a brûlé, au témoignage de Jules Breton, six mille vers. L'incendie des idoles. Dans la fumée qui monte de ce sacrifice, tremble le profil de Madeleine. Et quelle rage dans cette exécution ! « Le malaise ou le bien être produits par un rayon de soleil... ou une goutte de pluie... je les brisai », proclame fièrement Dominique. Fièrement, fièvreusement.

Mais il n'est pas facile, même après le renoncement, d'oublier les torturantes douceurs de l'amour insatisfait. Fromentin reprend à peu près le mot de Goëthe, pour dire : « En passant par le souvenir la vérité devient un poème ». Fin d'automne. Souvenir troublant du péché ancien. Dominique, parfois, « cohabite pour quelques heures avec son passé ». La crise finie, un soir de novembre 1844, à Saint-Maurice, l'homme qui a renoncé se laisse aller encore aux évocations : « Non, ces choses ensevelies dont je vous parlais dans ma dernière lettre m'enlacent encore par d'indissolubles embrassements. J'en atteste ces lieux que je vais quitter, cette petite chambre où je vous écris, ce jardin plein d'herbes luisantes... » Et, plus loin : « je suis encore celui qu'ils ont connu, je n'ai point cessé de leur appartenir et de me nourrir de leur impalpable substance. J'aurai beau faire, les joies s'effacent, les douleurs restent ; les roses s'effeuillent, les arbres joyeux se dépouillent ; il y en a qui demeurent toujours verts... »

A de certaines heures de sa vie, M. Dominique de Bray, propriétaire campagnard, *notable* du pays d'Aunis, monte dans une chambre de sa maison. Il y confronte la tourmente d'autrefois et le calme, si calme présent. Un fantôme féminin, lointain et léger domine ces confrontations. Le souvenir pathétique devient une rêverie paisible. Manfred, redescendu de la chambre du souvenir, met des houx, visite ses pacages. Il n'écrit plus de vers. Il a renoncé au romantisme et n'est pas non plus un Taine. Il s'enfonce dans l'oubli. Il renonce tous les jours davantage. Tout à l'heure celui qui rêva d'être Musset ira présider un conseil municipal du second Empire. Loin d'en souffrir, il s'en félicite avec une sorte de joie amère. Tels sont les miracles de l'amour insatisfait.

CHAPITRE III

ALDOUS HUXLEY ET QUELQUES AUTRES

« Pourquoi, demande une jeune fille à l'un des héros d'Aldous Huxley, le Denis Stone de *Crome Yellow*, pourquoi ne pouvez-vous pas prendre les choses pour données et comme elles viennent ? ».

Mais comment serait-on ami avec l'univers, et d'accord avec le monde, si l'on n'est pas ami avec soi-même ? Eugène Fromentin ne fut pas ami avec une partie de soi-même. Là est le sens de son roman. Mais il eut toutefois, assez de complaisances poétiques envers cette partie condamnée de lui-même pour, rétrospectivement, tirer d'un amour insatisfait d'émouvantes, de profondes musiques. Que de douceurs mélancoliques dans l'amertume de celui qui s'est retiré aux Trembles, parmi les landes mouillées, les pacages infinis qui semblent se prolonger dans la mer !

Imaginez maintenant un jeune Londonien de 1920 ou 1925, qui lui non plus n'est pas *ami avec lui-même*, et qui se condamne tout entier. « Pourquoi était-il lui ? », se demande amèrement Denis Stone. Romantisme à rebours. Les Olympio et les Manfred de 1820, qui avaient appris chez Rousseau, Châteaubriand, Byron, la pratique du *solipsisme* poétique, se faisaient le centre glorieux et pathétique de l'univers. Leurs arrières petits fils, un siècle plus tard, s'en font le centre misérable et souffrant. Le poète qui plaça son âme, comme un écho sonore, au centre de tout, et le triste héros de *Crome Yellow*, poète lui aussi, qui se sent tellement « misérable à propos de soi-même ». Seulement le lyrisme large et confiant de Hugo s'est mué, chez le jeune désespéré de 1920, en un lyrisme de l'insatisfaction.

« L'humilié, dit Alain, est le même homme que l'orgueilleux ; cet homme est bridé et étranglé ». Denis Stone, humilié de soi-même, frappé d'une sorte d'impuissance psychologique à exprimer son amour pour Anne et à conquérir Anne, est le même homme que d'autres fameux orgueilleux. Comme Benjamin Constant, comme Maine de Biran, comme Amiel, il ne peut sortir de soi, s'échapper. Prisonnier de soi, il ne s'aime pas. Ne s'aimant pas, il est d'autant plus inhabile à rompre sa pri-

son. « Ce n'était pas seulement Anne qui le rendait misérable. Il était misérable à propos de lui-même, du futur, de la vie en général, de l'univers... »

Denis Stone est donc Légion. C'est pourquoi il trouve sa place ici. *Crome Yellow* n'est qu'un des romans mineurs d'Aldous Huxley, et ne saurait être comparé, ni à *Dominique*, ni aux *Lettres à une Inconnue*. Mais on peut chercher dans le personnage de Huxley un témoignage contemporain de cette variété d'âmes qui, pleines d'un ressentiment secret contre elles-mêmes, se condamnent volontairement, et comme *pour se punir d'être soi*, aux angoisses de l'amour insatisfait.

« On ne saurait briser avec soi-même », dit Benjamin Constant à la fin d'*Adolphe*. C'est la phrase la plus désespérée qui soit sortie de sa plume. Vivre avec soi ! Toujours cette âme présente, avec laquelle on n'est pas en harmonie ! Jamais Prosper Mérimée n'a écarté assez son masque (ce masque de coupe sobre, qui convient si bien à ses manchettes, à son élégance dédaigneuse) pour que nous surprénions quelque angoisse de ce genre, clairement exprimée dans un regard. Mais Saint-Clair, du *Vase Etrusque*, auquel Mérimée a confié l'une de ses poses, en dit assez long. Mérimée, parfois, comme il fut las de lui-même ! Quant à Eugène Fromentin, son désaccord avec soi-même atteint au conflit intérieur d'une génération.

On ne saurait briser avec soi-même. Plus on avance, plus on aperçoit les ressorts secrets qui unissent l'amour insatisfait à une sorte de ressentiment contre soi. Vraie de Mérimée, de Fromentin, cette remarque est vraie de Constant, vraie d'Amiel et aussi, sans doute, de Maine de Biran. Le 9 juillet 1816, quelques jours avant de lire *Adolphe*, Maine de Biran note dans son *Journal Intime* « L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée... Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de *vivre avec soi, de penser à soi...* ». Pauvre philosophe, qui ne sut point échapper à soi, ni par l'amour, ni par la sous-préfecture de Bergerac ! Sa formule est presque celle de Constant. De tous ces hommes on pourrait dire ce que Madame de Beaumont disait du seul Benjamin : « Il ne peut parvenir à s'aimer ». Phrase terrible. C'est là le fond du problème. Qui ne s'aime pas soi-même appelle l'amour insatisfait.

Il y aurait beaucoup à tirer de l'expérience de Ben-

jamin Constant avec Madame Récamier, de ce long et douloureux amour insatisfait. Vers la fin de sa passion, il lui écrit : « Je ne vous en aime pas moins, c'est moi que je n'aime plus ». (1) Mot profond, qui éclaire tout. Mais s'est-il jamais aimé, lui qui se plut à ses incohérences, à ses contradictions, à ses esclavages ? Descartes a montré dans les *Passions de l'âme* combien amour et générosité sont liés. Générosité, c'est amour de soi. Parlant avec ironie de « ces contemplatifs qui s'engourdissent à penser leur destin » (reconnaissez-vous, Adolphe !) Alain ajoute : « générosité... une passion ou un sentiment que l'on éprouve de savoir que l'on est libre et d'être assuré qu'on le sera... ». Ce n'est pas un homme doué de générosité, au sens cartésien du mot, que Juliette Récamier, hélas, refusa d'aimer.

Ces hommes qui ne s'aiment pas, ils voudraient s'évader, cesser d'être soi. Une lettre de Constant révèle l'ampleur d'une angoisse commune à tous les membres de cette famille d'esprits. En septembre 1815, Benjamin sombre dans le plus étrange mysticisme, sous l'influence de la non moins étrange baronne de Krüdner. Il écrit à Juliette des lettres cahotiques, où se mélangent la douceur de l'amour insatisfait et les consolations mystiques : « Il y a des vérités qui sont triviales, et qui tout à coup m'ont déchiré... Quand j'ai lu ces mots... « Mille fois je me suis dit : *sois comme les autres* », j'ai fondu en larmes. Le souvenir d'une vie si dévastée, si orageuse... » (2) Et il ajoute en *post-scriptum* : « Je rouvre ma lettre.. j'ai besoin de relire ces phrases qui me font pleurer... ». *Post-scriptum* révélateur. Voilà le mouvement psychologique commun à tous ces hommes. Benjamin s'enchantait comme Fromentin, de la poésie de son malheur.

Et Amiel ! Les derniers fragments inédits de son *Journal*, publiés récemment, montrent assez jusqu'à quelle horreur de soi a pu parvenir le professeur genevois, ruminant ses faiblesses et son insatisfaction parmi les beaux arbres sans angoisse des *Bastions*, où le Taine de Barrès eut pris pourtant une leçon d'harmonie. Ce qu'il dit quelque part dans son *Journal* : « L'action est ma croix par-

(1) « Lettres à Madame Récamier », février 1816 p. 289.

(2) « Lettres à Madame Récamier », CIX, septembre 1815, p. 222.

ce que ce serait mon rêve », il peut le dire aussi de l'amour. Il s'est réfugié dans la rêverie, « dimanche de la pensée », comme Dominique dans le souvenir. Amiel ne s'est pas marié. Dominique est parti des Trembles après le baiser de Madeleine. Charmes amers du renoncement.

On voit maintenant la relation profonde qui unit, chez certains de ces hommes le ressentiment contre soi et l'amour insatisfait. Ne s'aimant pas, ils se condamnent volontairement à l'insatisfaction. Au besoin ils la créent eux mêmes, par un mouvement d'humeur. Ce mouvement d'irritation, Aldous Huxley l'a cruellement mis en lumière chez son Denis Stone. Humeur à l'état pur. Car entendons-nous. Entre tous ces exemples on peut établir une gradation. De Mérimée à Fromentin et de *Dominique* au héros d'Aldous Huxley il y a une sorte de progression. Un Mérimée subit simplement l'amour insatisfait. Une poésie tendre et amère se lève pour lui des inutiles promenades à Versailles, des bassins d'automne, des feuilles mortes sur lesquelles ils ont marché, elle toute raidie par sa défense, lui crispé par la vaine attente. Mais cette âcre poésie, ce n'est pas lui qui a voulu la créer. Un baiser refusé, un bras qui se dérobe, une attitude qui se glace, il en tire ce que cela peut recéler de cruelle douceur. Mais on ne lui refusera pas d'avoir tenté sa chance. Il a agi, il a osé. Fromentin, lui, ne subit pas l'insatisfaction. Il va plus loin, il l'accueille, il la rumine, il s'en nourrit. Pourtant il aura pu inscrire à son actif quelques tentatives romanesques. Et jusqu'au dernier jour, Eugène Fromentin, devenu un grand peintre ayant précisément abjuré en faveur de la peinture, et par un même mouvement, le romantisme et l'amour, pourra se souvenir des soirs de la Rochelle. Retours furtifs sous les arcades sonores, aux premières heures du matin, quand le port, là-bas, gronde sourdement du battement de la mer. Minutes privilégiées ! Mais un Amiel, ou un Denis Stone, s'empêchent de rien tenter, s'exilent de leur amour, avant même d'engager la partie. Ils se punissent d'être soi. « Pourquoi était-il lui ? » Et Amiel : « Mon privilège, c'est... d'avoir conscience de la tragi-comédie de ma propre destinée... » Amiel s'aime moins que Fromentin, et Fromentin moins que Mérimée. Du premier des trois au dernier, le ressentiment contre soi s'accroît et l'amour insatisfait devient la sanction de ce ressentiment

Parmi tous les romanciers contemporains, Aldous Huxley s'est particulièrement attaché à décrire ces mouvements d'une âme mécontente d'elle-même, et qui souffre d'une désharmonie intérieure. Après le héros de *Crome Yellow*, qui date de 1921, d'autres sont venus prendre place dans la galerie : le Walter Bidlake de *Point Counterpoint* (3), le héros de *Brave New World* (4) seul, être naturel dans un monde artificiel, l'Anthony Beavis d'*Eyless in Gaza* (5), tout si cruel en désaccord avec eux-mêmes

Un jeune homme de vingt-trois ans. « Vingt-trois ans, et, oh, si atrocement conscient du fait » Denis Stone a l'âge de Fromentin, lors de la crise de 1843. Et d'ailleurs, le cas de Denis Stone n'est pas sans analogie avec celui de Fromentin. Drame de générations. La génération de 1820 a souffert de se trouver, à sa vingtième année, en face d'un horizon mourant, où les valeurs, brusquement, se transforment. La génération de 1900 a aussi découvert ce monde changeant, glissant.

ARMAND HOOG.

(A suivre)

(3) Trad. fr. « Contrepoint » 2 vol.

(4) Trad. fr. « Le meilleur des mondes ».

(5) Trad. fr. « La paix des profondeurs » 2 vol.

NABAOUEYA, LA VENDEUSE DE FROMAGE BLANC

REMINISCENCE

— Quel est ton âge, Nabaoueya ?

Elle rit.

— Demande-moi plutôt ce que j'ai mangé hier !

Puis d'un ton désabusé, elle reprend :

— Dix, vingt, trente ou soixante ans, par Dieu tout est pareil !

Un silence et, à son tour étonnée, elle ajoute :

— Comment me demander mon âge, as-tu donc oublié que je suis « votre » fille, que je suis née dans « votre » maison ?

— Mais non, Nabaoueya, je ne l'ai pas oublié, mais je voudrais tant que tu redises cette histoire que j'aime entendre.

Nabaoueya est née chez nous un jour de méchant khamsin. Sa mère Hanem venait elle aussi à la ville porter son beau fromage blanc. Ce jour-là elle était lasse, plus lasse que d'habitude.

Un vent chaud desséchait toute la terre et soulevait d'affreux tourbillons de poussière et cette poussière colait sur le pauvre visage fatigué de Hanem et la sueur courait, en dessinant d'étranges rigoles, sur ses joues brunes et si maigres.

Le sol brûlait ses pieds nus et son fromage était lourd sur sa tête. A bout de souffle, exténuée, s'essuyant ma-

chinalement le visage du revers, puis de la paume de la main, elle demanda qu'on la laisse monter à la terrasse pour quelques instants.

Sous son ample robe noire ses formes ne paraissaient guère... Longtemps après elle revint soulagée, délivrée et présente à ma mère l'enfant qui venait de naître, très simplement, là-haut, dans la chambre de la terrasse.

— C'est Nabaoueya, ma fille et ta fille Ya Setti.

Le voile noir de Hanem fut sa première layette, la « Assaa » son berceau et c'est, portée sur la tête de sa mère, dans la grande écuelle en bois que Nabaoueya doucement bercée, fit son entrée au village.

Plus tard, quand Hanem venait, elle l'avait toujours pendue à son sein ; elle la glissait tendrement sous une table de la cuisine et entr'ouvrant ses petites lèvres boursoufflées à force de têter, elle lui faisait avaler quelques grains de pavot pour l'endormir, ce pavot bienheureux qu'on surnomme le « père du sommeil », puis s'en allait faire ses courses ; elle la reprenait en passant, toujours endormie et paisible sous l'effet du narcotique.

Elle arrivait souvent à califourchon sur l'épaule maternelle et, plus tard, suivait sautillante et légère, tenant le bas de la robe de Hanem d'une main en serrant bien fort dans l'autre main un cône de maïs ou de la canne à sucre, qu'elle grignotait ou suçait comme un petit animal gourmand.

Et c'est ainsi que grandit Nabaoueya, fille unique et la dernière des enfants.

— Moi je suis la fin de la grappe, me dit-elle gentiment, le dernier grain, alors quoi ? Par Dieu j'ai été choyée. Jamais je n'ai conduit les bêtes dans les champs ; jamais cette main n'a touché la mamelle d'une gamoussse (1) ; je n'a jamais suivi les filles pour cueillir le coton, et quand on me perdait on me trouvait sur l'étang jouant avec les canards, ou bien couchée près de la « Sakkia » j'écoutais le bruit joyeux de l'eau généreuse qui arrose la terre, en regardant la bête qui tournait en rond les yeux bandés, puis, d'un bond, je grimpais sur son dos et les yeux fermés comme elle, je tournais moi aussi en rond. J'étais heureuse et ma mère disait toujours : Je la

(1) Bufflesse,

marierai au meilleur garçon du village, je le choisirai riche et bien ». Mais rien ne demeure Ya Setti. Beaucoup de garçons des autres villages ont parlé pour moi mais elle les refusait tous voulant me garder sous son œil. Un jour, j'étais comme ça grande et jolie, (elle fait un geste vague de la main) j'avais peut-être huit ans, peut-être dix ans, par Celui qui t'a créée, je ne sais pas ; je jouais au cimetière avec deux fillettes comme moi. C'était un matin de fête et tu sais chez nous le jour de fête on le passe auprès des morts à distribuer du manger aux pauvres, chacun selon ses moyens. Trois garçons étaient assis parmi les tombes ; l'un d'eux lisait dans le Livre (2), l'autre lisait avec lui et le troisième écoutait les yeux fermés en se balançant, assis les jambes croisées sous lui. Il était blanc, par Dieu, et beau ! Je l'avais vu de loin et son image m'avait plu mais je jure par cet œil qui te voit, je jure par ma vue et par ma force que je ne lui avais jamais parlé. Je ne sais pas comment tout en jouant je m'approchais si près, je voulais entendre leurs paroles.

Elle s'arrête et semble rêver, puis sur un ton de ferveur que je ne lui connaissais pas, elle continue :

— Nous étions petites et inconscientes, nous ne savions pas ce que nous faisons. Les garçons s'arrêtent de prier et nous regardent, puis l'un dit : « Moi je veux celle-ci », et l'autre : « Et moi celle-là », et les fillettes riaient et disaient : « Est-ce que vous pouvez nous payer un mahr ? (3) ». Le troisième restait silencieux. Alors l'un des garçons, celui qui priait dans le Livre, me regarde et le pousse : « Nous avons choisi, nous, et toi ya Sayed, tu n'épouserai pas cette fille ? Elle est jolie ». Sans lever son œil du sol, sans bouger la tête, el Wad Sayed murmure : « Ses parents sont riches, ils n'accepteront pas un pauvre comme moi », et il se balançait plus fort. Alors moi je m'approche tout près de lui et je ne sais comment, j'ai pu dire ces mots : « Moi je t'épouse ». Les garçons riaient et s'esclaffaient : « Vois, mon frère, cette enfant qui veut se marier ! » Alors j'ai couru me cacher très loin derrière une tombe, j'avais honte des

(2) Le Coran

(3) La dot.

mots que j'avais dits et, depuis, toutes les fois que je voyais de loin el Wad Sayed, je courais m'enfermer à la maison ou bien, blottie contre une bête ou derrière un mur, je le regardais en silence. Il me plaisait, mais est-ce qu'on peut dire une chose pareille chez nous ? Par Dieu ! ce jour de la fête le ciel était ouvert et m'avait entendue certainement, Ya Setti, car peu de temps après il envoyait des gens pour savoir en dessous si on l'accepterait. El Hag Mohamed, le fils de mon père, ne voulait pas et demandait quarante livres de mahr, et la chose a traîné quelque temps sans que le garçon ait changé son idée ; mais ma mère — qu'Allah la bénisse ! — qui avait deviné dit un jour : « Prenez vos pauvres, Dieu vous enrichira ». Elle était sage. Et ils nous ont apporté la Chabka (4).

Nabaoueya se tait. Alors je lui dis :

— Tu devais être heureuse de voir enfin près de toi celui que tu voulais.

Offusquée, elle réplique :

— Le voir, jamais de la vie. Quand un garçon demande une fille, même s'ils sont cousins, jamais plus elle ne lui parle avant le soir de la noce ; il faut en le croisant qu'elle s'échappe et se cache, et ceci dure jusqu'au jour où elle va chez lui, mais lui chaque soir vient rester chez les parents de la fille et jamais il ne vient la main vide. Sa mère ou sa sœur l'accompagne et c'est elle qui donne les cadeaux. J'ai eu une robe en soie rouge, douze mouchoirs de tête dont deux en soie pour la Chabka, du sucre, du poisson sec, des amandes, des noisettes, des dattes...

— Dis-moi Nabaoueya est-ce qu'il t'apportait des fleurs ?

Elle s'arrête bouche bée, me regarde attentivement, puis son rire fuse irrésistible et moqueur, et je comprends à peine ces mots :

— Des fleurs ? Oh ! oui, dis de la laitue...

(4) Fiançailles.

ACTUALITE

Des bruits de guerre circulent, et à travers le Markaz d'Embabeh arrivent jusqu'à Gueziret Mohamed

On parle de sirènes, de masques à gaz et Nabaoueya peinée me dit :

— Il y a la guerre, voilà, ils disent... et notre gouvernement a décrété que nous, fellahines, on nous ferait porter des Kemamates (5). Qu'avons-nous fait pour en arriver là ? Par Dieu, ne vaut-il pas mieux qu'on nous enferme au jardin avec les animaux au lieu de nous humilier ainsi ?

NOUR EL AINE.

(5) Muselières.

NOTES ET CRITIQUES

LES TENDANCES RELIGIEUSES DE L'EGYPTE MODERNE

Au début du XIXe siècle, et même bien avant, les études islamiques se tenaient entièrement entre les mains de l'Azhar et des institutions religieuses similaires qui se trouvaient à Alexandrie, Damiette et Tanta, ainsi que dans le « Kottab », l'école communale égyptienne où l'élément principal des études était le Coran.

L'Egypte d'alors ne connaissait aucune autre forme d'éducation. Aux yeux des Azharistes, rien d'autre ne pouvait exister que de lire leurs livres classiques dont le texte manquait souvent de clarté et de précision. Les superstitions et les innovations improprement ajoutées à l'Islam se donnaient libre cours.

Tel était l'état des choses quand Mohamed Ali débarqua en Egypte en 1805. Il fit la guerre aux Wahhabites qui étaient considérés comme des hérétiques, propagateurs de l'*innovation* et rebelles envers le Calife. Sa victoire fit de lui, aux yeux des chefs religieux, un héros qui combattait pour la cause de Dieu, un défenseur des Lieux Saints et de leur gardien légal, le Calife. Son but principal était l'établissement d'un gouvernement solide soutenu par une armée forte et bien disciplinée.

Pour y parvenir, il fit appel à l'Europe. Il envoya des missions scolaires, engagea des techniciens européens pour fonder des écoles, construire des usines et contrôler certaines affaires qui ne pouvaient se passer d'eux.

Nous reproduisons ces notes d'un puissant intérêt que le cheikh Moustafa Abdel Razzek bey, ministre des Wakfs, a publiées dans le numéro spécial que « Le Temps » vient de consacrer à l'Egypte.

Ainsi fut institué, dans le pays, une nouvelle culture qui n'était religieuse en aucun sens du mot.

La vie intellectuelle de l'Égypte au temps d'Ismail, était alimentée par un essaim d'éléments de diverses compositions et plus particulièrement de ceux introduits par les Européens dont le nombre croissa dès l'ouverture du Canal de Suez, en 1869. L'Égypte connut d'autres éléments, venus de l'Orient musulman. C'étaient des hommes dont le propre pays ne pouvait supporter les visées modernes ou leurs tendances de libre-pensée.

Bien que la modernisation gagnât les différents domaines de la vie égyptienne, l'Azhar seul se tenait à l'écart. Il y eut une violente lutte entre lui et les écoles modernes.

Pour la première fois parut un décret traitant de l'organisation de l'Azhar, dont les matières d'études furent réglementées et les examens systématisés.

En l'an 1871, un nouveau personnage fit son apparition, avec l'arrivée en Égypte d'Alsayed Djamal Addine Afghani. Il trouva les jeunesses de l'école moderne qui, durant leur séjour à l'étranger, avaient été profondément impressionnées par la beauté de la liberté politique et intellectuelle dont était dépourvu leur propre pays.

Afghani était un chef très cultivé et très enthousiaste, un vrai révolutionnaire. Il eut l'audace de parler. Il dénonça l'absolutisme, l'impérialisme et le fanatisme religieux. Il réclama le régime parlementaire pour tous les pays musulmans et l'instauration d'une confédération islamique groupant tous les pays musulmans indépendants sous l'étendard d'un calife libre. Afghani insista pour une interprétation saine de l'Islam qui permettrait à celui-ci de se débarrasser de toutes sortes d'absurdités et de superstitions qui lui avaient été improprement ajoutées.

En 1881-1882, menée par Orabi, la révolution éclata ; elle n'était point étrangère à l'influence des préceptes d'Afghani. Si la révolution a échoué dans ses fins militaires et s'est terminée par l'occupation anglaise, elle n'a pas manqué de réveiller les sentiments religieux et nationaux du pays.

A partir de ce moment le mouvement musulman fut dirigé à combattre l'occupation anglaise en Égypte.

Le Khédive Abbas II (1892-1914), patronna, pendant un certain temps, le mouvement national, afin de le mettre en harmonie avec la politique du Califat.

Le XXe siècle trouva, en Égypte, un mouvement politique ayant un caractère religieux. Sa devise était : loyauté au Califat et maintien de tous liens religieux unissant l'Égypte au Calife.

Mais le jeune Khédive se rendit compte que son pouvoir était limité d'un côté par les Anglais qui lui imposaient leurs conseils obligatoires, et, de l'autre côté, par l'influence croissante du Calife. Le pays l'accusa de se

ranger du côté des Anglais, les Anglais l'accusèrent d'être du parti du Calife, et ce dernier douta de sa loyauté envers lui.

Vint alors le mouvement de réforme du Cheikh Mohamed Abdou. Homme de grand génie, d'une infatigable passion pour la lutte, il ne craignait jamais d'échouer. Sa politique visait une réforme scientifique plutôt que politique. Il prit dans la réforme de l'Azhar une attitude qui ne concordait pas avec les ambitions du Khédive. Le résultat ne se fit pas attendre, il dut démissionner en 1905. Il mourut dans la même année. Néanmoins, après sa mort, ses préceptes connurent la popularité parce qu'ils faisaient appel directement au peuple. Ce grand leader avait créé une harmonie entre la religion et la science, inspirant la tolérance et condamnant la controverse dans les différentes écoles de législation musulmane (Mazahib).

Quant à l'Azhar, il resta après le temps de Mohamed Abdou un champ de troubles et de confusion. L'agitation se développait dans l'enceinte du vieil institut, elle fut tantôt réprimée avec violence et tantôt par ruse. Le Khédive commença à bannir de l'Azhar les libéraux, disciples de Mohamed Abdou, qui furent immédiatement remplacés par de nouveaux.

Quand le règne du Khédive prit fin, on se trouvait à une époque marquée par un conflit aigu avec l'Azhar. Et quand la guerre éclata en 1914, les tendances réactionnaires cédaient le pas devant le mouvement triomphant de la réforme.

Quand après la grande tourmente, les peuples se furent rendu compte des désastres et catastrophes qu'elle infligea au monde, beaucoup d'entre eux se réfugièrent sous l'égide de la religion qui réapparaît instinctivement dans le cœur de l'homme chaque fois qu'il se trouve devant une crise. Mais d'autres groupes allèrent à l'autre extrémité et vouirent changer toutes les institutions dont les effets nocifs avaient été révélés par la guerre ; ils considérèrent la religion comme une de ces institutions. Et c'est ainsi que deux tendances se trouvèrent en présence : l'une pour la religion et l'autre laïque en révolte contre la religion.

En 1918, la Révolution égyptienne éclata, revendiquant la liberté et l'indépendance complète. Elle secoua violemment le pays et rassembla tous les efforts pour la cause nationale. Toutes les voix se turent alors, sauf celle du patriotisme qui résonnait hautement dans les mosquées et les églises, les palais et les huttes.

La révolution franchit différentes étapes, mais elle n'eut aucune tendance religieuse bien que des éléments religieux importants y prissent une part active.

Le mouvement politico-religieux était mort, à part quelques soulèvements occasionnels et éphémères tendant à ressusciter le Califat.

Le mouvement religieux commença alors à invoquer la protection des autorités temporelles, comme au temps jadis, quand le mouvement politique réclamait le soutien de la religion. La séparation de l'Etat et de la religion se réalisa, exception faite d'un article de la Constitution qui proclamait l'Islam religion d'Etat. Les préceptes religieux ne furent plus observés dans la vie courante.

Les pieux Azharistes et leurs partisans n'accordèrent pas leur approbation aux études scientifiques qu'ils considérèrent comme une attaque contre la religion à cause de leur méthode qui ne se conforme pas avec la Parole Divine, et aussi parce qu'elle montre autant d'intérêt aux études hérétiques et philosophiques qu'à l'étude de la religion pure (Coran et Sounna).

Un autre sérieux sujet de mécontentement est que les données scientifiques arrivent habituellement à une conclusion qui est en contradiction avec les croyances populaires et assises.

On peut diviser en deux groupes les tendances qui prévalent :

1° Un groupe qui considère la religion comme le vrai critérium de toutes sortes de savoir et de civilisation, auquel les vrais et bons musulmans doivent se conformer. Hors du raisonnement donné par la religion aucun autre raisonnement ne saurait exister.

2° Le second groupe déclare que les livres saints contiennent toutes les vérités scientifiques connues ou à dévoiler à l'avenir. Ces livres ne sont pas en contradiction avec la raison quand elle est proprement interprétée. Le but principal de ce groupe est d'interpréter les textes religieux de façon à élargir leurs sphères et d'y inclure tous les résultats de la science. D'après eux la raison est reconnue dans l'Islam comme un critérium et par conséquent elle n'est pas en conflit avec lui. Ils ont la croyance que rien en l'Islam n'est réellement contradictoire avec la raison et que si elle l'est c'est qu'elle est susceptible d'une autre interprétation.

Cette dernière tendance a trouvé, au cours des dernières années, son plein développement ; l'Azhar, citadelle religieuse de l'Islam, a consacré l'étude des sciences profanes, et l'esprit d'évolution a dominé l'enseignement des ulémas. Une telle transformation est d'importance considérable et son influence est destinée à s'exercer fortement non seulement en Egypte mais également sur l'ensemble du monde musulman.

WACYF BOUTROS GHALI PACHA

Nous voulons accueillir par des mots simples, auxquels nous donnons leur pleine valeur, la distinction dont Wacyf Boutros Ghali Pacha vient d'être l'objet. J'en ressens une grande joie personnelle, mais je suis surtout chargé par tous les collaborateurs de la *Revue du Caire* d'adresser nos plus vives félicitations au nouveau dignitaire de la grande croix de la Légion d'honneur.

Quelles qu'aient été les raisons officielles — tardives, à notre sens, — du Gouvernement français, en conférant à Wacyf Ghali le plus haut grade, il ne nous est pas indifférent que le bénéficiaire soit un serviteur assidu des lettres françaises.

En fait, il n'est nullement nécessaire de rappeler qu'il fut un grand ministre, qu'il servit son pays avec autant d'abnégation que de noblesse et, en des heures d'angoisse, avec autant de courage que de lucidité. L'évolution des événements, depuis 1914, se précipite avec une vitesse tellement vertigineuse que l'action politique de Wacyf Ghali appartient déjà à l'histoire.

Serviteur des lettres françaises est un titre qui convient justement à sa modestie. Nous ne voulions pas dire : homme de lettres. Nous n'aurions pas réussi à isoler l'expression de son accessoire encombrant, le souci d'une publicité tapageuse. D'ailleurs Wacyf Ghali rédige sur le ton de confiance, avec tout ce qu'il comporte de pudeur et de sensibilité, de délicatesse nuancée.

Une telle attitude est toujours commandée par la sincérité et le désintéressement. Quelle émotion pour nous Français de parcourir ces pages, où nous découvrons tant d'amour pour notre patrie, où la simplicité concise de la forme est la preuve d'une longue méditation : « L'histoire de la France est le plus admirable roman de chevalerie qu'il ait été donné à un peuple de réaliser... La France ouvrit les trésors de son cœur à tous les peuples : tous y puisèrent, et par elle l'humanité devint meilleure. »

Certaines réflexions, ainsi nettement frappées, posent des problèmes d'envergure : « La France n'eût pas manqué d'être une nation chevaleresque, quand même elle n'aurait pas été chrétienne. »

Ces citations suffisent à montrer que l'écrivain utilise des formules « ramassées », au moment où son esprit domine avec plénitude les aspects divers d'une question, non sans une solide érudition, toujours aimable.

L'œuvre de Wacyf Ghali se présente donc nourrie d'une abondante documentation : on la lit avec sérénité, tellement on sent que le terrain est ferme, que les matériaux sont de qualité, triés avec soin. On n'en est certain qu'après coup, car ces matériaux ne se laissent pas voir :

leur agencement est harmonieux et l'effort est bien caché.

Les trois ouvrages de Wacyf Ghali s'adressent à notre intelligence et à notre cœur. *Le Jardin des Fleurs*, préfacé par Jules Lemaitre, nous fait pénétrer dans un univers resté trop mystérieux pour les lecteurs français, le domaine de la poésie arabe. Il est exact que les poètes arabes sont prisonniers d'une technique savante qui interdit parfois les magnifiques envolées. Pour aborder la poésie arabe, il faut méditer une pensée courageuse d'Aldous Huxley : « Les premiers sonnets de Shakespeare semblent vides de sens ; les premières fugues de Bach paraissent bien ennuyeuses ». Ce danger est écarté avec *Le Jardin des Fleurs*. Ici, plus d'ascension pénible, où l'attention prêtée aux aspérités du chemin nous empêchent de contempler le paysage : nous sommes parvenus sur les sommets et pouvons fixer notre regard sur les splendeurs environnantes. Jamais nous n'avons mieux compris que la poésie arabe « ne désigne pas tout droit un sentiment ; elle l'entoure, le dessine, comme font les pas d'une danseuse ».

La Guerre de 1914 nous procure un livre vibrant, la *Tradition chevaleresque des Arabes*. Sans doute, cette horrible tragédie n'a peut-être pas inspiré le sujet, mais elle a influé sur la forme, où l'émotion se révèle ardente, avec une indignation que la réserve instinctive de Wacyf Ghali contient avec peine. La chevalerie, nous dit l'écrivain, « évoque la vaillance désintéressée, le sacrifice individuel et collectif pour une idée, la défense du faible, la religion de l'honneur, le culte de la beauté morale, et elle évoque encore la bonne humeur souriante dans le danger, la grâce alliée à la force, la courtoisie et la générosité envers l'ennemi ». Wacyf Ghali repousse l'origine germanique de la chevalerie, même s'il était prouvé qu'elle existait comme institution militaire en pays germanique, car il envisage surtout le souffle mystique qui animait les chevaliers. « Il n'est pas possible que les hommes au chiffon de papier aient contribué à former l'idéal d'un Bavard. Rien ne prédisposait ces chevaliers du crochet à être les initiateurs de l'Europe en fait de loyauté, de fidélité à la parole donnée, d'humanité et de générosité, pas plus dans les temps modernes que dans les temps anciens. » Ainsi, « la plante a germé du sol français, c'est incontestable : mais si elle a poussé plus vite et plus drue, si elle a donné des fleurs plus éclatantes, si elle a exhalé un parfum plus subtil, c'est au soleil d'Orient, aux brises du Nedjd qu'elle le doit. » La thèse de Wacyf Ghali consiste à montrer que les anciens Arabes éprouaient les sentiments qui inspirèrent la chevalerie médiévale, le culte des aïeux, de la femme, du cheval et des armes, enfin le culte de l'honneur. Et le livre se clôt sur des pensées

généreuses et un appel émouvant à la fusion harmonieuse de l'Orient et de l'Occident : « Côte à côte sur le domaine de Dieu, sous le même soleil, on verra vivre et s'épanouir, dans le même but de civilisation et de progrès, des cultures différentes et variées : culture arabe, latine, anglo-saxonne ou slave. Cela pour les plus belles joies de l'intelligence et pour le plus grand profit de l'Humanité. »

Les Perles éparpillées, — légendes et contes arabes, — seraient-elles d'une inspiration plus pessimiste ? Prenons le premier récit, qui est relatif à la création de l'homme. Soixante sortes de poussières furent rassemblées pour la création du premier homme, mais elles refusèrent de s'unir et ne se combinèrent pas, et ce fait provoqua la prophétie divine : « Adam et sa descendance ne connaîtront ni la paix, ni le repos, ni l'union, ni le bonheur. Jamais ils ne s'entendront entre eux. Ils vivront dans la tristesse et ils seront perpétuellement en guerre jusqu'au jour de la résurrection. Issus du même limon, ils se vaincront tour à tour et à la fois qu'ils sont chacun d'une essence plus noble. Ils se disputeront la prééminence. » C'est un conte, sans doute, comme *Candide*.

Ce sont des contes moraux, inspirés du terroir égyptien, chrétien ou musulman, rédigés dans une langue exquise : si le fond est authentiquement oriental, la parure extérieure est bien française, avec un vocabulaire volontairement naïf, un peu archaïque, qui rappelle assez la manière de Gehbart ou de Jules Lemaitre. Écoutons le paon qui se promène au Paradis pour faire admirer une robe neuve qu'il portait ce jour-là : « Cette petite robe ne me va pas trop mal, mais elle ne me distingue pas assez de mes frères au brillant plumage. » Le conte du Palais des désenchantées présente peut-être les passages les plus délicieux du livre. Ces conversations féminines, pleines de langueur morose et de tendre mélancolie, rappellent cette notation d'Oscar Wilde : « Les femmes forment un sexe purement décoratif ; elles n'ont jamais rien à dire, mais elles le disent d'une façon charmante. »

GASTON WIET.



« SOUS TON CIEL BLEU »

par Charles Puech-Barrera

(Deuxième édition. — Le Caire)

Il est inutile que je noircisse du papier pour dire à nos lecteurs combien j'aime *Sous ton ciel bleu*. Pour bien des raisons, dont la plus péremptoire saute aux yeux : la

première édition, vieille de cinq ans, est épuisée. Je ne saurais donc recommander un livre que tout le monde connaît. Dois-je ajouter que Puech-Barrera m'est un ami très cher, et qu'on le sait, et alors je deviens suspect de partialité. L'humanité est ainsi faite qu'un éloge public paraît interdit s'il s'adresse à votre meilleur ami.

Sous la forme nonchalante d'une série de petits tableaux, nous voyons défiler toute l'Égypte, son décor naturel, le ciel, le Nil, le désert, la mer, quelques monuments caractéristiques, quelques types des espèces humaine et animale, les fruits nationaux, si l'on peut dire, coton, canne à sucre, pastèque, sans oublier la truculente description des sous-produits de la gamousse. Le ton passe du sentimental au mordant. J'avoue, pour ma part, préférer la verve un peu rosse de l'auteur, d'une roserie qui ne fait qu'égratigner, mais devant laquelle rien ne trouve grâce.

La sérénité de l'ambiance donne à l'ensemble un cachet spécial d'émotion, qu'il s'agisse de la nuit douce et tendre de l'Orient, ou de la parlemieraie, cette forêt aérée, sans embûches, sans ombre, sans mystère, illuminée. Ailleurs, « c'est une toute petite mosquée, sans faste et sans dorures ». Puech-Barrera a vu également les gestes calmes et graves du Nubien, la noblesse de certaines de ses attitudes, même lorsqu'il va se distraire à son petit café tranquille.

Ce Nubien, il l'a vu naître : « Tout là-bas, là-bas, au fin fond de ce pays presque sans limites au sud, dans un petit village où les maisons sont en terre et en forme de huttes rondes, il est né, entre avril et juin, un petit bonhomme couleur chocolat clair. »

Ainsi débute le morceau consacré au Barbarin. Les premiers paragraphes sont presque toujours d'une aussi belle venue, bien ciselés. Le tempérament de Puech-Barrera lui interdit toute colère. Parfois on la sent poindre : « Quelle plaie ! quelle plaie d'Égypte ! » Il s'agit des colporteurs, gavroches tenaces et effrontés, mais leur gaminerie, leur cocasserie est désarmante, et le tout s'achève dans un éclat de rire. La différence entre la dignité austère du cortège funèbre de l'islam (*Le cortège*) et le comique macabre de certains enterrements chrétiens (*Première classe*) est mise en relief comme il sied : on n'arrive pas encore, malgré l'habitude, à accepter sans un rire de pitié cet équipage burlesque, d'un style invraisemblable, dont les ors « cassepètent » au soleil, aurait dit Flaubert.

Faut-il choisir parmi tous ces tableaux ? En ce cas, je dirais mon faible pour l'*Abou Kerdane*. « C'est un oiseau. Toute le monde l'a vu, le connaît, le décrit, le détaille. Mais quand il s'agit de lui trouver un nom, en français ou même en latin, personne n'est d'accord. C'est une aigrette. Mais pas la belle, la vraie ; c'est une deuxième zone, une doublure, une parente pauvre. Ce volatile

phénomène vit, à la fois, par terre, dans les airs, dans l'eau, sur les bestiaux et dans les arbres. » Et cela se termine en apothéose : « Quand le fort ténor de la bande a lancé son ultime couac, quand ils sont tous nichés, immobiles, enfin, parmi les feuilles et arrondis en boules, les derniers rayons du soleil enveloppent la cime du grand sycomore de leur clarté mourante. Et le passant émerveillé se demande par quel prodige cet arbre, qui, au matin, n'était que feuilles, a pu se poudrer ainsi de cette blanche floraison surnaturelle. »

Nous finirons par cette citation qui est tout un programme : « L'Orient nous apprend la patience et nous mène à la volonté froide, souriante et tenace, celle qui ne s'effrite pas au contact raboteux des jours et qui leur survit, parce qu'elle est la plus dure. »

GASTON WIET.



« EIN EL HASSOUD »

par A. Khédry

Edition de La Semaine Egyptienne

Sous ce titre, A. Khédry a publié onze contes d'inspiration et de valeur différentes.

Trois sont spécifiquement égyptiens. Dans *Ein El Hassoud* (L'œil de l'envieux) dont le centre est une scène d'exorcisme, il se soucie peu d'user de la prérogative de l'écrivain qui est de connaître tout ce qui se passe dans les âmes de ses personnages. Il observe ceux-ci de l'extérieur et nous ignorons les mobiles qui les font agir leurs sentiments et leurs pensées véritables. Nous comprenons pourquoi Ibrahim reprend sa femme, mais nous ne savons pas pourquoi il l'a répudiée. La conjuration de Zannouba, mère de Khadigua, ayant pour but de châtier l'envieuse qui a donné le mauvais œil à sa fille et de rendre celle-ci à son mari, aboutit à un résultat des plus satisfaisants, qui certainement ne surprend pas ces superstitieuses. Mais le lecteur demande plus de détails et d'éclaircissements. Khédry aurait pimenté son récit en y introduisant la femme jalouse, cause apparente du malheur de Khadigua ; aussi agréable qu'il soit, ce conte apparaît inachevé, tronqué.

Le suivant est mieux construit ; toutes ses parties se tiennent solidement et s'enchaînent sans solution de continuité. Il a de la couleur, du pittoresque, de l'accent. La rivalité et la rixe des deux fetewas sont contées nerveu-

sement, sans longueurs inutiles et sans trous inexplicables.

Le *Mouton de Bairam* est une page d'une sensibilité touchante. Un petit garçon s'attache au mouton que l'on engraisse pour le tuer au Bairam. Après avoir passé avec lui des jours d'heureuse tendresse et de camaraderie joyeuse, il le voit égorger sous ses yeux. L'inconsciente cruauté des parents, la douceur d'un cœur d'enfant et la tragique fatalité qui pèse sur les êtres et les choses, tels sont les traits de ce petit conte, tracés sobrement, dans la demi-pénombre des souvenirs.

Cette sensibilité charmante et si émouvante, nous la retrouvons dans *La Fleur*, *Le Sallimbanque*, *Le Train*. Celui-ci est l'un des mieux venus de ces courts récits. Presque toutes les jeunes filles qui prennent le train rêvent immodérément au voisinage d'un jeune voyageur s'il possède le minimum d'attraits qu'elles exigent. En quelques minutes, elles édifient un avenir séduisant. Rachel se voit déjà mariée, mère de famille, mais c'est moins son compagnon qui lui plaît que son rêve. Quel plaisir elle prend à imaginer ce que pourrait être son existence ! Elle a terminé celle-ci quand elle arrive à Sidi-Gaber. Toute étourdie et triste de devoir renoncer à ce merveilleux bonheur, elle se sent de nouveau happée par la réalité au visage revêche. Il est évident que nous ne possédons vraiment que nos rêves ou plutôt leurs cendres, leur fumée — et qu'un train est un lieu idéal pour rêver, — comme le salon d'attente d'un médecin, un grenier, le fond d'une barque ou d'une carriole abandonnée, une meule de foin et un escalier — dirait Katherine Mansfield — à condition toutefois qu'il n'y passe pas trop de monde.

Nous relevons dans ce petit ouvrage quelques négligences de style, des répétitions, des termes impropres, des phrases manquant d'euphonie : Ainsi : « le cri-cri égrène son grésillement symphonique — des images abstraites — gentillemeut — ce sourire affable qui ne quitte pas vos lèvres et que vous avez toujours — ses amis sont de son avis — enfants de Bacchus éivrées par leur vin. »

Ce sont là des péchés véniels, mais il y a de bien jolies descriptions : « Un léger brouillard estompait le ciel bleu. Lentement les vagues enlaçaient les roches de leurs bras de neige ». Certains états d'âme sont bien rendus : « L'après-midi était douce et j'étais dans un état d'esprit voisin de la béatitude, sans aucune raison apparente, bien entendu. D'ordinaire, quand je suis ainsi, je me sens dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. C'est comme si je sortais de ma peau pour « me » regarder et me sourire. Et, plus l'engourdissement me pénètre, plus mes pensées font des cabrioles. Je suis malade sans doute ».

Écrit dans un café est le monologue d'un fonctionnaire déçu, aigri, qui tout en exprimant son amertume, assène quelques vérités sur la tête d'un collègue novice. *La*

lettre inachevée est peut-être, parmi ces contes, celui qui rend le son le plus profond. Un jeune homme qui a connu à peu près toutes les désillusions, résiste au découragement, à l'effritement de la personnalité qui est le pire de la douleur et entonne un hymne d'allégresse à la terre, au monde. Ce nietzschéen, qui se laisse emporter par une ivresse cosmique, ne craint pas d'outrepasser les limites d'un optimisme sensé : « Qu'on ne me parle pas de la haine. Elle n'existe pas. Elle n'a d'ailleurs jamais existé ». Si la souffrance et la solitude ne lui ont pas enseigné la mesure, que lui ont-elles appris ? Tous ces beaux raisonnements négligent l'essentiel, les vérités fondamentales qu'il est de mode d'oublier ou de sous-estimer. Ce sont des machines parfaites, mais inutilisables, des roues bien huilées qui tournent dans le vide. Une fois de plus sont prouvées l'inanité de l'introspection, la stérilité d'une recherche qui a le moi pour unique but. »

A. Khédry est supérieur lorsqu'il écoute les appels de sa sensibilité. *Le Saltimbanque* est une page remarquable, et poignante.

Ces onze contes, qui ne méritent pas exactement ce nom — et qui sont plutôt des méditations, des souvenirs, des confessions, des rêveries — ont un charme varié, parfois déroutant et une réelle valeur, plus humaine que littéraire.

JOSEE SEKALY.



LE PRIX LITTÉRAIRE DE LA « REVUE DU CAIRE »

La section d'Égypte de l'Association Internationale des Écrivains de langue française, a décidé de fonder un *Prix Annuel* qui sera dénommé *Prix de La Revue du Caire*.

Ce prix, de cinquante livres égyptiennes, sera décerné pour 1940 au meilleur manuscrit en prose (roman, contes, essais) ou volume paru en librairie entre le 1er Janvier 1939 et le 31 Décembre 1939.

Les manuscrits devront être adressés avant le 31 Décembre 1939. Seuls les auteurs résidant en Égypte faisant acte de candidat, pourront concourir. Les œuvres présentées en manuscrits devront comporter cent cinquante pages au moins « full scap »

Le prix sera décerné le 1er Mars 1940.

Le Jury est ainsi formé :

Président : S.E. Wacyf Ghali Pacha. — *Membres* : Madame Marie Cavadia ; M. Georges Dumani Bey ; M. Marcel Fort ; M. Guichard ; M. Armand Hoog ; M. Taha Hussein Bey ; Mme. Nelly Vaucher-Zananiri ; M. Gaston Wiet ; M. Mohamed Zulficar Bey.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONAL EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

*La Banque Belge et internationale en
Egypte délivre des livrets de Caisse
d'Epargne nominatifs ou au porteur*

S'adresser au CAIRE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul



« **LAURENS** »

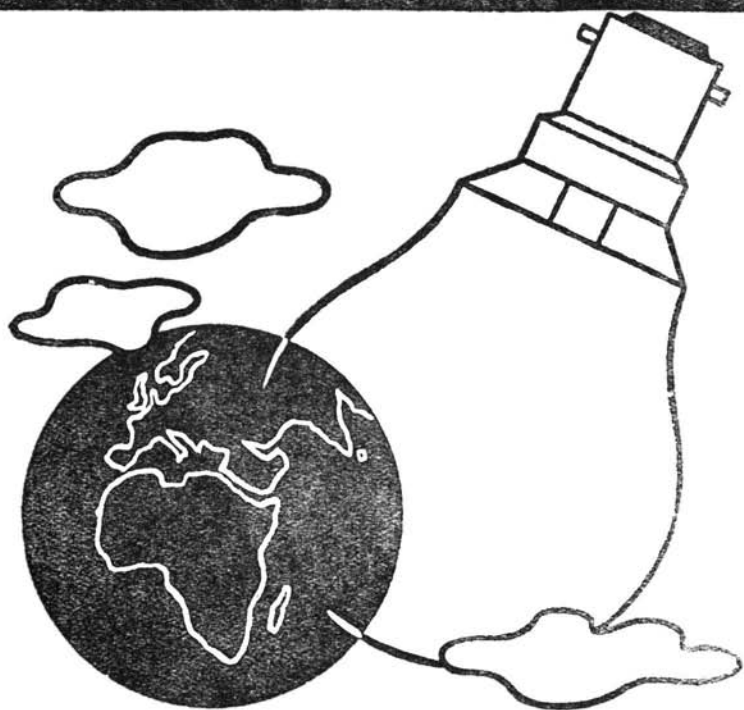
*connait le secret de
la feuille du tabac et
vous offre la cigarette*

“ **STELLA** ”

*qui contient l'arôme
exquis des mélanges
les plus savants.*

Le paquet de 20 cigarettes
à P.T. 3,5

PHILIPS



éclaire **MIEUX**

consomme **MOINS**

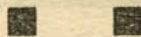
dure **LONGTEMPS**

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*



*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*